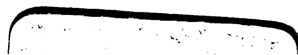


Lacking half-title & title page of Vol. 2.





L. S. Mercier

HISTOIRE

D'UNE JEUNE

LUTHÉRIENNE.

Par l'Auteur de l'An deux mille quatre cent quarante.

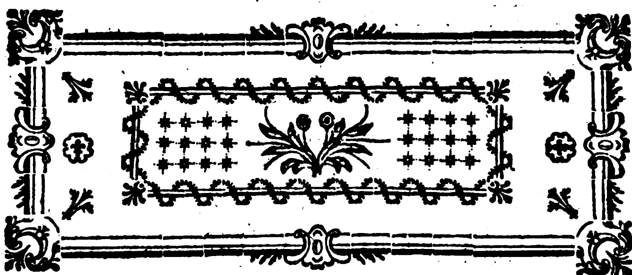
TOME I.



A NEUCHATEL,

M. DCC. LXXXVI.





HISTOIRE D'UNE JEUNE LUTHÉRIENNE.



CHAPITRE I.

La nuit avoit entiérement déployé ses voiles. Plusieurs flambeaux, artistement distribués, éclairoient la superbe maison de Monval; & les feux multipliés de cinq lustres de crystal, suspendus & mariés ensemble, rendoient son sallon plus lumineux qu'en plein midi. Les glaces & les crystaux répétoient en tout sens les allées d'une orangerie qui environnoit le sallon, ouvert de tous côtés. L'œil demeuroit partagé entre la symétrie, l'abondance & la diversité des mêts. De beaux yeux animés par la joye & par la bonne-chere; les présens de Pomone, les dons de Comus agréablement entremêlés, Flore embellissant tout de ses couleurs; tels étoient les objets qui arrêtoient la vue enchantée. Comme le sallon étoit spacieux & bien percé, les lustres & les flambeaux n'empêchoient point de goûter la fraicheur des jar-

dins. Un air délicieux, qui se renouvelloit sans cesse, apportoit l'odeur des myrtes & des orangers, qui se mêloit aux doux parfums des viandes. Cent flacons ensevelis sous la neige, dans des puits d'argent, remplissoient de tems en tems les coupes des plus excellens vins de France & d'Italie. Les lumieres de la nuit, plus douces que les feux du jour, & qui prêtoient un éclat plus tendre au teint de la beauté, le bourdonnement des convives, l'accord des instrumens placés dans une salle voisine, ce tumulte, ce bruit agréable & confus, cette symphonie continue, tout annonçoit au loin que cette maison, ou plutôt ce palais, étoit celui d'un fermier-général.

Plus loin, dans des bosquets solitaires & tranquilles, éclairés des rayons de la lune en son croissant, se promenoit le jeune & sage Jezennemours. Il fuyoit ces fêtes, ces festins splendides, ces plaisirs bruyans & vuides pour son cœur. Transplanté depuis peu chez les François, modernes Sybarites, son esprit étonné de tout, fuyoit tous ces objets nouveaux, non par timidité ou par misanthropie, mais par un mouvement naturel de l'éducation qu'il avoit reçue. Ses mœurs étoient pures, son cœur honnête. Dès sa plus tendre jeunesse, il avoit adoré la vertu; la solitude étoit sa volupté; & se dérobant à la foule, il venoit dans ces lieux retirés, repasser dans sa mémoire les maximes des sages auteurs dont son ame s'étoit nourrie. Il pensoit, il vivoit avec eux; mais tout au milieu de sa philosophie, son cœur que l'amour avoit blessé d'un trait vif & profond, soupiroit en se rappellant des charmes que l'absence ne pouvoit effacer.

O douce image de la plus aimable vertu,

amante chere & qui m'es toujours présente, que ne m'envoyes-tu toutes tes pensées, comme je t'envoye les miennes! Où es-tu? Où es-tu? Eh! si je savois quels lieux te possédent, comme je le préférerois à ceux que j'habite! comme je volerois auprès de toi, dussé-je te trouver sous le couvert de la plus humble chaumiere! Ici l'abondance & le luxe sollicitent mon âme à de vains plaisirs; mais que ce palais, ce parc, ces étangs me semblent vils, auprès de ce petit verger que je revois encore, qui ne sortira jamais de ma mémoire, & qui, dans les heureux tems de ma vie, fut l'asyle de l'amour le plus pur!

Tandis que son imagination agréablement flattée, revenoit sur toutes les scenes riantes de sa jeunesse, tandis qu'il se rappelloit les diverses circonstances où son cœur avoit éprouvé successivement les plus vives émotions de la joye & de la douleur, Monval, qui cherchoit à se délasser dans son jardin des fatigues de la table, en se promenant apperçut l'ombre de Jezennemours, qui marchoit lentement & se dessinoit sur une charmille.

Il s'approcha de lui en silence, sans en être apperçu; il le frappa sur l'épaule, en l'appellant avec cette familiarité qui annonce un maître en belle humeur. — Eh bien, notre Philosophe, tu choisis bien ton tems pour t'enfoncer dans tes réflexions! — Réfléchir, reprit Jezennemours, est ce qu'on peut faire de mieux, sur-tout quand on est seul, comme je croyois l'être. — Mais un autre, à ta place, mettroit mieux à profit les plaisirs de ma maison. Quitter ma table après le premier service! Cependant tu me plais par ta singularité; j'aime les originaux. Dis moi un peu, quelles sont donc

les belles penſées qui te captivent auſſi long-temps ? — Cette tranquillité univerſelle, ce calme, ce bel aſtre, cette touchante beauté de la nature qui repoſe; comment ne ſent-on pas tout ce que cela dit à l'ame! Mille ſenſations viennent en foule aſſiéger mon cœur d'un certain raviſſement, bien préférable à tous vos plaiſirs. — Ma foi, tu me fais rire. Fuir une ſociété brillante, pour venir adorer les ténèbres! — Elles favoriſent puiſſamment l'eſprit qui s'éleve par la penſée, qui compare les objets terreſtres; c'eſt alors qu'il pénetre ſans peine dans l'ordre étonnant des beautés inviſibles. — Tu ne dors pas, je penſe? Comment! tu aurois auſſi le talent de rêver tout éveillé ? — Il eſt beaucoup d'hommes pour qui la vie n'eſt qu'un ſonge; & dans les rêves que l'on choiſit, tous ne ſont pas auſſi agréables les uns que les autres. — Tu t'eſtimes ainſi fort heureux ? — J'eſpere le devenir un jour; & ſans cette eſpérance qui m'anime & me conſole, je ne regarderois point mon exiſtence préſente comme un bien. — Tu m'as l'air d'avoir rencontré ſous une de ces charmilles le ſecret des choſes *intellectuelles*; n'eſt-ce point là l'expreſſion dont tu te ſers? Et puiſque tu le ſais, ce ſecret, fais m'en part, de grace. — Je ne vous entends point. — Je ſerai plus intelligible, mon pauvre Jezennemours. Il eſt tems enfin de nous expliquer enſemble; je t'aime en vérité, & j'ai entrepris ta cure par inclination. Je veux que tu ſois *des nôtres*, & que tu ſaches être homme; car tu es ſi loin du vrai point de vue! Simple comme l'enfant qui vient de naître, tu as encore les préjugés de ta nourrice; le lait de la crédulité te ſort encore par tous les pores; tu te crois donc poſſeſſeur de l'eſprit immatériel, enfermé dans

un corps matériel. — Sans doute, je le crois, & je m'étonne que l'on puiſſe penſer autrement. — Les animaux à quatre pattes, les oiſeaux, les poiſſons, les inſectes, ont-ils auſſi un eſprit particulier enfermé dans leur corps? — Peut être. — Ton eſpérance eſt donc fondée ſur un *peut-être*? Car ſi les animaux ne ſont pas doués d'une ame, tu riſques pareillement de n'en point avoir une. Il eſt certain que tu es un *animal*, qui ne differe des autres que par des organes plus ſouples, plus perfectionnés; tu ſors du néant comme la bête; tu es conçu, engendré comme elle; tu prends ta croiſſance dans un tems limité; tu as les mêmes beſoins, les mêmes paſſions; tu lui diſputes quelquefois ta nourriture; tu deviendras ce qu'elle devient. — Si vous ne vous eſtimez pas plus que le plus vil animal qui habite votre écurie; appellez-le votre frere; moi, je me ſens plus d'orgueil. — Mais ſi tu as quelqu'avantage ſur lui, ce ſont deux mains ornées de cinq doigts, qui peuvent mieux palper que deux pattes groſſieres; & cet eſprit que tu exaltes avec une vanité ſuperbe, tantôt haut, tantôt bas; dépend le plus ſouvent d'une petite fievre qui le rabaiſſe au-deſſous de cette brute, dont l'inſtinct plus borné paroît auſſi plus ſûr & plus conſéquent pour ſon bien-être. — Il ne s'agit point ici de bien-être. L'animal, phyſiquement parlant, peut-être plus heureux que Socrate & Caton ne l'ont été. Il s'agit ici de la diſtance qu'il y a entre ſa nature & la nature humaine; j'ai une haute idée de celle-ci; je crois l'eſprit qui m'anime abſolument détaché de la matiere; je ſens en moi une force qui la ſubjugue; j'apperçois enfin juſqu'à ma foibleſſe, & c'eſt là un très-grand pas. Je

touche, pour ainſi dire, des choſes qui ſembloient hors de ma portée : je crois que la penſée qui m'appartient, m'appartiendra toujours. Ce n'eſt point une preuve phyſique qui me détermine, c'eſt quelque choſe de plus fort, c'eſt le ſentiment intime. — L'eſpérance eſt un beau rêve; mais quand ton ame ne tomberoit pas dans le néant, qui pourroit te porter à imaginer qu'elle conſervera ſa même activité pleine & entiere? Différemment modifiée, ne pourra-t-elle pas changer de nature, ainſi que ton corps change de forme? — Il m'eſt impoſſible de penſer que la ſuprême intelligence, dont la mienne n'eſt qu'une foible émanation, après m'avoir fait entrevoir ſon eſſence infinie, veuille me ravir le bonheur ineſtimable de pouvoir la connoître. Au contraire, il eſt de ſa bonté & de ſa grandeur, d'attirer vers elle toute ame qui ſoupire, & qui tend vers ce modele de perfection. — Encore une ſuppoſition. D'où connois-tu ce ſuprême eſprit, dont tu n'as pas la moindre idée? — De l'idée néceſſaire d'un créateur; idée qui dérive naturellement de tout l'ordre que vous appercevez. — Il falloit un ordre *quelconque*, & nous donnons ce nom pompeux à la forme qui frappe nos regards. Le haſard a décidé des formes. Ne deſſine-t-il pas dans les élémens des caracteres qui nous ſurprennent? — Quoi! un mouvement réglé, un ouvrage ſoumis à des loix conſtantes, auroit le haſard pour premier moteur? — Pourquoi non? Avec des dès tu peu bien, par haſard, rencontrer le nombre que tu cherches; & dans dix mille millions de traits formés ſur le ſable, quelques-uns peuvent repréſenter, ſans qu'on s'en doute, une forme correcte. — Que cette comparaiſon eſt foible auprés de l'ouvrage

qui étonne les yeux les moins exercés dans les merveilles de la nature! Ces productions du hasard sont toutes petites & mesquines, & c'est notre imagination qui leur donne une espece de réalité. Vous ressemblez, Monval, à un homme qui, sur le bord de l'Océan, s'amuseroit à contempler un coquillage, & qui, pour admirer une petite plante figurée, détourneroit ses yeux d'une mer immense. Levez les yeux, voyez ces globes qui roulent, ces mondes errans dans la concavité des cieux; quelle marche, quels rapports! comment ne pas reconnoître alors le fabricateur & l'architecte de cette admirable machine! — Cette immensité du monde que tu bâtis, n'existe peut-être que dans ton cerveau; & cette belle illusion que tu embrasses, parce qu'elle te plaît, ne vient que de ta vanité fiere d'avoir pu saisir quelques foibles rapports analogues à ta vûe courte. Ainsi, l'huître, dans sa coquille, peut appeller le dôme de sa maison, la voûte éternelle des cieux. — Ce que mon ame sent, elle peut dire l'appercevoir distinctement. Je regarde le soleil, & je sens aussi-tôt son admirable auteur. Je le sens, dis-je, au-dedans de moi-même, & je conçois que je suis foible, borné, dépendant; qu'un pouvoir invisible m'environne, me presse; & ma pensée va se perdre, sans s'éteindre, dans cet océan de grandeur & de sagesse. Je me fais une idée du suprême Etre, non tel qu'il est, mais rélative à ma foiblesse. Cette idée est nette devant ma raison; elle adopte sans peine ce trait de lumiere qui dissipe toutes les ombres. Tout est obscur dans vostre systême, la clarté naît dans le mien & se propage avec les actes de la pensée. — On voit souvent des choses qui ne sont pas. Un rêveur, un malade, un visionnaire, se font des

idées qui, cependant, ne ſont pas telles qu'ils les conçoivent. — Oui, parce que leur raiſon eſt altérée & leur offre des images infidelles. — Et comment peux-tu te flatter d'être dans un état raiſonnable? Demandes à ton médecin, il ne trouvera jamais ton pouls dans un équilibre parfait. Ta ſanté péchera toujours par quelqu'endroit. Notre machine eſt ſemblable à un luth. Qu'une ſeule corde ſoit un peu relâchée, adieu l'harmonie des ſons. Tel eſt l'individu qu'on appelle fou ou ſage, ſelon les différentes tenſions des cordes. Ceux qui t'ont enſeigné ce que tu ſais, t'ont apporté par tradition les idées qu'ils ont adoptés comme toi, toujours ſous le rapport d'autrui; ils ont monté ton cerveau dès l'enfance, à produire telle idée; tu crois l'avoir enfantée, elle t'a été tranſmiſe. On diſpute éternellement ſur ce ſujet, & quelques-uns reſſemblent à Ajax, dont l'imagination échauffée, voyoit deux ſoleils & une double Thebes. — Que les ſens me trompent quelquefois, c'eſt ce qui peut arriver; mais je rectifie en même tems leur erreur, & je démêle la vérité, car la pierre de touche de ma réflexion me montre l'impoſture.

Or mon eſprit, dans une opération uniforme & conſtante, a toujours conçu clairement, nettement & invinciblement l'exiſtence d'un Etre intelligent & créateur; j'ai cet avantage, ou plutôt ce bonheur. Mon ame ne peut ſe dérober à la préſence univerſelle de la divinité qui remplit, anime & conſerve l'univers. Ce ſyſtême, d'où jaillit de toutes parts la lumiere, eſt d'autant plus vrai, qu'il eſt plus ſimple & à la portée des têtes les plus bornées. L'ouvrier le plus groſſier adore un Dieu par la même raiſon que Socrate l'adoroit. Toutes les innombrables diffi-

cultés qui se présentent dans tout autre systême, sont applanies ; l'athéisme est une absurdité cruelle. Vous me croyez dans l'erreur ; si vous êtes conséquent, vous devez vous y croire aussi : car vous ne pouvez franchir le doute. Vaincu par votre propre raisonnement, vous êtes réduit à nier ; & j'ai l'avantage sur vous, qu'en me traçant un plan assuré de croyance, je vis certainement plus tranquille que vous.— Comment cela, s'il te plait ? — L'idée que je me fais de l'Etre suprême, est à mon ame ce que le soleil est à l'égard de ma vue : elle l'éclaire, elle la remplit de rayons purs & réjouissans ; elle fait mon espérance : espérance qui m'est chere & précieuse, & qui a pour base la puissance, la grandeur, la bonté de celui qui a semé les soleils dans l'espace, comme il a semé la poussiere dans les champs. Sans elle, je serois seul dans l'univers ; je me trouverois environné d'un néant affreux. Toujours prêt à me désespérer, je ne comprendrois rien aux scenes de la vie ; je justifierois peut-être, dans le fond de mon ame, l'homme avide & féroce, qui s'est fait le centre & le despote de ses semblables ; je pourrois détester, mais non condamner ses forfaits ; je n'appercevrois que cette force physique qui détruit la morale en même tems que l'image consolante de la vertu ; & dans ce chaos de misere & de crime, la vie me deviendroit insupportable — Moi, j'ai trouvé le secret d'être plus heureux que toi, en ne m'occupant point de toutes ces idées étrangeres à l'homme. La marche de l'univers sera toujours la même, sans que ma raison s'en mêle. Doué d'organes capables de sensations, je m'occupe à rassembler les plus délicieuses ; je fais du bien autour de moi ; je ne suis point responsable

des calamités qui affligent l'homme. Borné comme je le suis, je borne de même mes affections, d'autant plus que je n'aurois que des soupirs inutiles à donner à tant de malheureux que je ne puis secourir. Je ne vois point ce monde sous un aspect si lugubre. Tel jouit, tel souffre; mais la mort, qui n'est qu'un sommeil paisible & éternel, vient bientôt enlever les souffrances à l'infortuné, & prévenir la satiété de l'homme heureux. J'aime à me représenter tous les êtres dormans ensemble, après une plus ou moins douce agitation, qu'on appelle pauvreté, opulence. Je me réjouis de voir la douleur passagere & le calme de l'insensibilité succéder à tant d'orages. Quand je lis l'histoire & que je gémis sur la fureur des tyrans, je me dis : ces hommes persécuteurs & persécutés ne sont plus. Ceux qui sont assez infortunés pour tourmenter réciproquement leur fugitive existence, iront bientôt rejoindre cette poussiere inanimée. Ainsi l'expérience & la réflexion m'ont affranchi de ces tristes préjugés qui empoisonnent la joie; cette joie légere & gracieuse, que peut seule fixer une philosophie hardie & intrépide. Je vis avec mes sens, parce qu'ils me sont chers, parce qu'ils sont plus près de moi que tous ces sentimens romanesques, qui sont la métaphysique de la folie. Je ne vis point de métaphysique, je suis la bonne & simple nature, j'obéis toujours à son instinct, & je me regarde comme un grand enfant attaché au sein bienfaisant de la terre, pour en pomper les sucs renaissans, jusqu'à ce que le moment du sommeil soit arrivé. Par ce moyen, je jouis de tout ce que je desire, & je ne desire rien dont la possession ne soit en mon pouvoir. J'ai très-peu de peine & de chagrin, parce que j'en éloigne jusqu'à l'om-

bre. Content de profiter du présent, je n'espere rien de l'avenir, afin de n'être point trompé. Quand il me viendra quelques maux, je les endurerai avec patience & courage, parce que je me dirai à moi-même : ce sont là les seuls moyens d'alléger les douleurs. Voilà sur quoi roule tout le systême de ma vie ; elle n'est point mélancolique comme celle de ces prétendus sages, qui font presque de l'ennui une vertu méritoire. — Oui, vous allez jusqu'à vous faire un mérite de suivre le culte de la volupté. On doit vous savoir gré en effet des efforts que vous coûte un tel hommage ; vous voulez être recommandable par les plaisirs que vous vous donnez ; on doit vous respecter à raison des fruits délicieux que vous savourez, du bon vin que vous buvez.... — Ne crois pas plaisanter ; il n'appartient pas à tout le monde de savoir être voluptueux ; c'est une maniere d'être qui ne convient qu'au petit nombre : si peu d'hommes sont dignes de sacrifier au plaisir ! — Cette divinité vous inspire, sans doute, les principes sur lesquels vous fondez toute votre conduite ; elle vous donne la boussole des bonnes mœurs, nourrit en vous cette vertu qui honore l'humanité, met un frein au désordre qu'entraînent les desirs ; sans doute elle éleve, elle perfectionne votre ame, elle lui découvre de grandes & d'importantes vérités ! — Que de grands mots vuides de sens ! Ecoutes, Jezennemours, j'ai trop long-temps prêté l'oreille à tes déraisonnemens ; un fromage glacé m'appelle. Ton esprit subtil & faux bâtit un édifice où il se plaît à habiter seul. Tu t'enfonces dans des rêves fantastiques qui t'abusent & te dérobent le véritable état de ce monde. C'est ainsi qu'un aveugle né se représente un jardin, d'après les pres-

tiges de son imagination. Je te plains, mon ami; ta figure & tes talens te destinoient à tous les plaisirs qu'un jeune homme peut goûter; mais ta façon de penser te rendra ridicule, je t'en avertis. Dans ce monde, que tu connois aussi peu que tu en es connu, tu ressembles à un habitant de la lune qui auroit fait un grand saut sur notre globe. Voyageur dans les espaces imaginaires, étranger aux usages les plus communs, comment peut-on conserver avec un homme qui voit des esprits; qui, dans la conversation, les fait descendre à chaque mot; qui réfléchit au clair de la lune, tandis que l'on boit le champagne; qui s'extasie sur les beautés d'un autre monde, tandis qu'il oublie où il est, & où il pourroit jouir? Crois-moi, Jezennemours, tu as lu ton Platon, & moi j'ai lu dans le livre du monde; j'ai l'expérience de la société. Celle-ci en fait plus que toutes les langues & les volumes antiques. La philosophie est bonne pour amuser quelques instans; mais ses sectateurs eux-mêmes n'en font, dit on, qu'un jeu; & hors du cabinet, ils redeviennent fort sensuels. Au milieu de tous les écarts de ton imagination, j'ai néanmoins reconnu en toi un esprit assez juste : tu ne tarderas pas à être des nôtres, à abjurer cette fantaisie méditative, fille de la solitude. Je te réponds que dans peu de temps tu te livreras à des plaisirs plus réels. Le tems saura te convaincre, & tu verras qu'il n'y à rien de plus solide que la volupté, qu'elle est nécessaire à l'homme.... Mais voici le moment du sommeil; les douces fumées de la table brouillent un peu mes idées... Adieu... à demain; ne manques point de revenir me trouver à mon réveil.



CHAPITRE II.

UN lecteur qui connoît les hommes, ne doutera pas que de pareils discours ne fussent capables de faire une impression profonde sur l'ame d'un jeune homme. Jezennemours étoit dans cet âge où l'on cherche la vérité de bonne foi, où l'on pese les différentes objections, où le jugement n'est pas encore corrompu par l'habitude ou par le vil intérêt, & notre sage repassoit dans sa tête tout ce qu'il venoit d'entendre; il y répondoit en lui-même, & comme il arrive, mieux qu'il n'avoit fait. Il découvroit la fausseté de ces principes d'ailleurs pernicieux; mais cette morale épicurienne étoit celle de la maison qu'il habitoit. Les citoyens les plus distingués par leurs richesses & leur crédit, l'avoient adoptée. Il voyoit des hommes remplissant des postes élevés, & qui raisonnoient conséquemment sur tout autre objet, ne point douter un instant de ce qu'ils avançoient, & confirmer leurs raisonnemens par une vie sensuelle & voluptueuse. La gaieté brilloit sur leur front, le sourire résidoit constamment sur leurs levres; aucun remord ne sembloit troubler la tranquillité de leurs jours. Enfin ce Monval, qui ne reconnoissoit pas un Dieu, étoit doux, humain, généreux, compatissant; c'étoit de plus son bienfaiteur, & jamais il ne lui avoit fait sentir le poids des bienfaits. Il aimoit le plaisir; mais ce n'étoit qu'autant qu'il le partageoit avec autrui. Sa table étoit d'une délicatesse recherchée; mais jamais l'intempérance

ne venoit s'y asseoir. Il étoit voluptueux sans libertinage ; il répandoit un air de décence jusques sur ce qui l'étoit le moins. Enfin, de quelque côté que Jezennemours tournât les yeux, il voyoit les mêmes idées, la même conduite ; mais aucun ne savoit les déguiser sous des dehors plus aimables que Monval. Notre sage revenoit tout-à-coup à lui-même, en se disant : non, la vertu l'emporte sur toutes ces fausses voluptés. Monval est un convive enivré, qui ne chante plus que la liqueur qui lui ravit sa raison ; son ame ne lui appartient plus ; elle n'existe que pour certaines sensations, dont l'habitude lui fait une loi impérieuse : toute l'activité de son esprit s'est concentrée vers des objets terrestres ; c'est un sourd insensible aux accords de la lyre qui m'enchante ; il seroit extasié comme moi, s'il pouvoit ouvrir l'oreille à ses sons.

Le résultat des pensées de Jezennemours fut, qu'il rejetteroit la coupe de la volupté qui lui étoit offerte, & qu'il demeureroit inébranlable dans les austeres principes qui avoient été ceux des plus grands hommes de l'antiquité ; que ne donnant rien aux nouveautés d'un monde frivole & corrompu, il affermiroit d'autant plus son ame dans un chemin glissant, & que s'il n'étoit point de triomphes illustres sans combats, le combat même lui prêteroit de nouvelles forces.

Il étoit encore neuf aux séductions du monde ; on peut lui pardonner la résolution qu'il prit d'être parfaitement sage au milieu d'une maison telle que celle de Monval. Il possédoit un préservatif qui sembloit devoir lui réussir ; il portoit au fond du cœur un amour vrai, sincere, un de ces amours purs, ingénus, conf-

tans, que l'on ne rencontre plus que dans les livres.

Notre jeune homme se rendit le lendemain aux ordres de son bienfaiteur, ou pour mieux dire de son maître; car n'ayant rien sur la terre, il tenoit tout de lui. On l'introduisit dans un appartement secret, où il n'étoit pas encore entré. C'étoit un de ces petits boudoirs voluptueux, où l'homme opulent rassemble tous les objets propres à fixer l'éclair du plaisir qui s'éteint pour les riches malgré tout leur art. Presque tous ont fané de bonne heure les roses de la santé, pour avoir voulu goûter, quelques instans de plus, une volupté dès-lors artificielle. Voilà ce qui venge le pauvre & rétablit l'égalité des conditions.

Monval, nonchalamment étendu sur un canapé garni de plusieurs carreaux, se miroit avec complaisance dans une glace qui répétoit les peintures de Boucher dont ce lieu étoit orné. A ses côtés, étoit une jolie fille dans un déshabillé couleur de rose; elle avoit toutes les graces des modeles qui l'environnoient; le déjeûner étoit préparé sur une petite table, lorsque celui qu'on attendoit entra. Il fut surpris de tant d'éclat dans un si petit espace. — Te voilà, s'écria Monval; c'est fort bien fait, mon ami! mais nous ne jaserons pas ce matin comme je me l'étois promis; je sors, & je te laisse en bonne compagnie. Tiens, prends ma place, fais les honneurs, & sois ici un autre moi-même. Vois les yeux, le sourire de cette belle enfant, & sur-tout, si tu m'en crois, ne perds point ton tems à philosopher. Tout en riant il partit, en fermant la porte du cabinet.

Pour peu qu'on se représente le caractere de Jezennemours, son air novice, sa physionomie

douce, agréable, mais où regnoit une teinte sérieuse & timide, on se figurera une scene assez plaisante. Il se trouvoit fort embarrassé dans son rôle avec cette jeune nymphe, dont les regards vifs & malins lui déclaroient ouvertement la guerre. Deux beaux bras demi-nus, en le faisant asseoir d'une maniere engageante, lui découvroient, par inadvertance, des charmes encore plus séduisans. Jezennemours voudroit fuir; mais il sent qu'il y aura plus de courage à vaincre. Sa volonté résiste à la tentation; mais sa tête s'allume, il bégaye quelques mots, & rougit. Sa main ne présente rien qu'en tremblant; & si cette jeune beauté eût été moins étourdie, peut être Jezennemours touchoit il au moment d'abjurer entre ses bras le plan de sagesse qu'il s'étoit tracé; mais en voulant précipiter sa victoire, elle en perdit tout le fruit. Jezennemours reconnut le piege, sa fierté s'en offensa; il sentit évanouir les desirs des sens. Revenu de son enchantement, il vit où il étoit, & ce qu'on vouloit de lui. Indigné, il n'en devint que plus ferme. Il repoussa, par sa contenance févere, toutes les agaceries de celle qui vouloit le subjuguer. Plus elle affectoit de lui sourire, moins ses regards y répondoient. Enfin la nymphe, peu accoutumée à de pareils tête-à-tête, finit par de grands éclats de rire, persiffla le bon jeune homme, & lui céda la place.

Monval rentrant, apprit l'aventure : c'étoit lui qui avoit imaginé ce stratagême, pour dérouter la sagesse de Jezennemours. Il fut piqué de son triomphe; car il s'apprêtoit à rire de sa défaite, & ne desiroit rien tant que de le compter au rang de ceux qui composoient sa société. Il s'étonnoit de voir un caractere aussi

rigide dans un jeune homme; il ne le croyoit pas dans l'ordre des choses. Ce n'est point un hypocrite, disoit-il, il a l'accent trop vrai; & pour être imbécille, il raisonne trop bien. Il faut que j'approfondisse cet être original; aussi bien cela me servira de passe-tems. Je ferai de plus une expérience sur ce qu'on appelle un philosophe; s'il résiste aux derniers pieges que je lui tendrai, alors je croirai à la sagesse..... Mais nous verrons.



CHAPITRE III.

MONVAL raisonnoit assez pour comprendre que l'air libertin de celle qu'il avoit choisie, avoit effarouché le sage Jezennemours. Il n'avoit pas été séduit, il avoit été révolté. Résolu de le livrer à quelque femme qui portât au moins le masque de la vertu, il alla trouver une de ces beautés qui n'ont point le minois mutin, ni le nez retroussé; mais dont les graces pudiques & les nobles traits semblent être moulés d'après l'image que les sculpteurs font de la chaste Diane. C'étoit une jeune personne d'environ vingt-deux ans; à quatorze, elle avoit eu le malheur de plaire à quelqu'un de ces grands, à qui rien ne coûte pour séduire l'innocence. Elle avoit été enlevée, non par l'or, mais par force; & bientôt, éblouie par la magnificence qui l'environnoit, son jeune cœur, sans soutien, sans expérience, s'étoit laissé corrompre: mais si elle avoit cédé à sa jeunesse, à la voix du plaisir, jamais elle ne s'étoit livrée à la dissolution. Abandonnée bientôt

de ſon raviſſeur, accoutumée au faſte, à une aiſance voluptueuſe, elle ſe vit forcée de paſſer en d'autres bras. Monval l'avoit entretenue, mais ſecrétement; car elle ne s'affichoit point : elle couvroit ſon déshonneur du nom d'un époux qu'elle n'avoit jamais eu ; elle ſe diſoit veuve; & ce titre heureux, qui réunit la conſidération & la liberté, ſervoit à voiler ce qu'elle vouloit cacher à tous. Florimonde (c'étoit ſon nom), en faiſant une dépenſe proportionnée à la libéralité de ſon amant, conſervoit toujours un dehors modeſte. Jamais ſa maiſon ne fut le théatre de ces ſcenes bachiques, où la licence animée s'abandonne ſans frein à tout ſon feu; elle ornoit la volupté d'une extrême décence : & la ſuite apprendra à mieux la connoître.

C'étoit à elle que Jezennemours devoit être remis. Qui connoît le train du monde, ne doit pas s'étonner du ſacrifice de Monval. On ſait que toutes les paſſions de ces hommes opulens, ne ſont que de véritables fantaiſies, auſſi incertaines que paſſageres; ils ſont bizarres dans leurs caprices; & celui qui dominoit le plus Monval en ce moment, étoit de mettre en défaut la continence de Jezennemours, dont la morale avoit plus d'une fois affligé ſon oreille.

Il alla myſtérieuſement trouver Florimonde qui étoit à ſa toilette : Madame, lui dit-il d'un ton joyeux, ah, la bonne découverte que j'ai faite! Je vous amene à ſouper un jeune homme que je garde chez moi comme une rareté curieuſe, unique en ſon eſpece. C'eſt un ſage, c'eſt un cœur invulnérable, inſenſible à tou les attraits que peuvent offrir le plaiſir & la volupté. J'ai lancé ſur lui les plus jolies filles du monde, armées de leurs yeux noirs & careſſans; elles n'ont pas effleuré ſon cœur, elles

n'ont pas dérangé l'apathie du perſonnage. Touchante Florimonde, il n'appartient plus qu'à vous de tenter cette conquête. Si vous y réuſſiſſez, ſi vous domptez l'orgueil de ce philoſophe, je m'applaudirai de nouveau d'avoir ſoupiré à vos genoux. — Bien obligée, reprit-elle en ſouriant, & du ton de la plaiſanterie, je me méfie trop de ces ſages pour aſpirer à les attendrir, & cette réſiſtance obſtinée m'apprend de quelle eſpece d'homme vous voulez parler. Non, gardez-le chez vous, c'eſt un beau meuble; mais ſans doute qu'il a une belle voix..... Je ſerois charmée cependant de l'entendre.... Il y a long-tems que je n'ai écouté de cette muſique.... — Madame, vous allez un peu trop loin; non, Jezennemours n'a point une voix efféminée; c'eſt un bel & bon jeune homme dans toute l'étendue du terme, qui a beaucoup étudié tout ce qui eſt utile à ſavoir, qui prétend trouver le vrai bonheur en réſiſtant à tous les plaiſirs : il les nomme des impoſteurs. Voilà une plaiſante façon de penſer, n'eſt-il pas vrai? Mais il en a bien d'autres que je paſſe ſous ſilence, parce que je veux vous laiſſer tout le plaiſir de la ſurpriſe. Oh! il m'intéreſſe plus que l'animal le plus rare qui arriveroit du fond des terres auſtrales. Quant à ſa conquête, elle eſt difficile, je vous en avertis. Ce n'eſt pas une ame à ſubjuguer d'un coup-d'œil; il y aura beaucoup de gloire à ſoumettre ce héros de continence, ce nouveau Scipion, qui n'eſt pas même ſoutenu par l'orgueil qui pouvoit guider le héros ancien. Monval ajouta je ne ſais combien de paroles, pour prévenir Florimonde de toutes les précautions qu'il falloit employer pour faire réuſſir une telle entrepriſe. Elle n'avoit pas beſoin de tous ces

conseils; les femmes en savent plus sur ce chapitre que tous les hommes les plus expérimentés n'en peuvent dire & imaginer. Après s'être égayés par nombre de propos, ils se quitterent.



CHAPITRE IV.

Une telle proposition avoit déplu souverainement à Florimonde; mais le premier devoir de son état étoit de savoir feindre & dissimuler. Elle gémissoit souvent des complaisances que lui imposoient sa situation & sa fortune. C'étoit à regret qu'elle prenoit le langage du vice, car elle le détestoit au fond du cœur; mais entraînée dès sa jeunesse dans un état qu'elle n'avoit pas choisi, elle n'avoit pas la force de s'arracher à sa profession, parce que la mollesse & l'oisiveté avoient, pour ainsi dire, assiégé toutes les issues de son ame, & qu'elle avoit perdu cette résolution courageuse qui est l'apanage & la premiere récompense de la vertu. Elle se disoit: un jeune homme sage & vertueux dans la maison de Monval! voilà un phénomene bien étonnant! Eh! qui peut lier deux caracteres de nature si opposée? L'infame! quel rôle il veut me faire jouer! Mais dissimulons, & payons par un mépris plus profond, le mépris dont il veut m'accabler.

Monval, de retour chez lui, vint sur la fin du jour trouver Jezennemours dans son cabinet; il le trouva qui arrivoit. Curieux avec cette familiarité, ou plutôt cette licence polie qu'attrappent si bien les favoris de la fortune, il

prit une des feuilles volantes qui étoient sur la table ; il apperçut en gros caracteres : *Moyens de simplifier l'impôt pour le soulagement du peuple.* Jezennemours s'imaginoit bonnement qu'il étoit de son devoir de s'occuper de pareilles recherches dans la maison d'un fermier-général. Tout ce qu'il avoit entendu à table lui faisoit croire qu'on desiroit sincérement sur cet objet un plan simple & nettement conçu, & il avoit travaillé avec toute la bonne foi & la candeur de l'inexpérience ; il s'applaudissoit déjà en secret de plusieurs idées qui lui sembloient heureuses & sans replique. Monval, souriant de sa simplicité, lui dit : gageons que tu destines à la presse ce morceau convaincant ; on lit cela par désœuvrement ou par curiosité, comme l'histoire de la Chine ; mais messieurs leurs auteurs ressemblent à des gens qui, sur le bord d'un fleuve, parleroient de détourner son cours, & qui n'auroient pas le moindre instrument pour commencer leur opération. Il est beau, commode, aisé, d'être spéculativement un bon citoyen : avec le tems tu te feras une réputation patriotique ; on parlera de toi & de tes idées réformatrices ; mais je t'en avertis, sois sûr que rien n'aura changé. — Peut-être, répondit Jezennemours ; mais avant qu'un projet soit exécuté, il faut que la pensée l'ait conçu. A force de répéter des idées saines, peut être qu'on les adoptera, ne fût-ce que par inconstance. Tout citoyen a le droit d'exposer sa maniere de voir, lorsqu'il s'agit de l'intérêt public. Les lumieres qui inondent un empire, sont sorties primitivement du cabinet de quelques particuliers isolés & obscurs. Je donne ce que je puis donner ; je n'ai que ma pensée en propre, je l'exerce pour le bien général. Que cha-

cun de ſon côté en faſſe autant. — Tu as raiſon, répondit Monval, écris, amuſes-toi ; vois l'ordre, l'économie & la félicité publique ſur le noir de tes papiers : cela conſole toujours, cela fait plaiſir le ſoir quand on ſe couche ; on eſt une eſpece de ſouverains avant que de s'endormir, & la nuit on peut monter tout à ſon aiſe ſur un trône.... Mais, comme nous ſommes éveillés, parlons, je te prie, d'autre choſe.

J'ai reconnu en toi, mon cher Jtzennemours, & avec plaiſir, une façon libre de penſer que j'aime : ſi je l'ai ſi ſouvent combattue, c'étoit pour mieux t'éprouver. Ta derniere ſcene avec cette jeune fille m'a convaincu avec quelle fermeté tu ſuivois tes principes ; je ne puis les adopter ; mais je pourrai du moins les admirer de loin. Je veux te faire connoître une femme, dont le caractere a beaucoup de rapport avec le tien ; elle a l'eſprit ſolide, orné, beaucoup de penchant pour la philoſophie ; ſa converſation eſt pleine d'intérêt : c'eſt une femme, enfin, digne des reſpects de toute la terre, & qui, pour la peindre en un mot, a beaucoup de peine à me ſouffrir chez elle ; mais j'enveloppe en ſa préſence les trois quarts de mes penſées licencieuſes. Elle tolere mes viſites, d'autant plus qu'elle eſt profondément verſée dans l'uſage du monde, & que je ne la vois qu'à titre d'amie. Son front eſt chaſte comme ſon ame ; elle ôte à l'opulence qui l'environne, les couleurs du faſte & de la molleſſe. C'eſt une ſimplicité noble, qui s'accorde parfaitement avec toutes ſes actions ; ſa maiſon & elle c'eſt tout un. Je n'ai point rencontré de femme dont le cœur exprimât de plus généreux, de plus beaux ſentimens. Enfin, je ne puis mieux la comparer qu'à

toi, & c'eſt ce qui me porte à te gratifier de ſa connoiſſance. Sous mes auſpices, tu lui rendras pluſieurs viſites, & tu me remercieras bientôt de t'avoir mené chez elle. Sa bouche ne s'ouvre que pour exprimer ou embellir un ſentiment. Je ne veux point retarder le plaiſir que je te deſtine; & dès ce ſoir, comme j'y ſuis invité, je te préſenterai, & nous y ſouperons enſemble.



CHAPITRE V.

LE docile Jezennemours, qui ne prévoyoit & ne ſoupçonnoit jamais un piege, écouta ce diſcours avec une ſorte d'indifférence, & ſuivit Monval dans la maiſon où il le conduiſit. Il étoit entré avec lui dans cinquante maiſons où il n'avoit rien entendu que ce qui étoit relatif à ſa façon de penſer. Tout le reſte lui étoit échappé. Il arrive, il eſt bien reçu; il voit une femme d'une taille noble & majeſtueuſe, dont le regard étoit impoſant, & dont l'abord, toutefois, n'avoit rien d'orgueilleux. A travers ſa modeſtie, on démêloit un air riant; & des graces particulieres tempéroient ce que ſon abord pouvoit avoir de ſérieux & de réfléchi. Elle s'exprimoit avec tant de préciſion, de juſteſſe & d'eſprit, qu'on ne pouvoit s'empêcher de l'écouter, & qu'on trembloit de l'interrompre. Jezennemours brûloit de parler, de confondre ſon expreſſion avec la ſienne; car leurs ames étoient déjà d'accord, & ſe rencontroient dans leurs idées avec une facilité qui même ne les étonnoit plus.

On servit le souper ; il étoit simple & sans apprêts, & portoit l'empreinte du goût économique & délicat de celle qui l'avoit ordonné. Florimonde parut un peu plus enjouée, & orna la sagesse de quelques saillies fines & ingénieuses ; mais si elle sourioit, c'étoit avec tant de décence, que les roses de son teint ressembloient au pur incarnat de la pudeur. Chaque convive étoit choisi ; & ce qui servit mieux à convaincre Jezennemours de son honnêteté, c'est que Monval, réprimant son ton licencieux, veilloit sur ses paroles & composoit ses discours sur ceux de la modeste divinité qui présidoit à ce repas.

Jezennemours eut toutes les peines du monde à se retirer : lui qui, dans toutes les sociétés de Monval, étoit ordinairement silencieux & méditatif, avoit donné rapidement tout l'essor à son ame ; elle s'étoit répandue avec complaisance ; elle avoit étalé ses trésors & ses richesses, avec le desir naïf de plaire. Florimonde, généreuse & sensible, l'avoit récompensé, en l'écoutant avec cette attention qui, de la part d'une belle femme, donne plus de vivacité au beau feu qu'elle inspire.

Monval avoit peu parlé, comme s'il se fût jugé indigne de mêler ses frivolités à ce ton grave & sérieux. En revenant, il attendit que Jezennemours lui parlât de Florimonde ; & ses réponses, alors, peignirent le profond respect dont il sembloit pénétré pour elle. Je ne t'ai point trompé, je pense, dit-il : c'est une femme adorable. Elle est tousjours telle que tu l'as vue : j'ai un plaisir singulier à l'entendre ; mais je ne suis point fait pour aspirer à son cœur, elle me connoît pour un libertin ; elle est trop parfaite aussi pour moi, & je me borne à l'avantage de sa conversation.

Jezennemours ne cherchoit que l'inſtant d'être ſeul; tout témoin lui devenoit importun. Quand il fut rendu à lui-même : Enfin, dit-il, voilà la premiere femme que j'ai pu voir ſans rougir pour elle, depuis que je ſuis dans cette capitale. C'eſt la ſeule que je puiſſe compter après ma chere Suſanne ; elle a même quelque choſe de ſon eſprit, de ſes graces, de ſa douceur ; mais elle n'a point ſon cœur tendre. Non, aucune femme ne ſauroit poſſéder un cœur ſemblable. Que ſa maiſon, où brille l'honnêteté, eſt différente de celle que j'habite ! Que ne puis je toujours vivre dans une ſociété auſſi bien choiſie ! Là, on n'entend point ces propos orgueilleux qui inſultent à l'humanité ; on n'y diſcute point ces ſyſtêmes vains & déſeſpérans, qui, cruellement artificieux, révoltent la raiſon & froiſſent le cœur : un léger badinage y eſt permis, il aide à la réflexion, il la pare de fleurs, & l'eſprit s'y trouve plus à ſon aiſe.

Quelques jours après, Monval lui propoſa de venir ſouper dans la même maiſon. Il ne ſe fit point prier. Enhardi par l'accueil qu'on lui fit, excité par la préſence & le ſourire de l'aimable Florimonde, il s'échauffa dans la converſation ; car ſon ame étoit toujours calme & tranquille, ou livrée à une certaine chaleur. Monval le pouſſoit malignement, & l'engageoit dans la diſpute ; il y mit un feu encore plus éloquent, plus impétueux que la premiere fois. Il débita, dans cette ſeconde viſite, les principes dont il étoit pénétré, avec cette vérité que donne une conviction intime. Florimonde, affable & complaiſante, favoriſoit ſon eſſor, & donnoit un regard d'approbation à chaque trait qui la flattoit. Admis dès ce

moment & même caressé, Jezennemours passa peu de jours sans y retourner; & la liberté dont il y jouissoit développoit insensiblement cette gaieté naturelle, que ses infortunes avoient si long-tems étouffée.



CHAPITRE VI.

Un matin qu'il employoit, selon sa coutume, à lire & à écrire, car il mêlangeoit volontiers ces deux agréables occupations, Monval vint frapper à son cabinet, & de maniere à se faire ouvrir. Il s'assit en entrant; & sans préparation préliminaire, il dit à Jezennemours: mon cher, c'est à présent qu'il faut me répondre avec franchise. Si tu mens pour la premiere fois de ta vie, je m'en appercevrai; mais avant, je te conjure & même je te presse d'obéir à ton inclination, & de ne point alléguer la reconnoissance que tu crois me devoir. Je t'en débarrasse, quoique je sache très-bien que ce ne soit pas un fardeau pour ton cœur. Je parle ainsi, afin que tu agisses en toute liberté, & qu'aucun lien ne te captive. Florimonde me dit hier en secret qu'elle avoit besoin d'un homme de confiance, dont les mœurs & la probité fussent exemptes de tout reproche; un homme sûr, fidele, un ami enfin, qui à la chaleur de l'amitié, joignît la délicatesse du sentiment. Elle n'a point parlé de la reconnoissance, parce qu'elle la jugeoit trop inférieure au service. Florimonde est riche, a beaucoup de credit, est généralement estimée: ses affaires, peu embrouillées, demandent moins

de connoiſſances qu'un zele prompt & ſuivi. Ma foi, je t'ai propoſé; & à ton nom, elle a paru frappée : elle eſt demeurée un moment rêveuſe ; & avec un ſourire de joie bien caractériſé, elle m'a prié de lui ménager ton conſentement. Je ne te cede point à elle, entends tu ; je veux que ma maiſon ſoit toujours la tienne : nous ſommes unis pour la vie ; mais comme Florimonde eſt une femme reſpectable à tous égards, tu ſerviras ton ami & les ſiens, en lui engageant tes ſoins : Ils ne ſeront pas de longue durée, ni même difficiles ; un peu d'ordre & de bonne volonté, voilà tout ce qu'il faut. D'ailleurs il n'eſt pas mauvais que tu voies par toi-même la conduite d'une maiſon : cela t'apprendra mille choſes qu'il faut ſavoir & que tu ne ſoupçonnes pas. Cet emploi ne t'occupera guere qu'une heure par jour, & te fournira l'occaſion de faire de petits voyages agréables, en te répandant dans diverſes conditions, toi qui aimes tant à voir : il te ſervira à étudier les hommes que tu veux connoître. Allons, habilles-toi, elle t'attend ; ne differes pas de lui procurer une agréable ſurpriſe.

Jezennemours, troublé d'une propoſition qui favoriſoit ſecrétement les deſirs de ſon cœur, ne put que bégayer quelques mots. Il fit des objections qu'il ne fut pas fâché de voir réſoudre. — Vous ſavez, diſoit-il, que je ne ſuis guidé dans les affaires que par ce bons ſens naturel qui appartient à tout le monde : la place que j'occupe chez vous a toujours été un bénéfice ſans charge : votre extrême généroſité m'a laiſſé ſuivre mon goût ; mais comment pourrai-je me tirer du chaos des affaires, moi qui n'y entends rien ? — Bon ! les affaires, reprenoit Monval ; on a des gens ſous ſoi

à qui l'on fait faire la besogne: tout homme, à la tête d'un bureau (& je le sais par expérience) est justement celui qui a le moins besoin d'être versé dans les connoissances de son état. Tu auras le coup d'œil, tu commanderas, & tout ira bien: s'il survient une affaire épineuse, il est assez d'avocats sur le pavé de Paris. Vas, tu auras plus de fêtes à ordonner que de procureurs à visiter. Quand un intendant sait composer en tems & lieu une petite pastorale, il est dispensé de tout le reste.

Ce fut avec ce ton léger & badin, qu'il entraîna Jezennemours, qui résistoit trop foiblement pour ne se point rendre. Un autre motif le décidoit: Jezennemours desiroit depuis long-tems de ne devoir sa subsistance qu'à son travail: il vouloit s'ouvrir une carriere où elle pût devenir l'ouvrage de ses mains. Il avoit reçu les bienfaits de Monval, toujours avec la secrette intention de lui être utile; mais Monval ne lui imposoit que des divertissemens de toute espece. Il sentit que, livré à un travail suivi, il seroit plus recommandable à ses propres yeux.

Avant midi, il se rendit chez Florimonde; elle l'attendoit, elle le reçut dans un déshabillé blanc, & lui dit d'un air modeste, mais qui avoit déjà le ton de la confiance: un ami commun m'a fait votre éloge, Jezennemours; mais vous dites encore plus par vous-même. Je crois connoître votre ame; j'ai cru y démêler les sentimens que je chéris & que j'estime. Mon dessein n'est pas de rester dans une ville aussi tumultueuse que la capitale: elle ne convient qu'à ceux qui veulent s'étourdir sans cesse & ne jamais vivre avec eux-mêmes. J'ai toujours aimé la retraite, non obscure, non so-

e, mais animée par une société peu nomſe & choiſie. J'ai à quarante lieues d'ici un de campagne qui fournit abondamment commodités & aux douceurs de la vie; -là que je veux me livrer aux charmes e vie champêtre; ma ſanté s'en trouvera x, & le calme d'une belle campagne paſpeut-être juſques dans mon ame. Il me un ami (& je ne lui donnerai jamais d'auitre) qui ait l'œil ſur les détails de la maiqui daigne préſider à cette économie qui le riche en état de faire du bien à ceux 'environnent. Si je trouve en cet ami un ctére ſenſible, une ame qui réponde à la ne, & à qui je puiſſe confier mes plus ins penſées.... Mais que dis-je? ſi je puis;... i trouvé, je l'ai trouvé, s'écria-t elle en iſſant avec nobleſſe, en regardant Jezenours avec ces graces victorieuſes que les nes poſſedent, & qu'elles ſavent encore ectionner. Jezennemours s'inclina pour touponſe; & après avoir un peu caché ſa joie n trouble, il dit d'une voix un peu tremte: Ah! madame, qui refuſeroit l'emploi vous m'offrez? Je placerai tout mon zele mériter, ce choix flatteur. Il ne put en dire ntage; il bégaya quelques mots ſans ſuite ns liaiſon. Florimonde, plus radieuſe qu'auvant, ne parut point s'appercevoir de ſon ble: elle parla beaucoup de projets, d'éſſemens utiles aux pauvres cultivateurs, me d'un chemin pour leur faciliter les char; & Jezennemours étoit ravi de l'occaſion s'offroit naturellement de faire du bien aux ; de la campagne. Elle fit la deſcription de château, de ſon parc, de ſes fermes, de l'attirail champêtre. Eh, quel plaiſir eni-

vroit l'ame de notre jeune philoſophe! Il ſe voyoit déjà deſſous l'ombre de ces arbres mollement agités, égaré dans ces agréables prairies, ſe promenant au bord de ces caſcades, un livre en main, philoſophant, politiquant à ſon aiſe, & en état de mêler un peu de pratique aux charmes de la théorie.



CHAPITRE VII.

L'OPULENT Monval s'applaudiſſoit de voir une partie de ſes projets accomplis. Cette maiſon de campagne, quoique riante & ſuperbe, étoit une de ſes chétives demeures. Il l'avoit preſque abandonné depuis qu'il étoit devenu ſeigneur haut-juſticier, & que ſes forêts étoient contiguës à celles du monarque. Il avoit tous les paſſe-tems royaux, la chaſſe du cerf & du ſanglier. Sa fortune ne trouvoit que dans Paris un élément digne de ſes immenſes richeſſes; il ne le quittoit plus, parce que ſes innombrables caprices ne pouvoient ſe ſatisfaire journellement, que dans un ſéjour où la multitude des indigens travaille de tant de manieres pour les plaiſirs du riche.

S'il avoit conſenti à quitter Jezennemours, c'étoit pour le retrouver enſuite plus aimable, plus formé, comme devant être alors initié dans ſes goûts & dans ſes principes. Il l'avoit confié à Florimonde, pour l'inſtruire; il lui avoit aſſigné cette campagne, comme devant flatter plus particuliérement ſon agreſte philoſophie: il vouloit enfin en faire ſon diſciple; car le libertinage du cœur & de l'eſprit (qui le croiroit?) a ſes ambitieux & ſes profeſſeurs.

Le jour du départ est arrêté; l'équipage est prêt; six coursiers vigoureux, qu'on eut soin de relayer, transportent dans la même voiture, à côté l'un de l'autre, la belle Florimonde & le philosophe, qui, le long du chemin, s'extasioit, à la vue des côteaux, & en faisoit admirer la beauté à sa campagne, citant par fois Virgile & Thompson, & faisant aussi quelquefois une hymne de sa façon.

On arrive. Cette maison, qui étoit peu de chose pour un homme aussi riche que Monval, parut un château aux yeux de Jezennemours. Il se perdoit déjà dans toutes ses dépendances; il en prit possession dès le jour même, en battant les cours, les fermes voisines, & une grande partie des terres. Il ne rêva la nuit que des plaisirs de l'agriculture; il ne vit que des troupeaux bondissans; il but en songe le lait des troupeaux; il mangea les fruits des arbres voisins, & il s'éveilla au milieu d'une fête de vendangeurs.

Que ne peut l'amour! Jezennemours se montra tout-à-coup assez entendu dans des affaires, dont il n'avoit jamais fait une étude particuliere. A l'aide de la maison rustique qu'il commentoit dès le grand matin, & guidé par un bon sens juste & solide, il ordonna tout à sa guise; & tout alla bien, parce qu'il employa beaucoup de douceur envers les domestiques, qu'il eut le secret de se les attacher, qu'il leur donna l'exemple du travail, & que son ardeur étoit fondée sur un goût vif & naturel, qui se communique ordinairement. On eût fait pour lui l'impossible; mais il n'exigeoit que des travaux modérés, & il savoit même les tourner en amusement. Cette maison, qui étoit triste & solitaire, devint riante & animée. Je ne sais

quel mouvement y portoit un murmure agréable. L'abondance & la joie, qui ne devroient jamais être séparées, semblerent se réunir, pour embellir les situations du lieu. Les plaisirs que l'on goûte à la campagne sont vifs, parce qu'on les crée soi-même, parce qu'ils sont journaliers, & qu'on ne les reçoit pas d'autrui ; ils n'ont rien d'apprêté ; & tenant beaucoup à la simplicité de la nature, ils sont plus doux & plus touchans.

Il est bon de dire que Florimonde passoit pour être propriétaire de cette petite terre ; qu'elle lui étoit promise, & qu'elle y avoit déjà séjourné : ce qui rendoit tous les fermiers pleins de soumission envers Jezennemours. Spécialement chargée de subjuguer le jeune homme, elle avoit senti pour lui une inclination secrette, qui jusqu'alors lui avoit été inconnue. Elle tournoit au profit d'un feu caché tout le stratagême que Monval lui faisoit jouer. Elle s'étoit brûlée au flambeau de l'amour, en croyant ne faire qu'un badinage ; elle sentit qu'elle alloit aimer sérieusement, & qu'elle étoit déjà vaincue par celui qu'elle devoit dompter.

Rendue à elle-même, & seule avec celui qu'elle ne pouvoit plus éviter, il ne lui fut pas possible de se déguiser tout l'empire qu'il avoit pris sur elle ; mais plus ce feu approchoit d'un amour véritable, plus il étoit réservé. Une modestie innée étoit son partage. Elle fut constamment fidelle à ses loix, malgré les erreurs de sa vie, erreurs de son jeune âge & des circonstances tyranniques plutôt que d'un penchant décidé. Elle auroit eu des mœurs pures, sans la séduction qui l'avoit précipitée dans le vice : elle en connoissoit toute la laideur ; & contemplant de loin l'image de la vertu, elle

soupiroit

soupiroit & regrettoit de ne pouvoir recommencer sa carriere. Rougissant des désordres d'autrui, plutôt que des siens propres, détestant au fond du cœur sa vie passée, elle se jugeoit alors indigne d'être jamais aimée. Dès qu'elle vit Jezennemours, elle auroit voulu avoir sa robe d'innocence, pour lui offrir un cœur pur & qui n'eût été qu'à lui : elle s'efforçoit du moins de faire mentir le vers extrême & désespérant de Boileau :

En rentrant dans cette isle escarpée & sans bords ;

d'où on l'avoit arrachée, tandis que l'honneur étoit son idole. Mais pourquoi un effort extrême ne mériteroit-il pas cette victoire ? Pourquoi le vrai repentir ne conduiroit-il pas de nouveau au temple de l'innocence ? Est-il donc fermé à jamais pour une seule faute ? Jezennemours, de son côté, condamnant ses desirs secrets, les jugeoit un outrage fait à une aussi chaste beauté ; il regardoit sa passion comme un crime commencé, un véritable attentat à la pudeur, & une infidélité coupable.



CHAPITRE VIII.

Il faut savoir que Jezennemours avoit déjà aimé & aimoit encore ; mais celle qu'il aimoit étoit absente ; il avoit perdu les traces de son amante, il vivoit dans la cruelle & douloureuse incertitude si jamais il la reverroit. Peut-être n'aimoit-il qu'une ombre ; & malgré tout le feu d'un premier amour, malgré le souvenir

d'un objet ſi cher, ſouvenir plus pénétrant quelquefois que ſa préſence, ce n'eſt guere à vingt-deux ans qu'on ſe nourrit de larmes répandues ſur la tombe d'une maîtreſſe. L'abſence n'anéantit pas l'amour; mais elle l'endort quelquefois, pour rendre néanmoins ſon réveil plus vif. D'ailleurs les fréquens entretiens que Jezennemours avoit avec Florimonde, & que l'on nommera ſi l'on veut des tête-à-tête, ne ſervoient pas, je penſe, à étouffer cette flamme que chacun de ſon côté vouloit éteindre. Mais l'on ſait à quoi aboutit l'effort de ces ſortes de combats. Ils ſe voyoient à toutes les heures, & toujours avec un nouveau plaiſir. Leur cœur étoit rempli de choſes qu'ils n'oſoient ſe dire. Florimonde, un chapeau de paille ſur la tête, ſuivoit l'économiſte Jezennemours dans les travaux de l'agriculture, & quelquefois ſa belle main eſſayoit de ſoulever le fléau qui détachoit les grains des gerbes dorées; tantôt elle preſſoit d'un doigt délicat la mamelle qui faiſoit jaillir le lait, & c'étoit de celui-là que Jezennemours buvoit avec le plus de volupté.

Un ſoir qu'après la chaleur du jour il conduiſoit Florimonde dans un petit bois qui ſervoit de promenade, ils s'enfoncerent, en philoſophant, ſous des berceaux de verdure. Là pluſieurs lits de gazon ſervoient de ſiege, & l'on n'en étoit pas plus mal aſſis. Florimonde ſe repoſant avec cette langueur nonchalante qui ſied aux graces, écoutoit, répondoit peu, laiſſoit errer ſa vue tantôt ſur la verdure, tantôt à travers les branchages, ſembloit ne rien voir, & de ſon ſein mollement ſoulevé s'échappoient de ces ſoupirs qu'un témoin ne peut interpréter quand la cauſe en eſt inconnue. Les ombres

grandissoient ; & le soleil qu'on ne voyoit déjà plus jetoit ses rayons de pourpre à travers les bosquets. — On attendroit volontiers ici le jour, dit Florimonde : cette place n'est-elle pas préférable à ces sallons où l'on s'emprisonne avec l'air brûlant que le soleil y a porté ? Jezennemours, plein du feu qui l'animoit & qui partageoit l'enchantement du lieu & celui du moment, prit une de ses mains & la portant comme involontairement à sa bouche : — Ce lieu a bien des charmes, Florimonde ; mais sans vous il les perdroit tous. Le ton touchant qu'il donna à ces simples mots, ôta presque à Florimonde l'usage de la voix ; & ce fut avec peine qu'elle cacha combien il lui en coûtoit de se lever. Dans l'âge de l'innocence, elle auroit obéi aux mouvemens qui l'emportoient, mais son cœur qui craignoit de perdre, par une défaite trop aisée, celui qu'elle chérissoit, lui commanda une froideur dont elle étoit bien éloignée ; son cœur se ferma par amour même à cette ivresse qui venoit de le saisir ; elle se combattit, & d'une voix émue, mais foible : arrêtez, dit-elle à Jezennemours : & elle repoussa le baiser de feu qu'il imprimoit sur ses mains. Elle marcha d'un pas plus précipité ; & reprenant un calme apparent, elle retourna par le chemin le plus court s'enfermer chez elle, & ne reparut point le reste de la soirée.





CHAPITRE IX.

Notre jeune ſage, qui commençoit à ceſſer de l'être, revint à lui & rougit de l'audace qu'il avoit eue; il ſe jugeoit coupable. Quoi! diſoit-il, moi ſéduire la vertu timide qui ſe confie à la mienne! oûtrager une femme reſpectable qui me traite en ami! & j'oſerai enſuite me préſenter à ſes regards, étaler ces généreux ſentimens que je viens de démentir! Elle me regardera comme un fourbe, comme un hypocrite, qui ſe joue de la vertu, qui en met l'appareil dans ſes diſcours & la mépriſe dans ſon cœur. Il ſe déteſtoit dans ces momens, il s'imaginoit avoir lu dans les yeux de Florimonde le courroux & une juſte indignation. La honte lui auroit fait abandonner ſur-le-champ cette maiſon, s'il n'avoit pas formé le deſſein de réparer ſon audace par un reſpect extrême. Sans mon attentat, diſoit-il, j'aurois pu par degrés parvenir à toucher ſon cœur; mais je l'ai éclairé ſur mes perfides deſſeins, elle a droit de voir ma témérité avec mépris, & une dédaigneuſe pitié eſt tout le ſentiment que je mérite aujourd'hui. Le lendemain il n'oſa reparoître devant elle; mais Florimonde qui le jugeoit, paroiſſant oublier ce qui s'étoit paſſé, le traita avec tant de ménagement, que Jezennemours eſtima qu'on lui accordoit ſa grace, à condition qu'il s'imposeroit une retenue inviolable. Cependant ſon amour contraint s'exprimoit dans les moindres choſes avec une adreſſe inimitable : adreſſe ſi touchante qu'elle paroiſſoit plutôt l'ouvrage de l'inſtinct que celui

de la réflexion. Sa vigilance étoit active & continuelle, ses soins remplis de délicatesse; à peine se faisoient-ils remarquer, loin de se faire valoir; il ne prévoyoit aucune récompense, il n'en attendoit aucune : il aimoit; & satisfait de nourrir un penchant aussi doux, il en faisoit le charme de sa vie. Enfin il étoit si respectueux, que Florimonde se crut obligée d'apprivoiser sa vertu austere par des caresses qui sembloient émaner de la reconnoissance, mais qui tenoient à l'amour. Sa flamme étoit parvenue à ce degré de violence qu'on ne peut guere dissimuler. Ses discours, ses regards, ses soupirs à demi étouffés, éclairerent enfin Jezennemours. Il fut très-surpris, parce qu'un jeune homme qui aime véritablement l'est toujours de l'amour qu'on lui témoigne. Modeste & timide, il ne concevoit pas comment il avoit pu gagner un cœur qu'il avoit jugé si fier & si rigide, & qui sembloit fermé à toute foiblesse. Cette découverte, tout en ravissant son ame étonnoit sa raison. Oh, le bon jeune homme!



CHAPITRE X.

JEZENNEMOURS n'avoit pas encore triomphé; non qu'il fût livré à une inexpérience enfantine, mais parce qu'il avoit fait une divinité de sa Florimonde, & qu'il continuoit à lui offrir un encens pur, comme seul digne de ses charmes. Florimonde, charmée, & confuse, invoquoit secrétement sa défaite; car il n'étoit plus en son pouvoir de résister à l'adoration respectueuse de notre philosophe. Elle com-

mença par railler avec une légereté ingénieuse cet amour platonique que Jezennemours exaltoit pour se tromper lui-même & donner le change à ses desirs ; mais il est étonnant combien une idée folle, qui entre dans le cerveau d'un jeune enthousiaste, dérange les projets d'une tendre amante & les loix même de l'amour. Ce qu'il y a de plus puissant dans la nature, obéit encore aux prestiges de l'imagination, elle semble distribuer les peines & les plaisirs par un ordre contraire à celui qui est établi. L'erreur, dans notre premier âge, n'est jamais médiocre ; elle est extrême & place toujours le fantôme à la place de la réalité. Florimonde voyant à quelle tête elle avoit à faire, crut enfin devoir user d'un de ces stratagêmes ingénieux qu'elle connoissoit si bien ; car toutes les femmes ont au moins la théorie de cet art : elle le mettoit en usage pour la premiere fois. On ne sauroit dire si elle étoit satisfaite ou fachée d'avoir recours à l'artifice pour amener Jezennemours dans les chaînes tissues par la main des plaisirs.

L'air du printems animoit & réjouissoit la nature ; la terre étoit en fleurs & le ciel sans nuage ; c'étoit la saison où les cœurs les plus indifférens soupirent, où je ne sais quelle molle vapeur que promene l'aile des zéphirs, dispose les cœurs à la tendresse & fait sympathiser tous les êtres. Jezennemours étoit devenu plus mélancolique, plus rêveur, & Florimonde plus enjouée, plus ravissante. Elle voyoit approcher le moment de sa victoire, elle pouvoit déjà la lire dans les regards de son amant. Un soir que, fatiguée de mille jeux folâtres, elle avoit temoigné quelque lassitude, elle s'esquiva soudain, après avoir fait de ces folies aimables,

où le fond du caractere & de l'esprit paroît à découvert & semble dire, *me voilà tel que je suis*. Jezennemours, qui avoit dansé d'assez bonne grace pour un philosophe, ne la voyoit plus & la cherchoit avec beaucoup d'ardeur, lorsque furetant dans tous les lieux, il entra dans un petit sallon écarté. Il la trouva paroissant endormie. La chaleur de l'air avoit fait tomber le voile qui couvroit toujours son sein; il parut à ses yeux avec tous les charmes d'un âge formé; car ce genre de beauté a plus que tout autre son point de maturité. Ce sein qui respiroit mollement, annonçoit une fierté à moitié vaincue. Son attitude avoit cette négligence voluptueuse qui promet l'abandon des plaisirs; ses bras à demi penchés sembloient ne devoir se relever que pour serrer un amant. Ses beaux yeux, couverts de leurs paupieres longues, invitoient les regards les plus discrets à se rassasier de la vue de tant d'appas. Quel moment pour un sage! Il se penche comme pour adorer l'objet qui l'enchante. Ce n'est pas seulement son regard qui s'enivre, tous ses sens sont délicieusement émus. Il ravit un baiser sur des levres demi-closes, & sa main cueille les lys de ce sein qui palpite, s'éleve & semble voler au-devant des caresses qu'on lui prodigue. Un profond soupir & quelques mots inarticulés, apprirent à Jezennemours dans quel songe son amante étoit anéantie..... Oh, trop cher Jezennemours!.... aimons-nous... je me donne à toi... En ce moment, Jezennemours la presse entre ses bras avec transport, & répete: *aimons-nous*. Florimonde se reveille, ses yeux humides rencontrent ceux de son amant..... Quand elle auroit voulu être cruelle, ce regard suppliant de l'amour auroit désarmé toute sa

rigueur ; elle ne put qu'être sensible, elle lui tendit les bras, elle s'empara de l'objet de sa tendresse ; le songe fortuné s'acheva. Jezennemours est le plus aimable des hommes aux yeux de Florimonde ; & Florimonde devient la plus aimable des femmes aux yeux de Jezennemours. Il fut aussi tendre, aussi transporté qu'elle, si quelque chose égale la passion d'une femme vraiment éprise. Tous deux partagerent la même ivresse, & reconnurent combien la sagesse prête de charmes à l'amour.

Que d'autres pinceaux aient l'orgueil présomptueux de vouloir peindre les scenes de l'amoureuse volupté ; l'homme qui saura sentir jugera les langues trop imparfaites pour atteindre à ce tableau ! souvent il a été commencé, il ne sera jamais fini ; & quels traits en effet peuvent rendre les accens de l'amour lorsque la bouche se tait, & que le cœur, enflammé se créant un autre langage, répond & s'exprime sans l'usage de la parole ?

Florimonde, livrée à son sage & heureux amant, lui fit éprouver le regret de tant de jours écoulés & perdus dans les froids débats d'une timide retenue ; elle le dédommagea de sa contrainte & des larmes qu'il avoit versées dans le silence, elle-même ne vit plus dans l'aurore de ce bonheur, qu'une perspective de jours semblables, tous abandonnés au charme d'une confiance mutuelle ; charme non moins doux que les plaisirs de l'amour. Si les transports de deux cœurs parfaitement unis peuvent ennoblir certaines foiblesses, jamais tendresse ne fut plus légitime. Cependant il faut l'avouer, l'amour de Florimonde étoit plus abandonné, plus entier, plus absolu, mais si elle surpassoit son amant en amour, elle voulut tou-

jours, pour faire la balance égale, qu'il la surpassât en plaisirs.



CHAPITRE XI.

FLORIMONDE avoit promis à Monval de l'informer de la victoire, à l'instant que sa conquête seroit assurée; & Monval devoit se faire un divertissement de venir narguer le sage Jezennemours, soupirant dans une retraite champêtre, aux pieds d'une de ses maîtresses délaissées. Mais depuis qu'elle avoit connu l'amour, jalouse de conserver son amant, son aimable philosophe, elle étoit bien loin de se prêter à cet odieux complot. Combien Monval, qu'elle n'avoit jamais chéri, lui paroissoit alors abject & méprisable sur-tout depuis qu'elle avoit connu l'ame de Jezennemours! Elle ne songeoit qu'en frissonnant, aux hommes corrompus qui, dans la capitale, avoient formé sa société; c'étoient de vils mortels avec leur or, avec leur puissance, avec leur crédit; & Jezennemours, sans titres & sans rang, étoit bien au-dessus de ces favoris de l'aveugle fortune : son langage, son caractere, sa candeur, sa noble bienfaisance, tout achevoit de le placer à ses yeux dans un rang élevé, & de le faire juger d'une espece supérieure à tous les hommes qu'elle avoit jusqu'ici rencontrés : ils étoient faux avec politesse, avares avec libéralité, & grossiers dans leurs plaisirs. Jezennemours ne lançoit pas un regard qui ne fût une expression délicate; il ne disoit pas un mot qui ne révélât une vertu. Elle ne vouloit plus que le voir, que l'entendre, que reposer à ses côtés, puiser à cette

source pure dans les trésors de son ame, & creuser, pour ainsi dire, la possession d'un cœur où elle découvroit chaque jour des sentimens plus touchans & plus généreux. Comme elle abjuroit tacitement dans ses bras la vie qu'elle avoit menée! comme elle avoit été loin de connoître l'amour! A peine avoit elle senti les mourantes étincelles d'une fugitive volupté : ici, elle est pleine, entiere; c'est un nouvel univers que lui cachoit une main ennemie; & Jezennemours a déchiré le fatal rideau qui voiloit ce riant olympe. Elle y vit, elle y respire; satisfaite, tranquille & fortunée. Comme elle faisoit serment d'épouser ses principes, ses goûts! Mais elle n'avoit pas besoin de faire des sermens; elle étoit déjà métamorphosée, & presqu'à son insu, en l'homme qu'elle adoroit.

Mais quelqu'amour qu'ait une femme, elle se refuse à ces confidences qui embrassent l'histoire de sa vie, & ordinairement elle fait bien; car quelle femme n'a pas été la victime des circonstances bizarres qui promenent dès l'enfance ce sexe adorable & passif? Peut-il répondre de tous les pieges qui lui ont été dressés dès l'âge simple de l'inexpérience, & rendre compte de tous les pas que la superbe audace des hommes lui a fait faire? Il est donc des vérités tristes, inutiles, affligeantes pour l'amant qui les entendroit; & celles-là, il faut les cacher avec soin : jamais le prix de l'aveu n'efface le soupçon qui vient flétrir l'imagination du nouveau possesseur. Il se promenoit dans un palais orné de roses, & vous en effacez les couleurs radieuses : il est toujours plus heureux par ce qu'il croit, que par ce qu'il pourroit savoir : le passé est passé; le présent seul appartient à l'amour.

Plus Florimonde aimoit plus elle craignoit que le bandeau ne tombât des yeux de celui qu'elle avoit enchanté. Elle auroit voulu le ravir au jour ; & nouvelle Armide, le tranſporter dans quelque lieu déſert, où nul mortel ne pût le voir & lui révéler ce qu'elle avoit tant d'intérêt à cacher. Elle pâliſſoit quelquefois de frayeur, lorſqu'elle entendoit le bruit d'un équipage, dans la crainte que Monval n'arrivât, & ne vînt dénouer triſtement le nœud où elle attachoit ſa félicité. Tout ce que l'adreſſe & l'amour peuvent imaginer pour tromper Monval, elle le mit en uſage : elle évrivit que Jezennemours étoit plus philoſophe que jamais, qu'il s'adonnoit tout entier à l'agriculture, qu'il *bravoit les paſſions terreſtres*, qu'il ne vivoit qu'avec *Platon* & les *Ephémérides du citoyen* ; que les jours où il n'alloit pas viſiter les fermes voiſines, il s'enfermoit pour lire & écrire. Elle aſſaiſonnoit ces détails d'une gaieté qui lui peſoit, & gémiſſoit du rôle faux que la méchanceté des hommes lui avoit impoſé dès ſa jeuneſſe ; rôle inſupportable pour elle, & qu'elle comptoit bien abjurer à la premiere occaſion.

C'étoit ainſi qu'elle reculoit le terrible moment où Monval devoit arriver avec l'inſolence d'un protecteur & la cauſticité d'un railleur opulent. Cependant elle s'éclairoit avec Jezennemours, elle élevoit ſon ame ; car une femme ne penſe fortement qu'avec un amant favoriſé, & c'eſt dans ſes leçons qu'elle voyoit encore plus diſtinctement combien étoit profond l'abyme où elle étoit deſcendue.

L'amour, qui comme le travail, a l'heureux avantage de faire paſſer les mois comme des minutes & d'interdire à l'ennui, toujours

fi redoutable à la campagne, les moindres approches; l'amour leur faisoit oublier que l'automne alloit succéder à la saison où l'on moissonne; Monval ne devoit pas tarder à venir les surprendre; il se seroit furieusement impatienté de tant de délais; il auroit rompu en visiere avec Florimonde, ou bien il seroit accouru l'accabler de propos ironiques, si le sort qui favorise les amans ne l'eût promené chez l'étranger pendant plus de six mois : tems précieux qu'ils mirent à profit, & dont Florimonde ne prévoyoit la fin qu'avec une amertume secrette, qui ne laissoit pas que de corrompre les instans de son bonheur.

Jezennemours avoit suivi une volupté seduisante, il avoit oublié la voix de la sagesse, & s'étoit laissé entraîner dans un chemin de fleurs. Son âge, la sensibilité naturelle de son cœur, la campagne, l'habitude de se voir, les regards d'une femme noble & touchante, tout l'avoit rendu infidele; mais une jouissance prolongée lui révéla ce qu'étoit son amour; il vit que c'étoit sa Suzanne, sa premiere amante, qui s'étoit pour ainsi dire métamorphosée en Florimonde; & le souvenir de cette belle Suzanne se ralluma avec d'autant plus de feu dans son ame, que c'étoit elle qu'il demandoit, qu'il cherchoit, en possédant le nouvel objet de ses desirs. Dans les bras de Florimonde, il songeoit à celle qu'il ne voyoit plus & qui le dominoit impérieusement; il auroit dédaigné les plaisirs qu'il goûtoit, s'il n'en avoit honoré l'image de celle qui étoit absente : il aimoit Florimonde, mais comme ayant quelque ressemblance éloignée avec celle qu'il adoroit. Ces caprices de l'imagination sont indomptables; ils accompagnent toujours ces

passions secondaires qui nous assiegent dans la jeunesse. On aime plusieurs femmes, mais peut-être que l'on n'en idolâtre jamais qu'une. Florimonde enivrée de son bonheur, & répandant sur tous les objets la vivacité de ses feux, ne s'appercevoit point du secret de Jezennemours, qu'il déguisoit avec le même soin qu'elle lui déroboit le sien.



CHAPITRE XII.

Une nuit qu'il dormoit à côté d'elle, Florimonde éveillée & muette contemploit son amant, comme on dit que jadis Diane contemploit son Endimion. Elle eût été jalouse des rayons de la lune, si elle eût vécu aux siecles de la fable; elle observa que des empreintes de peine & de douleur obscurcissoient tout-à-coup ce front jusqu'alors paisible; il paroissoit agité d'un sommeil inquiet: ses esprits égarés, traçant dans son cerveau des ombres fantastiques, laissoient passer jusques sur son visage le travail de son imagination; elle le transportoit en songe sur les bords escarpés d'un fleuve rapide; il appercevoit à l'autre bord une jeune divinité; il reconnoît sa Suzanne : soudain il s'élance du rivage, tombe dans les flots, & veut passer jusqu'à l'objet qui attire tout son être. Suzanne lui jette un regard étincelant de ces larmes douloureuses qui font le reproche de l'amour offensé; elle lui montre d'une main ce jardin simple & sans art, où ils s'étoient promis une foi qui devoit être mutuelle: il revoit jusqu'au gazon où il s'étoit assis près d'elle. Jezennemours tend les bras vers ces bosquets que

ſon cœur lui retrace ; mais bientôt les boſquets, le gazon, le jardin, tout fuit, tout s'efface..... Il ne voit plus qu'un chemin ſillonné de traces lumineuſes, qui, s'élevant de hauteur en hauteur, & ſerpentant ſur une montagne élevée, va ſe perdre dans les cieux. Sa Suzanne s'enfonce dans cette route étroite & brillante ; elle tourne encore la tête vers lui & ſemble l'appeller ; les derniers ſons de ſa voix lointaine ſemblent lui crier : *ami, voici le chemin de la vertu, la route du bonheur : c'eſt là-haut que je t'attends ; ſuis-moi.* Elle diſparoît à ſes yeux, tandis que les vagues du fleuve, contre leſquelles il lutte vainement, l'entraînent d'un côté oppoſé & bouillonnent d'écume autour de lui, comme pour l'engloutir. Il ſe réveille, la pâleur ſur le front & le déſeſpoir dans l'âme ; il pouſſe un long cri, & dit en pleurant : Suzanne ! ah, Suzanne !.... Je l'ai revue, elle fuit loin de moi.... La douleur la plus vive lui coupe la parole ; ce ſont des ſanglots étouffés, qui expirent dans ſa bouche. Florimonde effrayée, preſſe ſon amant contre ſon ſein, voudroit le retenir entre ſes bras ; mais il s'arrache à ſes côtés, il ſe refuſe à toutes ſes careſſes ; il s'échappe, il va loin d'elle cacher le trouble de ſon ame : trouble impérieux, & dont il lui ſeroit impoſſible de déguiſer toute la violence. Seul, & comme anéanti en lui-même, tous les traits de ſa Suzanne ſe retracent vivement à ſes eſprits ; il lui ſemble entendre encore ſa voix, cette voix dont les accens, jadis ſi tendres, ne devoient plus que lui reprocher & ſon inconſtance & ſon ingratitude. Dans ce moment, il auroit déteſté Florimonde, ſi, avec ſa douceur ordinaire & inaltérable, elle n'étoit venue interrompre ſa mélancolie. L'ame de Jezennemours

étoit droite & sincere ; il avoit soupiré pour *elle*, il avoit sollicité ses faveurs; c'étoit assez pour qu'il se regardât comme son séducteur, & pour qu'il s'imposât le devoir de respecter celle qui s'étoit livrée à sa tendresse. Il avoit des remords d'avoir trahi involontairement une femme à qui il avoit pu dire, je vous aime; tandis qu'un autre amour extrême, invincible, quoique malheureux, régnoit toujours dans le fond de son ame.



CHAPITRE XIII.

FLORIMONDE, quoiqu'étrangement émue & allarmée à l'excès, déguisoit jusqu'à l'apparence du courroux, & n'opposoit qu'un trouble touchant, une tendresse absolue & délicate, à l'air sombre de Jezennemours. Elle avoit l'expérience du cœur de l'homme; elle aimoit pour la premiere fois de sa vie : elle vouloit donc s'attacher ce cœur si digne de son estime, ce cœur qu'elle voyoit avec une douleur secrette pencher vers une autre. Elle consentoit à tout souffrir pour obtenir de lui un seul regard; elle attendoit du tems & de ce pouvoir insensible que fait naître un attachement assidu, la victoire que sembloient lui refuser ses charmes : mais Jezennemours, avec cette droiture & cette vérité qui formoient l'essence de son caractere, eut regardé comme un crime de l'abuser plus long-tems, en lui dérobant ce qui se passoit au fond de son cœur. O Florimonde, Florimonde! dit-il en soupirant, & se cachant le visage dans son sein, la probité m'impose un aveu que je ne puis taire; en

l'étouffant, je deviendrois cent fois plus coupable; oui, je ferois à jamais indigne de ces bontés précieufes que votre tendreffe me prodigue. Je vous ai trompée, Florimonde, ou plutôt je me fuis trompé moi-même: je croyois fentir pour vous ce fentiment de l'amour qui naît à notre infu dans nos cœurs; mais ce fentiment eft exclufif, il ne peut nous animer qu'une fois. Je n'ai fuivi que la volupté, & je vois fon menfonge. Les feux qui ont embrafé mes fens, commencent à s'éteindre; je me trouve avec effroi parjure à mes fermens: mais fi je fuis coupable envers vous; je ne le fuis pas moins envers une autre.... Malheureux que je fuis! mon crime eft égal des deux côtés; j'ai violée des fermens antérieurs, fermens purs & faints, offerts à l'amour même, j'ai renoncé aux principes vertueux que je m'étois fait une loi de fuivre conftamment. Le remords tardif s'éveille & me frappe; il me confond à vos yeux; je fens combien c'eft m'acquitter foiblement de ce que je vous dois, que de vous offrir l'amitié la plus vive à la place de l'amour; c'eft payer avec de l'ingratitude une dette immenfe: mais qui pourroit l'acquitter, qui pourroit égaler une affection auffi généreufe que la vôtre? Lifez aujourd'hui dans ce cœur qui vous refpectera jufqu'au dernier foupir; lifez y le repentir de ne pouvoir être tout entier à vous comme il devoit l'être. Il fe tut; & Florimonde accablée ne pouvoit lui répondre.

Elle auroit pu, comme plufieurs de fes pareilles, faire l'héroïne de théatre, charger fon amant de reproches & d'injures, armer un orgueil menteur, une fierté empruntée, jeter de longs éclats, produire des accens lamentables; mais, comme je l'ai déjà dit, elle étoit vraie

avec

avec elle-même; elle connoiſſoit le cœur humain, celui de Jezennemours & le ſien propre. Loin d'employer ces traits violens & qui rarement réuſſiſſent à ramener un infidele, elle ne fit parler que l'innocent langage d'une douleur profonde & concentrée.... — On ne peut commander à ſoi-même, répondit-elle, après avoir arrêté ſes larmes : je le ſens trop; cet effort eſt au-deſſus de l'humanité ; je vous aime, cher Jezennemours, & vous aimerai toujours... Soyez diſpenſé de m'aimer, puiſque cet amour vous peſe. Vos paroles, qui me déchirent l'ame, toutes cruelles qu'elles ſont, ne me paroiſſent ni injuſtes, ni outrageantes... Ah! dès longtems je me ſuis jugée indigne de vous, par la ſupériorité de votre ame ſur la mienne; mais ſi vous pouviez ne voir que ma tendreſſe, peut-être qu'à l'examen je l'emporterois ſur toute autre. Vous m'offrez de l'amitié; c'eſt un bien foible dédommagement, Jezennemours! mais je l'accepte avec tranſport, avec joie, avec reconnoiſſance, & je me ſens capable de tout vous ſacrifier, excepté ce dernier ſentiment, dont vous voulez m'aſſurer. J'en ſuis, & j'en ſerai dans tous les tems trop exceſſivement jalouſe, pour pouvoir y renoncer. Allez, cher Jezennemours, allez, mon amour ne vous tourmentera plus, je le renfermerai en moi-même; je paroîtrai paiſible, dût l'effort me coûter la vie : mais non, j'aurai du moins la ſatisfaction de me conformer à vos deſirs.

Ce fut par ce doux & ingénieux ſtratagême (ſi c'en eſt un, car il appartenoit plus à la nature qu'à l'art) qu'elle retint dans ſes chaînes celui qu'elle chériſſoit, & qui ſans cela alloit peut-être lui échapper : elle n'avoit jamais eu l'ame aſſez corrompue pour imaginer que la

franchise soit une erreur, & la vertu une sottise. Elle avoit conçu la noble ambition d'égaler Jezennemours en sincérité, & de montrer que les sacrifices les plus cruels ne sont pas impossibles à une femme qui sait aimer. Elle vouloit rapprocher son ame de celle de son amant, & fit tous ses efforts pour combler l'intervalle qui les séparoit.

Ils ne furent pas infructueux; la noblesse de certaines actions nous agrandit à nos propres yeux, & l'on jette alors sur soi-même un regard satisfait; on a droit à l'estime des autres, quand on est parvenu à s'estimer soi-même. Jezennemours ne put lui refuser un attachement qui tenoit autant du respect que de l'amitié. Que n'auroit-il pas donné pour n'avoir jamais été que son ami, & n'avoir point à se reprocher les chagrins dont il étoit la cause! Il ne songeoit qu'aux moyens de les adoucir; & toutes les attentions que peut enfanter une douce & sincere estime, furent offertes à Florimonde.

Elle n'étoit pas cependant tout-à-fait malheureuse; elle voyoit Jezennemours, lui parloit, jouissoit de ses propres victoires, & l'on ne peut que regretter beaucoup qu'un pareil cœur n'ait pas appartenu tout entier à la vertu. Elle se croyoit d'autant plus obligée de cacher le secret de son état, que le reste de son bonheur y étoit attaché : elle rédoutoit une rivale, sans prétendre espérer de pouvoir jamais la balancer, car elle se jugeoit trop au-dessous d'elle. Elle fut curieuse (& l'on ne doit pas s'en étonner) de savoir enfin les particularités d'un amour si vif & si durable; comment il avoit pris naissance; comment il s'étoit nourri dans une si longue absence. Depuis long-tems

elle pressoit cet entretien qu'elle craignoit & qu'elle desiroit. Elle trembloit de connoître sa rivale, & ne pouvoit se refuser à l'intérêt de la connoître. Jezennemours, avec sa franchise ordinaire, ne sachant point dissimuler les mouvemens de son ame, commença ce récit trop fidele de l'histoire de sa vie, qu'il sema de ces réflexions que lui inspiroit un sentiment vif & présent; & j'espere qu'on les lui pardonnera, à l'exemple de l'indulgente Florimonde.



CHAPITRE XIV.

Assis à côté de l'objet qu'il auroit voulu ou tout aimer, ou tout haïr, Jezennemours se recueillit un instant, comme le pieux Énée avant que de parler; hésitant d'abord un peu de blesser, par une narration trop sincere, celle qui l'écoutoit. Florimonde, les yeux baissés, attendoit en silence, & même avec effroi, cette histoire qui devoit fixer les incertitudes de son cœur, & faire renaître ou éteindre à jamais cette lueur d'espoir à laquelle il lui étoit impossible de renoncer totalement. Ce fut donc ainsi que Jezennemours prit la parole. Il commence; écoutons.

Chere Florimonde, vous m'avez offert un bonheur digne d'envie, & que tout autre que moi goûteroit avec transport; mais ce bonheur m'échappe, parce qu'il est incompatible avec l'image que je porte gravée au fond de mon cœur. Lorsque vous m'aurez entendu, lorsque vous aurez appris ce que j'étois avant de vous connoître, au lieu de me juger ingrat ou in-

ſenſible, peut-être ne ſaurez-vous que me plaindre.

Le premier luſtre de ma vie, évanoui pour jamais de ma mémoire, ſe confond avec ce néant incompréhenſible d'où nous ſortons lorſque nous abordons à l'exiſtence. Je ne crois même avoir parcouru cette étonnante portion de ma durée, que parce que des exemples fréquens, & que j'ai ſous les yeux, me confirment que j'ai paſſé par le même état où j'apperçois tant d'êtres informes & débiles. Je me ſouviens ſeulement d'avoir été un foible enfant abandonné à des mains ruſtiques, payées pour me nourrir. Les tendres ſoins d'une mere n'ont jamais veillé autour de mon berceau. Les cris que le beſoin m'arrachoit, ont frappé des oreilles qui, avant de s'ouvrir, calculoient ſur le prix convenu, non pour me faire vivre, mais pour ne me pas laiſſer mourir. Une chevre, dit-on, plus ſenſible & plus ſoigneuſe que la femme à qui je dois le jour, venoit, à des heures réglées, porter à mes levres ſes mamelles gonflées de lait, tandis que ma mere mouroit peut-être loin de moi de la ſurabondance de cette liqueur nourriciere qu'elle me refuſoit. Je ne ſais pas encore à qui je dois ma triſte exiſtence; & ſi les auteurs de mes jours voyent le ſoleil, ils ſont pour moi comme s'ils n'étoient pas. Ah, s'ils m'ont abandonné, que leur ai-je fait, du moins pour renier leur fils, & pour le punir de lui avoir donné la vie! Je voyois le tendre agneau bondiſſant ſur les fleurs, courir en folâtrant ſous ſa mere, tandis que je pleurois vainement après la mienne. Je paſſai donc ces premieres années, où l'ame encore neuve reſte comme plongée dans une admiration ſtupide, & paroît étonnée de ſa nou-

velle demeure, ainsi que de tout ce qui l'environne. L'enfant étudie & compose avec tout ce qu'il voit; il écoute tout ce qui se dit, avant que de rien prononcer; & souvent par malheur, dès qu'il vient à parler, au lieu de le laisser dire, on le force à ne répéter que les sottises de ceux qui se jouent de son ignorance & de sa bonne-foi.

Je fus perverti comme les autres, & livré au mensonge qui assiege l'enfance. On employa le fouet de la terreur pour me façonner à la vie; & si, dans un âge plus mûr, guidé par les écrits des hommes éclairés, je n'eusse secoué ces hideux fantômes dont on environna mon imagination; si je n'eusse employé toutes les forces de ma raison à décomposer cet édifice d'illusions funestes, je n'aurois jamais vu la nature dans sa naïve beauté, je n'aurois jamais connu la vérité qui console & fortifie; je serois mort plus vil, plus borné, plus foible que l'insecte qui rampe sous les pieds, & qui du moins a son instinct à lui, dont personne ne prétend l'écarter. Que dis-je! toujours tourmenté, j'eusse peut-être été méchant; car la dureté contre l'enfance, dénature le cœur de l'homme, & le précipite dans l'insensibilité & dans le crime. De mauvais traitemens m'annoncerent que j'étois sensible & que j'étois au monde; je ne l'apperçus que sous le rapport d'un lieu aride & désagréable, où dominoient la force & l'injustice. Mes sens n'étoient pas encore familiarisés avec les objets; l'être en nous qui juge & qui pense, essayoit à peine à les comparer, & j'étois déjà traité comme un grand criminel : chaque action étoit presque un forfait; la voix terrible de mes juges inexorables, retentissant sans cesse au fond de mon

ame craintive, en détruisoit à chaque instant le ressort. Comment ne s'est-il pas brisé? Comment ai-je pu contrebalancer ces châtimens journaliers que des hommes cruels prenoient plaisir à m'infliger, pour jouir sans doute de mes larmes enflammées, & de la fureur impuissante où me jetoit le sentiment de cette injustice?

C'étoit peu : ceux qui tourmentoient ainsi mes premiers jours, à force de me répéter que j'étois né méchant, m'apprirent presque à le devenir. A sept ans, ils m'avoient déja donné une si triste idée de ma pauvre petite existence, que je crus de bonne foi être un monstre incapable de faire jamais le bien. J'ai gardé longtems ce pernicieux préjugé, ayant peur de moi-même, me détestant, pour ainsi dire, parce que personne ne vouloit m'aimer; j'étois sombre & farouche, parce qu'on avoit irrité mon extrême sensibilité, & que mon ame qui tendoit au plaisir, & sur-tout à la confiance, avoit toujours été rebutée par des voix menaçantes, qui ne se bornoient pas toujours à menacer. Ce n'est qu'en réfléchissant dans la suite que j'étois l'ouvrage d'un Dieu bon, que je sus l'aimer sous ce rapport, & décider que j'étois né moi-même avec un germe de bonté; ce n'est que par la haute & noble idée de cette illustre origine, heureusement sentie, que j'ai su élever mon ame au-dessus de ces portraits imposteurs, qui calomnioient à la fois & le Dieu de l'univers, & le cœur dont il m'a fait présent. Ces tableaux noirs, inventés par les ennemis de l'espece humaine, tourmentent & effrayent sur-tout ces imaginations passives, qui n'osent plus repousser cet assemblage d'êtres infernaux, qui n'ont d'existence que dans l'ame du fourbe qui a pris soin de les créer.



CHAPITRE XV.

Un des premiers perſécuteurs de ma raiſon naiſſante, fut un curé de village, qui s'étant emparé de moi, s'enrouoit tous les jours à m'expliquer ce qu'il diſoit incompréhenſible. Il me ſemble encore le voir tournant ſes deux gros yeux de taureau, m'épouvanter, au lieu de m'inſtruire, & me battre pour me former à la charité. Il m'obligeoit à répéter un catéchiſme dont je n'entendois pas un ſeul mot : il me menaçoit de l'enfer dès que ma mémoire étoit chancelante ; & en me parlant de ce gouffre de feu, où il me faiſoit deſcendre tout vivant, il faiſoit de ſi affreuſes grimaces, que je croyois déjà voir le pere des crimes venir pour m'emporter entre ſes bras horribles. J'avois ſi peur de lui, je le croyois tellement de la connoiſſance de ce grand diable, dont il me menaçoit toujours, que je n'ai jamais oſé lui porter une des moindres objections que mon eſprit ſe faiſoit à lui-même ; je me reprochois cette penſée comme une inſpiration ſoudaine & diabolique, & je tremblois même qu'il ne la devinât lorſqu'elle ſe formoit dans mon intérieur. Ma leçon récitée, je demeurois en ſa préſence muet & inanimé comme une ſtatue, ſondant en vain mon ame, & l'interrogeant, ſans qu'elle pût me rien répondre de ſatisfaiſant : elle ſembloit d'accord avec le cruel curé, pour me dire que toutes ces images effrayantes étoient réelles. Lui, ſatisfait de me voir tremblant, n'en demandoit pas davantage, & s'ap-

plaudiſſoit (en admirant une mémoire aſſez heureuſe, qu'il ſurchargeoit à ſon gré) de l'excellente éducation qu'il me donnoit.

Je lui ai l'obligation de m'avoir appris à lire; mais ce fut dans le *Pédagogue chrétien*. J'ai bien profité de cet avantage dans la ſuite; mais en même tems ce livre meubla ma pauvre tête de tous les revenans nocturnes qu'on diſoit environner le cimétiere; je les appercevois la nuit en cercle au pied de mon lit; & plus je les priois de s'éloigner, à l'aide de grands ſignes de croix, plus ils s'obſtinoient à reſter autour de moi, bravant les vœux que j'envoyois à mon patron & à tous les ſaints du paradis. Dans ce tems fatal je puis dire n'avoir jamais vu venir le coucher du ſoleil ſans un triſte ſerrement de cœur, & un tremblement univerſel. Mon lit me ſembloit un tombeau qui devoit tout-à-coup s'ouvrir pour me laiſſer tomber dans les flammes de l'enfer: on m'avoit tant de fois offert l'image de ce gouffre enflammé, que je préférois les dures corrections du jour aux tranſes affreuſes de la nuit.



CHAPITRE XVI.

J'AVOIS dix ans, & je ſavois par cœur le catéchiſme, les évangiles de l'année, & le rudiment: j'aurois dit les mots à rebours, tant on avoit fait faire de tours de force aux fibres élaſtiques de mon cerveau. Un jour (& je ne l'oublierai jamais) le terrible paſteur adouciſſant pour la premiere fois & ſon regard & le ton de ſa voix, me dit: Jezennemours, tu

ſais que tu es un orphelin abandonné (je n'en ſavois pas un mot), dont j'ai bien voulu prendre ſoin, ſans autre intérêt que celui de ton ſalut; tu es dans la bonne voie, tu n'as plus qu'à y marcher. Juſqu'ici je t'ai caché qu'il n'y avoit dans le monde qu'une ſeule perſonne de laquelle tu puſſes eſpérer déſormais quelques ſecours: cette perſonne eſt ton parrain: il vit encore, heureuſement pour toi; tu ne l'as jamais vu, mais bientôt tu le verras. C'eſt lui qui a eu ſoin de toi dès l'inſtant de ta naiſſance; il te redemande; demain nous partirons, & dans deux jours tu ſeras chez lui. Tu ſais de quelle bonté & de quelle douceur j'ai uſé envers toi: ſonges bien à le lui dire; car je t'en avertis, tu me regretteras plus d'une fois. Ton parrain n'eſt pas bon & tendre comme moi: il régente trois cents écoliers raſſemblés ſous ſa férule: aucun ne bronche, & le moindre murmure eſt puni comme une ſédition. Il fait trembler les plus audacieux; & ce n'eſt pas aſſez du châtiment, il faut le ſubir d'un air ſoumis & volontaire. Tu vois que ton parrain eſt un homme recommandable, illuſtre; un homme important, connu à cent lieues à la ronde; & puiſqu'il faut te dire ſon nom, il eſt jéſuite; & de plus, préfet au célebre college de Strasbourg. Il prononça ces mots avec le ton d'admiration, l'air du reſpect, & il ajouta, en mettant la main ſur ſa poitrine: c'eſt un ſaint homme, mon enfant, un homme de Dieu, qui convertit les huguenots, & qui, zèlé pour le ſervice divin, immoleroit ces infames hérétiques, s'il n'eſpéroit encore pour eux en la grace du Seigneur. Tiens-toi prêt à partir ſi-tôt que le pâtre aura joué de ſon cornet, & mets-toi ſur-le-champ

en prieres, afin que le ciel conſerve les jours de ton auguſte parrain, qui eſt le ſoutien de la foi & une vraie colonne de l'égliſe.

Je ne ſavois ce que c'étoit qu'un préfet, un jéſuite, une colonne de l'égliſe. J'avois bien entendu parler d'une ville de Strasbourg; mais je ne m'en formois aucune idée : mon curé ne m'avoit pas même dit que le pays où je demeurois s'appelloit l'Alſace; il avoit, ſelon lui, des choſes plus importantes à m'enſeigner. Il ne m'avoit appris que le nom du village où je vivois, & le nom du village prochain, où il m'envoyoit par fois porter des lettres, qu'on me payoit gracieuſement d'un goûter, où l'on me prodiguoit la crême, que j'aime encore à la folie. C'étoient là mes plus beaux jours; mais ils arrivoient à peine une fois le mois, & pendant l'été encore: le reſte de la terre m'étoit abſolument inconnu; car ce ſcientifique curé n'étoit pas homme à s'amuſer à des bagatelles géographiques; il aimoit mieux me faire lire & m'expliquer l'épître aux Corinthiens.

La nuit, veille de mon départ, au lieu des revenans accoutumés, je vis à leur place la phyſionomie du jéſuite parrain; c'eſt-à-dire, que ma crainte imagina & deſſina ſa figure. Et ſous quels traits ſe repréſenter un homme moins doux que l'effrayant curé, préfet zèlé dans un college, la férule en main toujours levée, & non moins prêt à égorger les hérétiques? Je lui donnai une mine ſur ce que j'avois vu de plus laid dans le monde; ce viſage hideux, que j'avois formé avant de m'endormir, vint me parler en ſonge, & le tonnerre de ſes paroles répondant à ſa figure, je m'éveillai trempé d'une ſueur froide.



CHAPITRE XVII.

Mais le cornet rustique sonne mon départ. Je m'habille, combattu par la joie de quitter le presbytere, & par la crainte de rencontrer pis encore; je monte en croupe derriere le gros pasteur, qui me recommandoit, chemin faisant, de faire son éloge au jésuite parrain. Je me laissois entraîner dans un morne silence, & légérement distrait de ma douleur par la vue des campagnes, qui ne laissoient pas que de me parler, quoique je songeasse au préfet terrible au-devant duquel je courois. Peu à peu cette derniere image s'effaça, & toute mon attention s'étendit sur ces plaines riantes, qui chasserent au loin mes noires rêveries. Les beaux jours du printems couronnoient la terre de cette tendre verdure qui frappe plus agréablement la vue que la cime orgueilleuse des arbres qui ont reçu tout leur feuillage. A chaque pas la nature sembloit dire à mon cœur ce qu'on avoit refusé de lui dire; je conversois avec elle; je lui offrois mon hommage pur comme ses charmes. Je me disois: Eh! pourquoi m'a-t-on fermé ces longues avenues où se diversifie le spectacle de la campagne? C'étoit là ce qu'il falloit exposer à mes regards avides; voilà ce qu'il falloit me montrer: j'en apprends plus dans ce coup-d'œil, que dans les pages de ces livres muets, où chaque mot fatigue ma conception: elle embrasse ici avec ravissement une beauté qui instruit; elle n'a vu ailleurs que des objets inanimés.

J'étois encore si jeune, qu'au bout de six heures je crus respirer un air nouveau ; & tout ce qui ne m'étoit pas familier, me sembloit appartenir à un peuple étranger & à des coutumes extraordinaires.

La nouveauté des objets réveilla puissamment mes esprits, & ce fut dès ce moment que je commençai à réfléchir. Un cavalier qui prenoit la même route que nous, conversa avec mon curé sur un ton qui me parut bien peu respectueux. Je fus frappé de la hardiesse du langage que prenoit cet inconnu; car il parloit à mon despote avec une certaine familiarité que je n'avois jamais vue à aucun paroissien, même des plus hupés. Il agissoit de même, & je ne concevois pas comment ce cavalier ne trembloit pas à la seule présence du curé, qui ailleurs faisoit tout trembler. J'étois étonné, surpris, confondu; je ne reconnoissois plus même le son de voix de mon instituteur. Loin de son clocher, il avoit perdu cette voix de tonnerre, qui terrassoit, foudroyoit : c'étoit une douceur pateline, une patience à l'épreuve; il prenoit des injures comme des plaisanteries, & ne se fâchoit point, quoiqu'il me parût en avoir sujet. Quoi, me disois-je, on lui parle ainsi! Il y a donc des hommes au-dessus de lui; & ce n'est pas le premier homme du monde, quoiqu'il prêche fort élevé au-dessus de toutes les têtes. J'observai avec une joie maligne, que le voyageur le tournoit un peu en ridicule, sans qu'il osât repliquer directement; je me disois encore en moi-même : Mais c'est un poltron, qui ne se venge que sur ceux qui sont foibles; si j'étois grand & fort comme lui, j'aurois bientôt réprimé ses paroles inciviles. Le gros curé s'efforçoit de rire; mais je m'appercevois que c'étoit

qu'il craignoit d'entrer férieufement en difpute. Plufieurs petites fcenes pareilles, arrivées dans quelques auberges, où des fervantes mêmes, fans refpect pour fa calotte & fa foutanne, fe donnoient la licence de rire de mon pédagogue, le rendirent moins impofant, moins terrible à mon imagination; mais cette leçon me venoit trop tard. Délivré d'un tyran, je fongeois à celui de la ville & du college où j'allois, & j'attendois en tremblant fon afpect. Y avoit il des gens qui ofaffent fe moquer de celui-ci comme on faifoit du curé? L'idée qu'il égorgeroit des huguenots, fans l'attente où il étoit de leur converfion, me difoit que fûrement on ne fe jouoit point à lui.

Ces fimples habitations femées dans la campagne, & dont mon inexpérience n'étoit pas encore à portée de fentir l'utilité & la valeur réelle, perdirent toute leur beauté à la vue de ces remparts, de ces tours élevées, de ces édifices ferrés les uns contre les autres, & de cette pépiniere d'hommes agiffans, qui toujours en mouvement, circuloient chacun de fon côté dans des attitudes variées, & fous des habillemens différens. Le tumulte d'une ville, & fa population, parloient à mes regards enchantés, & les enivroient de la plus grande joie, j'admirois fur-tout ces foldats qui formoient la garnifon. Habit blanc, paremens rouges, guêtres blanches, un fufil bien poli fur l'épaule, un chapeau retappé & orné d'une cocarde, des cheveux poudrés, des boutons reluifans, tout cela me fembloit appartenir à l'heureufe liberté; & quand ces foldats, rangés fur la même ligne, tournoient en un clin-d'œil à droite & à gauche, alors je n'étois plus maître de moi-même; je trépignois des

pieds, & mon cœur ſautoit d'allégreſſe. Si je rencontrois un officier galonné, alors j'étois prêt à m'humilier devant lui ; je regardois paſſer ce perſonnage avec reſpect; je contemplois avec admiration cette canne qui, en ſe levant, faiſoit mouvoir tout un régiment; & je deſirois beaucoup de porter une canne ſemblable, de me promener dans les rues avec de l'or ſur mes habits, & une belle épée au côté. Quand je comparois ces officiers à ces capucins qui me faiſoient toujours peur chez mon curé, qui ſe faiſoient un jeu d'embarraſſer mon viſage dans l'épaiſſeur de leur barbe, je trouvois entr'eux une différence qui me faiſoit faire mille réflexions.

Je n'imaginai rien de plus beau au monde, que la ville de Strasbourg où j'étois entré, & la garniſon qui s'y trouvoit. D'autres villes plus grandes me l'ont fait paroître bien petite, & l'étude, dans la ſuite, m'a montré ces fameuſes cités comme des points imperceptibles ſur le grain de ſable qu'on nomme la terre. Où étoit alors mon village? Que devint-il, hélas! ſur la premiere carte géographique que j'appris à connoître? Je cherchai avec une curioſité avide cet endroit où j'avois commencé à marcher, & je ne le trouvai ſeulement pas; il fallut recourir à des cartes plus détaillées, & j'apperçus en rougiſſant, l'humble figure que faiſoit dans l'univers la petite marque qui déſignoit le lieu de ma naiſſance. Quelle étoit donc mon inſigne erreur, lorſque je m'imaginois que mon curé étoit le plus important perſonnage de la terre!

Je m'arrêtois devant chaque boutique, malgré la voix grondante qui hâtoit mes pas tardifs, en tançant mes deſirs curieux: les objets

d'un luxe brillant me paroissoient autant de trésors; je me réjouissoit de les contempler : les voir me sembloit les posséder; je me disois: Si c'est ici que je dois vivre, je ferai bien, car je récréerai tous les jours mes yeux du spectacle des soldats & de celui des boutiques; j'entendrai ce fortuné tambour qui plaît tant à mon oreille. Et qui empêcheroit que je ne devinsse un jour aussi libre que ces officiers dorés, qui courent la ville toujours rians & occupés de leurs plaisirs?



CHAPITRE XVIII.

Ainsi je faisois mon plan de vie & j'étendois mes réflexions joyeuses, lorsque mon curé me fit tout-à-coup passer par une porte garnie de saints en pierre, lesquels étoient tout noirs, & m'offrit subitement aux regards du jésuite parrain & préfet. Il me fit incliner presque jusqu'à terre en sa présence; & s'étant incliné lui-même plus profondément encore, il ne se releva qu'à demi; & d'un air humble, respectueux & soumis, que je ne lui avois jamais vu, il dit : Très-digne & trés-révérend pere, voici l'enfant que vous m'avez confié il y a dix ans; depuis ce tems, je n'ai cessé de veiller sur lui; j'ai répondu à vous & à l'ordre de le faire penser comme il faut: je vous le rends après avoir perfectionné les facultés de son ame. Il sait autant d'allemand que de françois; il possede son rudiment, & sur-tout son catéchisme; car ce livre doit passer avant tout: vous pouvez le questionner, la timidité

ne l'empêchera point de répondre ; il est ferré à glace, il vous expliquera les mysteres de la grace sur le bout de son doigt; & pour récompenser ses heureuses dispositions, je lui ai appris dernierement les principaux traits de la vie de l'auguste fondateur de la société, du grand saint Ignace : il est convaincu que tous les autres saint ne sont devant celui-là que ce qu'est la fougere devant le plus haut chêne. Ainsi, il sait tout ce qu'il faut savoir, trés-auguste & très-révérend pere : vous pouvez l'interroger, comme je vous l'ai dit, & vous convaincre par vous-même des soins assidus que j'ai pris pour répondre à la confiance dont votre bonté a bien voulu m'honorer ; moi, indigne de cette grace, & le plus humble de vos serviteurs.

Je tremblois que le jésuite parrain ne le prît au mot; car j'étois si saisi, que ma mémoire n'auroit pu se rappeller tous les mots qu'on y avoit entassés pêle-mêle. Mais heureusement on n'en vint pas au fait : le très-révérend pere, devant qui je n'osois encore lever les yeux, quelque envie que j'en eusse, se contenta de me prendre par le menton, me donna de petits soufflets sur mes joues qui rougissoient & me regarda quelque tems avec une certaine complaisance. Il ne répondoit presque rien aux longues protestations du curé, qui s'epuisoit en complimens de toute espece : au milieu d'une phrase, il le prit brusquement par la main, & le conduisit au lieu qui surement lui étoit le plus agréable dans tout le college, c'étoit le réfectoire. Il faisoit à chaque pas des révérences profondes que j'imitois. Il paroissoit confus de tout l'honneur que lui faisoit le préfet jésuite parrain, d'ailleurs fort distrait à toutes ses paroles. En les suivant, je me

me hasardai à contempler de la tête aux pieds ce qu'on nommoit un jésuite: nous traversions de longues cours, mes yeux s'arrêterent particuliérement sur son visage, comme pour y lire ce qu'étoit son ame. On pardonnera à ma jeunesse cette ignorance candide de vouloir juger d'un jésuite sur sa physionomie; il falloit avoir mon age pour cela.

Je présageai favorablement de mon nouveau maître, lorsqu'au lieu d'un front dur, d'une bouche de travers & de deux gros yeux enflammés, je le vis jeter de côté & d'autre des regards caressans, demi-baissés, où l'affection se caractérisoit; lorsque je le vis sourire assez fréquemment, parler d'un ton doux, saluer tous ceux qu'il rencontroit. Ses confreres, habillés tout comme lui, avoient des gestes presqu'uniformes: en passant, ils s'arrêterent & me caresserent aussi de l'œil & de la main. Encouragé par ce premier accueil, je me livrai à mon appétit qu'on eut soin de satisfaire. Quel spectacle! de longues tables éternellement dressées & couvertes en ce moment d'un grand nombre de plats, pour qui n'avoit vu que la soupe aux choux & le morceau de lard! On me fit goûter de tout; & du bout du réfectoire quelques vieillards m'envoyerent généreusement une portion de leur dessert. Je crus fermement que ce seroit tous les jours la même fête; je m'enhardis étant si bien régalé, j'osai faire quelques questions; & le révérend pere préfet, qui m'avoit mis à ses côtés, daigna y répondre avec une grace & un enjouement qui, pour la premiere fois de ma vie, me fit rire de bon cœur en présence de mon curé. Il étoit devenu si stupide, dans le cercle de cette communauté, qu'il me sembloit anéanti. Il man-

geoit seulement avec avidité, selon sa maniere accoutumée : il répondoit par monosyllabes; tandis que moi, l'oubliant comme on l'oublioit, je donnois carriere à ma langue, sous l'approbation tacite du jésuite parrain, qui me sourit plus d'une fois & qui me glissoit avec bonté tous les morceaux que je convoitois de l'œil. Il me devinoit sans que je lui parlasse, & je me trouvois déjà bien avec lui. On parla du bonheur qui régnoit dans cette sainte maison, de la paix, du repos qui préparoit doucement les élus aux délices du paradis; on prononça le nom de ceux qui n'y vivoient pas, d'un air plaintif & dédaigneux, comme de malheureux dans ce monde & réprouvés dans l'autre; & moi, enchanté du repas, du sourire & de l'esprit du révérend pere, charmé de ma nouvelle demeure qui sembloit spacieuse, & sur-tout du départ du curé qui remontoit à cheval, je me plaisois à répéter à tout venant que je voulois être jésuite, & vivre à Strasbourg.



CHAPITRE XIX.

Mon parrain (que j'appellerai désormais le pere de la Hogue) me laissa huit jours tranquille & livré à moi-même. Que ce court espace de tems me parut délicieux! Je sortois, je me promenois, je parcourois toute la ville, & commençois à me faire une idée du bonheur, en croyant mener toujours une vie aussi libre. Je ne m'imposai d'autre tâche que la lecture que j'aimois déjà beaucoup; & une *vie*

des saints, qui tomba par hasard sous ma main, me parut un chef-d'œuvre d'intérêt, de style & d'éloquence. Ces martyrs, qui aimoient mieux mourir que de renoncer à leurs sentimens, étoient les plus grands des hommes à mes yeux; & quand je lisois la description des tortures qu'on leur faisoit souffrir, en partageant leur supplice, je partageois leur courage & leur intrépidité; je me disois: à leur place je ferois tout comme eux, & j'aurois beaucoup de plaisir à cracher ma langue au nez d'un tyran, comme fit tel saint, dont j'ai oublié le nom.

J'étois heureux en ne faisant que ce que je voulois; mais les jours suivans m'apprirent combien ces heures de contentement devoient être passageres. Mon parrain m'appella dans sa chambre; me fit passer dans un cabinet, où une grande figure, de la hauteur d'un homme par la parfaite ressemblance de la taille & de la chair, me glaça d'un certain effroi. On eût dit que le sang couloit réellement de ses plaies figurées: je portai involontairement les yeux sur les blessures, vestiges de la cruauté des bourreaux, car c'étoit un martyr. Il me fit mettre à génoux devant ce saint, & lui demander pardon de mes fautes passées. Son visage que j'avois vu doux & facile, prit tout-à-coup un air sévere & absolu, qu'il ne quitta plus avec moi.

Il est tems, me dit-il, de former votre ame pour la lice qu'elle doit parcourir; le chemin glorieux du salut vous est ouvert; & si vous êtes entiérement devoué à mes ordres, je saurai vous y conduire. Croyez-moi, mon fils, ce n'est que d'aujourd'hui que vous êtes dans une maison où l'on s'instruit à fond des vérités neu-

ves & néceſſaires que vous devez graver dans le fond de votre cœur. Je puis vous laiſſer tomber dans le chemin de la réprobation ; je puis faire de vous un ſaint de notre ordre ; parlez, voulez-vous le devenir ?... Je répondis naïvement que je n'aſpirois pas à un ſi haut degré de perfection, & que je m'eſtimerois heureux ſi je pouvois me préſerver d'aller en enfer... Que dites-vous, s'écria-t-il ? eſt ce aſſez de craindre l'enfer ? Vous vous trompez beaucoup, mon cher enfant ; mais beaucoup ! Point de milieu, ſongez-y, il faut être un ſaint couronné de gloire, ou un damné enfoncé dans l'abyme. Vous vous contenteriez de ne pas aller en enfer ! Quel blaſphême ! Si je vous aimois moins, je vous abandonnerois à ces ſentimens impies, & dès ce moment vous paſſeriez ſous l'empire du démon : ſauvez-vous de lui, tombez aux pieds de ce ſaint qui doit être votre modele ; criez-lui de vous ôter ces idées infernales. C'eſt l'ennemi du ſalut qui a inſinué dans votre ame une auſſi abominable penſée, pour vous perdre à jamais. Vous voulez ſeulement n'être pas damné, je vous entends ; mais ſavez-vous que voilà les deſſeins du prince des ténebres ? Cet eſprit rebelle commence par vous attiédir, afin de vous entraîner avec lui dans les tourmens de la rage ; voilà comme il en a trompé tant d'autres. Il faut être enfant de notre ordre ou fils du diable, choiſiſſez ; ſi vous ne voulez être un ſaint, je vous abandonne ; je vous confondrai avec les huguenots, dont cette ville eſt remplie ; elle s'abymeroit bientôt, ſans nos prieres efficaces... Voyez ſi vous voulez marcher à la damnation éternelle... Epouvanté du feu de ſes regards, & de la chaleur de ſes paroles, je lui criai bien vîte que

je consentois à être saint; j'aimai mieux prendre ce parti plutôt que d'attiser son courroux. Ce nom de saint, il est vrai, me paroissoit trop illustre & trop grand pour appartenir jamais à ma foiblesse; leur couronne de gloire me sembloit trop difficile à acheter autrement que par le chemin du martyre; car j'aurois mieux aimé tout de suite être lapidé, être étendu sur un chevalet, sur le gril, ou sur des charbons ardens, que d'être enfermé tout le jour, méditant des livres ennuyeux, asservi à des pratiques tristes & journalieres. Une mort prompte, qui vous envoyoit promptement au ciel, me sembloit préférable à toutes ces austérités suivies & redoublées, dont on m'avoit déjà fait faire l'essai: je manquai donc de lui dire que je choisirois plutôt d'être un saint martyr qu'un saint solitaire; mais la peur de prononcer encore quelques blasphêmes, éteignit ma parole, & me rendit muet à ses pieds.

Mon parrain me fit répéter tout ce qu'il voulut; il me dicta mes sermens & trouva ma langue fort docile. Je ne songeois qu'à sortir de cette gêne, & j'aurois promis de passer par les flammes pour avoir la facilité de me lever un instant plus tôt. Il ajouta d'un ton d'inspiré : Jeune pécheur, où étiez-vous sans moi ? Que vous êtes heureux d'être tombé entre mes mains! Sans cela, mon fils, le gouffre inévitable s'ouvroit sous vos pas. Tel eût été votre sort; des millions d'hommes ne naissent, ne vivent & ne meurent que pour tomber dans ces feux dévorans, Séparé du troupeau fatal, qui s'achemine au large chemin de perdition, vous allez entrer dans le sentier étroit de la béatitude; & ces réprouvés qui portent un teint fleuri, qui passent leurs jours dans les festins

& dans les plaisirs, seront bien surpris, lorsqu'au bout de leur carriere, ils se trouveront saisis par une légion de ministres cornus, qui la fourche à la main les précipiteront dans les demeures où les cris de la douleur & les grincemens de dents succéderont aux vaudevilles qu'ils frédonnoient à table. Cette ville, par exemple, est l'abrégé de l'univers. Les trois quarts de ses habitans sont réformés ou luthériens, c'est-à-dire damnés ; car ils ont beau être honnêtes gens, bons peres, bons amis, bons citoyens; fausse probité, inutiles vertus: tant qu'ils ne croiront pas ce que le curé de votre village a commencé à vous apprendre, ils seront mis au rang des victimes de la colere céleste; & parmi ceux même qui croient (c'est ici qu'il faut trembler, mon fils), il ne se trouvera encore qu'un petit nombre d'élus: si la parole que nous distribuons, ne les guide, ne les soutient, ne les délivre des tentations difficiles à surmonter, ne les conduit dans le labyrinthe des devoirs pénibles, ils se verront comme les autres jetés dans l'abyme. Je ne vous parle donc point seulement ici des juifs, des turcs, des idolâtres, des huguenots, nés sous l'empire ancien du démon, & à qui l'enfer appartient en propre, je vous parle de ces catholiques romains qui s'endorment avec sécurité se rassurant sur leur croyance; ils n'échapperont pas à la terrible condamnation, pour peu qu'ils aient négligé nos avis; & si vous en doutiez, ce doute seul feroit votre condamnation. Or, mon fils, pour vous dérober à ce châtiment que vous avez mérité comme homme, bien avant votre naissance, il faut vous abandonner entiérement à moi, me laisser voir à nu le fond de votre conscience, dévouer votre

volonté aux ordres du ciel qui vous parle par ma voix. Je vous avertis d'avance que ſi vous étiez hypocrite par crainte ou par diſſimulation, que ſi vous me trompiez dans un ſeul point, vous ſeriez coupable comme ſi vous rejetiez toute la loi. Ainſi ſongez à être humble & docile d'eſprit & de cœur, & préparez-vous dès aujourd'hui à me faire un aveu général, afin que jugeant des plaies de votre ame, je puiſſe y appliquer le remede néceſſaire & commencer ainſi le grand & important ouvrage de votre aſſociation à notre ordre.



CHAPITRE XX.

APRÈS ce diſcours, mon parrain me laiſſa ſeul & dans un trouble extraordinaire. Mon curé m'avoit bien fait peur de l'enfer, mais jamais il n'étoit entré dans des détails auſſi effrayans; de ſorte qu'ayant perdu de vue ſes deux gros yeux louches, je me croyois ſauvé. Celui-ci, avec ſon ton éloquent, ſon geſte, ſon regard, & la chaleur dont il étoit pénétré, m'agita d'une façon incompréhenſible. Il n'y a rien de plus certain que cet enfer, me diſois-je; tout le monde s'accorde ſur ce point, & les plus ſavans des hommes frémiſſent eux-mêmes d'y tomber. Ah, je vois cet enfer; je le vois. Ma tête s'échauffoit, & je découvrois, comme dans le lointain, une fumée rouge qui ſembloit s'en exhaler. Mais ce n'étoit ici qu'un eſſai de ſon zele pour ma ſanctification. Quand il me fit jeûner, quand il m'enferma dans la chambre de la méditation, dont les murs re-

préſentoient des flammes, au milieu deſquelles on diſtinguoit des hommes en ſouffrances; quand il fit réſonner à mes oreilles des voix plaintives & ſépulcrales, je manquai de devenir fou; & ſi mon pauvre cerveau à pu réſiſter à tous ces aſſauts, ce ne fut pas ſa faute; je m'étonne aujourd'hui d'avoir pu conſerver mon bon ſens, car c'eſt là vraiment un miracle.

Quatre années s'écoulerent dans ces exercices de piété, & je m'étois montré le plus humble & le plus ſoumis de ſes diſciples. J'avois juſqu'alors répété tout ce qu'on avoit voulu, ſans ſonger à y oppoſer une volonté rebelle. Tant que l'on n'avoit demandé de moi que des efforts de mémoire ou de ſoumiſſion, je m'étois prêté volontairement à tout; mais lorſque ma raiſon naiſſante fit luire ſes premiers rayons, & qu'on en exigea le ſacrifice entier; quand, oſant préſenter mes premieres & timides objections, on y répondit avec le mépris inſultant & les carreaux de la fureur; alors je ſentis l'eſclavage profond qu'on vouloit impoſer à mon être; je frémis tel qu'un lion qui s'éleve entouré de filets qu'il ne peut rompre; je devins le plus triſte & le plus infortuné des hommes. J'avois beau combattre ces penſées, elles me maîtriſoient & venoient, malgré moi, me livrer une guerre interminable. Que ces combats de la raiſon & d'une confiance mal affermie ont répandu de terreur, de trouble & d'amertume ſur mes jours! Je priois, je pleurois, j'invoquois la grace; je faiſois les plus grands efforts pour me perſuader que je conſervois encore la ſoumiſſion. Vains efforts! elle s'échappoit par les moyens même que je prenois pour la captiver. J'accuſois bien à mon directeur ces fautes qu'engendre la fragilité hu-

maine, & qui renaiſſent tant qu'on tient à la vie; mais je n'oſois révéler le trouble qui m'agitoit; il étoit ſi emporté ſur le dogme, que ſi j'euſſe été coupable de crime, j'aurois plutôt avoué un aſſaſſinat qu'un doute. Lui-même répétoit ſans ceſſe qu'un idolâtre étoit plus près de la réconciliation, qu'un anti-jéſuite; & je comprimois ſoigneuſement au fond de mon ame toute idée que je ſentois bien ne devoir jamais s'accorder avec la ſienne.

Ce fut dans ce tems qu'on me fit ſur le ſommet de la tête cette marque circulaire qui, en faiſant tomber un petit coin de cheveux annonce à l'univers, qu'on va renoncer ſagement aux travaux corporels, pour ne plus ſe livrer qu'aux travaux apoſtoliques. Ces vœux, par leſquels on renonce pour l'avenir à votre ſexe, ne me coûterent pas beaucoup, aimable Florimonde; car je ne ſavois pas encore voir, mon cœur n'avoit pas encore appris à ſentir, mon imagination ne s'étoit portée que ſur les tableaux d'une nature innocente, & l'étincelle du deſir n'avoit point donné à mes ſens le ſignal trompeur de la volupté.

Enfin l'acte que l'on m'annonçoit depuis long-tems comme le plus important de ma vie, l'acte qu'une année de retraite & de préparation avoit à peine ébauché, l'acte qui m'a coûté le plus dans le monde, étoit ſur le point de s'accomplir. J'avois toujours ſu reculer, n'oſant me familiariſer avec ce myſtere formidable & incompréhenſible; j'étois de bonne foi, je me jugeois indigne de la préſence réelle d'un Dieu; & ma raiſon qui grandiſſoit, jetoit en même tems des nuages qui obſcurciſſoient la foi active dont j'avois beſoin. Non; jamais on ne s'eſt tant tourmenté pour ſe rendre l'eſprit docile,

pour humilier l'orgueil de sa raison; il n'est pas possible de réciter plus de prieres, de baiser plus souvent le pavé des temples, de le mouiller de plus de larmes, d'appeller, & avec plus de véhémence, cette foi vive que j'ambitionnois. Ce jour, qu'on m'avoit annoncé comme un jour de paix & de quiétude, ce jour où je devois goûter un avant-goût de la béatitude céleste, fut un jour tumultueux, où mon ame entiere fut bouleversée. Préparé que j'étois confessé, absous, jugé sans tache à la face du ciel & devant les hommes, j'avouai le soir en pleurant à mon parrain, qu'il me seroit impossible d'aller plus loin, & qu'une créature aussi basse que moi, n'étoit point faite pour communiquer avec la divinité, parce qu'elle devoit nécessairement réduire en poudre tout ce qui étoit indigne de l'approcher.

Il vit que c'étoit une terreur violente qui s'étoit emparée de mon ame, & qu'en voulant perfectionner son ouvrage, il l'avoit peut-être poussé trop loin. Une crainte profonde entroit certainement dans ce refus; mais il s'y joignoit la réflexion de mon néant, qui ne pouvoit aspirer à l'Auteur de toute perfection, sans une témérité extrême. Il ne voulut pas tout-à-fait me désoler; il entra dans mes peines, & se montra plus sensible que je ne l'eusse cru; il me dit d'achever avec confiance, que c'étoient là les dernieres inspirations de l'ennemi de mon salut, que c'étoit ainsi qu'il se plaisoit à troubler les meilleurs catholiques; mais que sa malice deviendroit impuissante, parce que le seul moyen de lui imposer silence tout-à-fait, étoit de redoubler de zele & de ferveur. Ah! mon pere, lui dis-je alors, en versant un déluge de larmes brûlantes, jamais je ne pourrai

achever ce que vous m'impofez ; je ne me fens pas cette foi ardente, condition néceffaire pour éviter un horrible facrilege : voulez-vous que je boive mon jugement & ma condamnation ? Vous êtes bien heureux, vous, rien ne vous trouble ! ... Eh, que je voudrois vous reffembler !

Mon parrain parut étonné ; mais il fe remit & m'affura que j'avois la foi requife ; qu'il le favoit mieux que moi ; que c'étoit à lui à juger du degré fuffifant pour fe préfenter, avec confiance ; qu'il ne falloit pas fe défefpérer, qu'il répondoit de mon ame & de mon falut, & que je ferois à coup fûr une bonne communion ; ce dont il me répondoit par les lumieres théologiques qu'il poffédoit. Il m'ordonna de me tranquillifer, & d'achever fans reculer ce que j'avois entrepris. Je vis même qu'il rompit exprès cet entretien, car mon émotion étoit au plus haut degré ; & mes larmes, qui ne tariffoient plus, commençoient à l'embarraffer.

Le lendemain, je me trouvai au pied des autels ; mes joues étoient enflammés, tout mon corps étoit dans une efpece d'anéantiffement. Je le voyois s'approcher, ce Dieu terrible & voilé, armé de tous les tonnerres ; ce Dieu que les anges & les chérubins environnent en fe couvrant de leurs ailes ; ce Dieu qui tenoit le bonheur dans une main, & les fupplices éternels dans l'autre ! ... La paténe dorée, que le diacre, felon l'ufage, me mit fous le menton, me parut un foleil refplendiffant, qui annonçoit l'arrivée du Dieu invifible ; mon imagination troublée entendoit dans la voûte de l'églife, le fon des mêmes trompettes qui devoient fe faire entendre une feconde fois,

lorſque ce même Dieu, éclatant de lumiere, viendroit, aſſis ſur les nuages, juger la foule des humains.

J'humiliai ma raiſon orgueilleuſe. J'adorai le Dieu qui eſt voilé dans cet incompréhenſible myſtere. Je fus ce que vouloit mon parrain; ſimple, ſoumis, & diſpoſé à ne plus écouter les ſecrettes inſpirations de l'ennemi de mon ſalut, & je pus me livrer conſéquemment au calme de cette foi, qui repoſe l'ame & tranquilliſe l'eſprit.



CHAPITRE XXI.

Ce jour paſſé, on diminua de beaucoup mon eſclavage; on me livra à des études différentes: les auteurs profanes ſuccéderent aux livres myſtiques, & mon parrain me parla moins de dogmes, interprétant mon ſilence comme une ſoumiſſion abſolue.

Malgré le tems que je partageois entre le ſervice des autels & mes études, il me reſtoit encore quelques heures de loiſir, de ces heures précieuſes, & dont on ne connoît la valeur que dans les chaînes de la ſervitude. Je les employois ordinairement à me promener un livre en main, & preſque toujours ſeul. J'avois fini ma rhétorique, & j'aimois beaucoup Virgile, parce que je l'entendois plus facilement qu'Horace & que Tacite. En proie à une douce mélancolie, dans laquelle je craignois ſouvent d'être interrompu, s'il arrivoit quelques uns de mes camarades de m'acoſter, alors je me ſentois gêné, & le poids de leurs vains diſcours me devenoit inſupportable. Lorſque

j'étois seul, au contraire, tous les objets que je contemplois entroient avec moi dans une conversation muette & délicieuse, plus agréable mille fois qu'un babillage importun & frivole. Comme la nature étoit poétique à mes yeux, en lisant l'*Enéide* & les *Métamorphoses d'Ovide!* Rien qui ne me parût beau, neuf; ravissant : digne d'admiration. Je m'enfonçois des heures entieres dans le dédale immense de mes réflexions. Elles ne tarissoient pas à l'aspect de ce ciel, de ces campagnes verdoyantes, de ces êtres animés, de cette nouveauté d'objets qui parlent éloquemment à l'ame qui cherche à les comprendre. Ces auteurs latins, que je commençois à entendre malgré mon professeur, me charmoient & me faisoient trouver des délices dans la solitude la plus profonde.

Une logique naturelle, qui me prêtoit son flambeau sans aucune inspiration étrangere, me donnoit les lueurs qui me faisoient raisonner à ma maniere. Quoi! disois-je en moi-même, cette foule de citoyens, de peres de famille, laborieusement occupés du soin d'établir & de soutenir ces honorables maisons, fondement de la société; ces modestes & chastes épouses, cet tendres meres qui marchent vers le temple, précédées d'un essain de jeunes filles que leur sein a nourries, toutes héritieres de leur beauté & de leurs vertus; ces ames franches, nobles, droites & pures, seront donc dévouées à la réprobation à cause de leur croyance! Mon parrain l'affirme... & tout le monde s'accorde la-dessus. Je m'inquiétois beaucoup sur leur sort, je tremblois pour eux; car les tableaux terribles descendent bien plus profondément dans l'ame que tous autres, & ne s'y effacent même qu'à l'aide des années & des réflexions les plus mûres.

Je les voyois entrer au temple dans un ordre édifiant; eh ! que vont-ils y faire, me disois-je, puisque Dieu y rejette leurs vœux & leurs prieres, puisqu'ils ne peuvent désarmer ses futures vengeances ! Je m'approchois en prêtant une oreille attentive aux chants mélodieux de leurs cantiques; leurs voix, dans un accord unanime, alloient frapper la voûte, & montoient jusqu'aux cieux. Ah ! continuois-je, ils ont beau chanter, leurs hymnes sont des paroles perdues. Ils ne font, dit-on, qu'aggraver le poids de la proscription lancée contre eux. Mais que ne changent-ils de temple ! à quatre pas est le temple des élus. Que n'y entrent-ils ! qu'est-ce que cela leur coûteroit ? D'où vient cette opiniâtreté, qui les engage à se damner volontairement ? J'entends leur voix : elle célebre la grandeur & les bontés de Dieu; ils ne se doutent pas que, rejettant le tribut de leurs vœux, ce Dieu ne fait descendre sur eux que des regards courroucés. Je ne sais; mais je desirerois bien que, perçant sur l'heure le nuage qui le cache à l'univers, il fît éclater la vérité aux yeux de ces ames trompées, & qu'il leur annonçât lui-même les loix qu'ils doivent suivre. D'un seul mot, si facile pour lui à prononcer, il arracheroit des milliers d'infortunés aux flammes éternelles. Les peres convertis sur-le-champ, n'auroient pas besoin de recommander à leurs fils de suivre leur exemple; cette voix céleste retentissant du haut des airs, agiroit plus sur eux que tous les sermons de mon parrain. Tout en raisonnant, je considérois attentivement plusieurs de ces luthériens, pour voir si je ne remarquerois pas dans les traits de leurs visages quelque signe de damnation;

mais presque tous ces gros Strasbourgeois, frais & radieux, avoient un air de santé, de contentement & de joie; je les entendois rire gaiement entr'eux, & j'avois peine à concevoir comment des hommes qui risquoient, d'une heure à l'autre, de se voir en proie à des tourmens sans fin, pouvoient, sans aucun noir pressentiment, chanter, boire & rire de tout leur cœur.



CHAPITRE XXII.

En poursuivant les réflexions où je tombois chaque fois que je creusois les mêmes idées, je rencontrois souvent de ces jeunes luthériennes à la taille svelte & légere, que leur démarche auroit fait prendre pour ces déesses si célébres chez les poëtes, qui daignoient revêtir des formes mortelles, & qu'on reconnoissoit à la souplesse divine de leurs mouvemens; ces beaux cheveux ornement de la nature, tressés avec grace, formoient, en tombant jusqu'à leur ceinture, deux tissus qui avoient l'éclat de l'or, & que l'œil attentif ne pouvoit quitter. Je remarquai une d'entr'elles avec une émotion qui m'étoit inconnue, ses traits m'apporterent le tableau ravissant de la perfection, que je m'étois formé. Dans ses beaux yeux à demi baissés, j'apperçus l'ame que la mienne brûloit de rencontrer. Je la suivis comme entraîné par un ascendant supérieur. Loin d'elle, je croyois la voir encore, & chaque fois que je sortois, je me trouvois, par une marche involontaire, au détour de la rue où je l'avois vue pour la premiere fois; je parcourois les lieux qu'a-

voient embellis ses pas ; je passois & repassois, en attendant qu'elle vint à paroître. Dès que je l'appercevois, troublé, confondu, je n'étois plus à moi, & je me sauvois en rougissant, sans avoir osé quelquefois hasarder un seul regard.

Je fus quelque tems à me déguiser le feu qui s'étoit allumé dans mon cœur, ou plutôt je ne savois pas le reconnoître. Je crus d'abord n'admirer que le chef-d'œuvre de la création, & lui rendre ce tribut d'hommage que l'œil de l'homme doit en toute saison à la beauté : cependant en sa présence, quand je frisonnois de crainte, je tressaillois de joie; & lorsque ses yeux tomboient sur les miens, je recevois un nouvel être. Je connoissois sa demeure, & par des spéculations que l'amour seul inspire & révele, j'avois déjà déviné son état, son caractere & celui de ses parens.

Elle ne m'avoit peut-être pas encore remarqué, & j'étois presque certain qu'elle avoit un pere dur. On lisoit aisément sur son visage, que son ame étoit un peu souffrante; & si-tôt qu'elle commença à s'appercevoir de mes démarches, elle ne parut pas user de feinte ni de déguisement. Ses moindres gestes portoient l'empreinte d'une candeur qu'aucun art ne pouvoit altérer : son front n'avoit pas cette fierté repoussante qui dédaigne les vœux d'un cœur sensible. Je la vis d'abord étonnée de mes poursuites, & craignant de se livrer à sa curiosité ; mais peu à peu elle parut accepter le tribut de mes regards. Je portois la livrée de ceux qui prononcent anathême contre les liens ; ma tonsure, mon rabat, mon habit noir ne devoient pas prévenir en ma faveur; mais sans doute qu'elle vit que je n'y étois pas fortement

tement attaché, & que je les déposerois volontiers aux pieds de l'amour.

J'avois dix-sept ans alors : elle en avoit dix-huit. A cet âge, quand deux cœurs se rencontrent, & qu'ils ont ce qu'il faut pour se charmer, la défiance ne vient guere mêler ses poisons à la sympathie qui les fait voler l'un vers l'autre. L'église, il est vrai, me défendoit d'envisager une luthérienne; mais un seul de ses regards frappoit mieux que les foudres du vatican. J'étois cependant cruellement agité, parce que je n'avois encore rompu qu'à moitié le joug qui me captivoit, & que je me débattois dans le reste de ma chaîne. Mon parrain sentant bien qu'il n'étoit plus à propos d'agir avec cette sévérité dont il avoit usé ci-devant, adoucissoit ses préceptes & ses remontrances, soupiroit des désordres de ma pensée, & me promettoit la victoire si je persistois à l'écouter, & à lui confier sur-tout mes sentimens les plus secrets. Je ne lui avois rien avoué, que les combats intérieurs, qu'il appelloit toujours l'ouvrage du démon & son dernier effort; mais dont je devois sortir triomphant, avec l'aide de ses conseils.

Mon ame étoit devenue un vrai chaos d'idées opposées, qui se contrarioient chaque jour de plus en plus. Après de trop courtes vacances, mon parrain me renfonça dans le labyrinthe théologique, & me força d'entrer dans toute la sombre profondeur de cette science. Obligé d'étudier des leçons bien peu analogues au sentiment délicieux qui remplissoit mon ame, je ne pouvois suivre aucun argument; je les brouillois dans ma tête. L'amour triomphoit de la métaphysique la plus élevée, & prenoit un

éclat plus brillant des ténebres arides où l'on vouloit faire descendre mon esprit.



CHAPITRE XXIII.

IRRÉSOLU, désespéré, arrêté, captivé dès le premier essor de mon amour; forcé d'attacher mon attention sur des matieres seches, tandis que mon imagination s'envoloit vers un seul objet, je ne savois quel parti prendre. La jeune beauté dont je rencontrois les yeux avec ivresse, à laquelle je voulois parler, à qui je brûlois de plaire, que j'aurois voulu pouvoir emporter dans mes bras au bout du monde, dans une retraite inaccessible, elle n'étoit séparée de moi que de deux rues, & je ne pouvois la voir! & des murs jaloux s'opposoient à mon bonheur! & mon état, mon habit, ma captivité, tout m'éloignoit d'elle; tandis que je sentois le feu qui circuloit dans mes veines, malgré tous les obstacles qui nous séparoient. C'étoit peu; tous les matins, du haut d'une chaire théologique, j'entendois les anathêmes qui proscrivoient sa secte & sa personne, & des argumens en forme, prouvoient qu'elle vivoit dans une loi détestable, & que l'enfer l'attendoit. L'adorant, je craignois pour elle, & je frémissois de sa future destinée, sur laquelle aucun casuiste ne faisoit grace. Je cherchois vainement quelques passages favorables à mon amante: le dogme étoit inflexible & ne se prêtoit pas aux souhaits de ma tendresse.

Les yeux tournés vers le ciel, tantôt j'osois l'accuser d'injustice; tantôt détestant mes blas-

phêmes, je tombois le front contre terre & lui demandois la converſion de mon amante. Je propoſois mes doutes ſur le ſalut des hérétiques à mon parrain, ſans lui nommer toutefois l'objet dont je cachois le nom, comme un tréſor dépoſé au fond de mon cœur. Ses réponſes étoient extrêmes, déciſives, ſans replique; car elles étoient liées en forme; & ayant accordé une fois une propoſition, je ne pouvois lui refuſer la ſeconde: de-là il me menoit juſques où il vouloit; & que répondre, quand on diſpute en regle? ...

Pour me guérir de mes doutes, il me fit faire une retraite auſtere; mais l'abſence & la ſolitude acheverent de me rendre plus éperdument amoureux. Le nom de Suzanne ſe mêloit aux mots du bréviaire, & ſe trouvoit écrit dans tous les livres. Je la voyois; & après avoir lutté pour éloigner cette chere & cruelle image, je me livrois entiérement au charme dangereux de la contempler. Ma retraite même me devint agréable, parce que je n'étois point diſtrait, & que je pouvois m'abandonner tout entier au raviſſement de penſer à elle. Je lui parlois, je l'interrogeois, elle ſembloit me répondre; &, ce qui n'eſt pas moins étonnant, c'eſt que je ſus deviner le fond de ſon ame, & que ſes réponſes dans la ſuite s'accorderent parfaitement avec celles que lui dictoit alors mon imagination. Il eſt donc un art de lire au fond des cœurs, & l'amour a un inſtinct ſupérieur à toutes les connoiſſances humaines.

Dès que le tems de cette épreuve, fut achevé, je revolai avec une avidité inexprimable autour des lieux qui la receloient. Un ſort heureux, & qui ſembloit vouloir me fa-

vorifer, l'offroit affez fréquemment à mes recherches affidues, & rarement je m'en retournois fans avoir joui du plaifir de la confidérer. Non, rien n'égale la volupté que je goûtois à être apperçu d'elle; quand fon regard s'arrêtoit fur moi quelques inftans, j'étois plongé dans un charme nouveau, & j'emportois dans mon fein une fource de délices, dont je m'enivrois, pour ainfi dire, goutte à goutte, dès que j'étois feul dans ma froide cellule. Que dis-je, elle avoit perdu fa trifte folitude, Suzanne avec fon doux regard y habitoit. L'ennui n'étoit plus empreint fur les murs. Ils me fembloient, quoique tapiffés de thefes, colorés de la flamme de mon amour.

J'avois interprété quelques-uns de fes regards, & n'afpirois plus qu'au bonheur de lui parler; j'en avois fouvent tenté l'occafion, mais fans ofer effectuer mon téméraire deffein. La voix me manquoit, & mes jambes tout-à-coup fléchiffoient fous moi. Je tremblois d'outrager fa vertu, & fon front en portoit l'adorable empreinte. Singulier détour de ma paffion! j'imaginai ne devoir lui parler que pour connoître quels fentimens l'empêchoient de fléchir les genoux devant l'autel des catholiques, & pourquoi elle étoit oppofée à une religion fi ancienne & fi répandue. Elle eft née pour être heureufe, me difois-je, je veux qu'elle le foit, & vivre affuré de fon bonheur dans l'autre monde, comme dans celui-ci.





CHAPITRE XXIV.

Excité par un si noble intérêt & qui n'admettoit rien de terrestre, par un intérêt qu'on pouvoit avouer hautement, je ne balançai plus de lui adresser la parole. Je la rencontrai sur le soir, elle venoit de reconduire une bonne amie, & rentroit par la petite porte d'un jardin qui occupoit le derriere de la maison. L'endroit étoit solitaire; & la nuit qui commençoit, me favorisoit encore; elle alloit fermer la porte & me jetoit le regard qu'elle avoit coutume de m'envoyer, regard rapide, mais qui n'exprimoit pas le dédain, lorsque tout-à-coup je me précipitai sur cette porte; & l'arrêtant d'une main ferme & tremblante: Adorable beauté, lui dis-je avec transport, & les larmes dans les yeux, ne craignez rien, je suis prêt à donner ma vie pour votre bonheur; il m'est cent fois plus cher que le mien: est-il possible de vous voir sans desirer de vous parler? Un mot, un seul mot de votre bouche, & je serai le plus fortuné des hommes, & vous ne vous repentirez jamais de l'avoir prononcé.... Dites, voulez-vous m'entendre?... J'ai mille choses à vous dire, toutes aussi importantes pour vous que pour ma tranquillité. A peine avois je achevé ces paroles, que sous le prétexte de quelque bruit qu'elle entendit, elle m'échappa avec courage, mais dans une agitation qui m'annonçoit que son cœur n'étoit guere plus paisible que le mien.

Je n'avois eu, ni la force, ni même la pen-

ſée de la retenir ; j'avois dépenſé toute ma fermeté par ce peu de mots ; je la vis à travers les fentes de la porte traverſer le jardin avec rapidité : mais parvenue à la cour, elle marchoit à pas lents avant que de rentrer à la maiſon. Elle détourna la tête, comme ſi elle eût craint ou ſouhaité de m'appercevoir encore ; elle porta un mouchoir à ſes yeux, & faiſant un geſte que je ne pus interpréter, elle s'enfonça dans un eſcalier, où je la perdis de vue. Je demeurai quelque tems immobile entre le plaiſir & la triſteſſe, collé à cette porte, & ayant peine à reprendre mes ſens. Enfin, revenu à moi, je m'apperçus que dans ſon trouble elle avoit laiſſé la clef à la ſerrure. Je conſidérai cette clef avec un deſir ſecret de profiter du bonheur qu'elle m'offroit. Le premier mouvement de ma penſée fut de me cacher dans quelque endroit du jardin & de l'y attendre ; mais un ſentiment plus fort & plus raiſonnable me commanda de fermer au contraire la porte comme elle devoit l'être, & de me retirer. J'eus même la précaution attentive de jeter la clef par-deſſus le mur, afin qu'elle parût être tombée de ſa poche, & de lui épargner ainſi le moindre regret de s'être arrêtée un inſtant à m'écouter ; ou plutôt je fis tout cela par inſtinct ; car je n'étois guere en état de réfléchir.

Je regagnai à pas lents mon college. Je ne me couchai pas ce jour-là. Toute la nuit je me promenai de long en large, attendant l'aurore avec impatience, j'aurois voulu hâter le cours du ſoleil & le précipiter rapidement vers ſon coucher ; je le regardois & il me sembloit immobile, ne vouloir pas deſcendre du haut des airs. C'étoit dans les jours d'été, où ſa carriere eſt longue : tout, juſqu'à la ſaiſon, con-

trarioit les premiers & les plus vifs de mes desirs.

Je sortis une heure plus tôt qu'il ne le falloit, & je ne désemparai point de l'allée couverte où se trouvoit cette bienheureuse petite porte. J'attendois Suzanne, & toute étoffe dans le lointain me paroissoit la couleur de la sienne; mais quand la figure approchoit, ce n'étoit plus Suzanne: alors c'étoit presque un monstre à mes yeux; car mon attente trop vive, trop impétueuse, enlaidissoit toutes les femmes qui passoient.



CHAPITRE XXV.

SUZANNE avoit remarqué en moi (à ce qu'elle m'a dit depuis) un caractere honnête. La porte refermée m'attira toute sa confiance. A peine eut-elle reconduit, comme la veille, l'amie qui venoit la visiter tous les soirs, que je me hâtai d'approcher. Je la devançai vers cette même petite porte, & me jetai audevant d'elle en la conjurant de m'écouter. Après un silence où elle étoit combattue: si vous pensez bien, j'y consens, reprit-elle. J'ai remarqué depuis long-tems que vous me vouliez quelque chose, j'hésite encore à vous entendre, peut-être ne devrois-je pas répondre à vos poursuites; mais je veux enfin savoir si je dois plus long-tems souffrir vos démarches: entrez donc, & songez que si je fais une faute en vous écoutant, ce sera la derniere, & que je saurai bientôt la réparer.

Je ne savois plus que lui répondre, tant

j'étois ému, ravi, transporté. C'étoit pour la premiere fois que je m'entendois adresser ces accens que j'avois tant desiré d'entendre. Cette voix touchante remua le fond de mon ame au point que des larmes, que je sentois exprimées de mon cœur, coulerent sur mon visage. Elle prononçoit le françois comme je prononçois l'allemand, & cet accent étranger avoit quelque chose qui ajoutoit encore au charme naïf de ses paroles.

Nous étions sous l'ombre d'un berceau; la porte étoit poussée; un banc s'offroit à nous, je la pressai de s'y asseoir; & dans mon premier mouvement, je me jetai à ses pieds, malgré ses efforts, tenant étroitement une de ses mains serrée contre mon sein; elle sembloit alors faire une partie de moi-même & déjà m'appartenir. Trop aimable Suzanne, lui dis-je, sans savoir si j'étois à ses genoux devant elle ou debout, ce ciel qui brille sur nos têtes connoît la pureté de mes vœux! Il sait que je ne soupire qu'après le bonheur de vous plaire; je vous adore, & c'est sans aucune autre espérance. Si j'ose embrasser vos genoux, ce n'est pas pour moi que je viens vous prier, c'est pour vous-même. Je vous parle au nom d'un Dieu qui, quoique bon, est inexorable dans ses arrêts. O chere Suzanne! il vous aime, parce que vous êtes vertueuse; mais il vous condamneroit malgré lui si vous viviez plus long-tems dans la loi de vos peres. Celle que je professe est la seule qu'il approuve, tout l'univers le dit. Ecoutez-moi; pourquoi vous refusez-vous à ma religion? Il faut que vous pensiez comme moi, chere Suzanne! Je vous chéris plus que moi-même, jugez de quel tourment je me sens

déchiré, & quelle terreur m'agite! Ah, cédez aux larmes de l'infortuné qui tremble pour vous! il n'eſt plus de paradis pour lui, ſi vous devez aller en enfer; je ne ferois que douter que je ne me raſſurerois pas ſur le danger lorſqu'il s'agit d'un auſſi grand intérêt, l'intérêt de votre deſtinée éternelle! laiſſez-moi vous inſtruire; dites, je crois, & vous croirez; venez viſiter mon temple au lieu du vôtre. Toutes les vertus ſont votre partage, il ne vous manque que d'être catholique.... Ah! monſieur, me dit-elle avec beaucoup de vivacité, ne parlons point du tout de cela. Je n'ai jamais haï perſonne; mais je ſens combien je ſerois indignée contre celui qui voudroit me ſoutenir que cette tendre mere, dont la perte récente me fait encore gémir, n'eſt pas dans le ſein du Pere miſéricordieux qui l'a créée; ſa vie montre un exemple que je tremble de ne pas aſſez imiter. Si j'ai le bonheur de vivre comme elle, qu'ai-je beſoin d'une autre réligion que la ſienne? Elle m'a enſeigné la pratique des bonnes œuvres qu'elle exerçoit. Je ne dois ſuivre que la loi de mes peres. Elle ne commande que le bien. Eh! pourquoi la changer contre une autre qui ne peut me rien dire de plus? Je vois avec vénération toutes vos cérémonies. Il ſuffit qu'elles ſoient à l'honneur de Dieu pour m'édifier; mais elles n'ont pas le droit de ſoumettre ma penſée. J'ai entendu retentir plus d'une fois à mon oreille cette condamnation que vos prêtres ont jetée ſur ma religion: elle ne m'en devient que plus chere, & me feroit prendre la vôtre en horreur, ſi je ne croyois ſes ſectateurs plus dignes de pitié que de haine. On diroit, à l'air dont ils veulent nous convertir, qu'ils ſont les dé-

positaires de nos ames. Non, monsieur, n'ayez aucune inquiétude sur mon sort ; vivez en suivant avec droiture votre croyance. Quant à la mienne, c'est mon affaire ; Dieu nous voit tous d'un même œil, & ne met aucune différence entre ses enfans qui adorent le Pere commun. Il ne bénit point séparément un seul peuple, mais l'univers entier. Il est bon, & ce n'est qu'en cherchant à l'imiter qu'on peut lui plaire ; tous ceux qui élevent des mains pures vers son trône ont droit à ses miséricordes. Ma mere, en levant pour la derniere fois vers le ciel ses yeux appesantis, me serra fortement la main, & m'inspira dans ces tristes momens une si ferme confiance, qu'elle ne sortira jamais de mon cœur. Ce n'est qu'au séjour où Dieu l'a placée, que j'aspire à me trouver un jour.

J'avouerai qu'après l'avoir entendu, je ne savois trop que répondre, quoiqu'ayant soutenu plusieurs theses avec honneur ; mais j'étois dérouté, ne trouvant plus des argumens en forme. Je voulois continuer un entretien si cher & que je craignois tant de voir rompre. N'osant poursuivre sur le même ton, je lui dis que je n'étois pas encore assez avancé dans la théologie pour la convaincre ; mais que j'avois appris tout ce que je savois d'un jésuite qui étoit profond dans ces matieres, & bien plus au fait de ces dogmes là que moi. Il me faudroit, en ce moment, son inflexibilité, ajoutai-je, pour combattre vos sentimens..... Peut-être seroit-il lui-même moins sévere, s'il vous voyoit... Je ne veux disputer avec personne, reprit elle : tous les discours tenus sur de pareilles matieres ne peuvent suspendre une seule goutte de rosée ; ils ne sont tous que des raisonnemens d'hommes qui disputent avec d'au-

très hommes; & pendant ce tems le ſoleil éclaire l'Indien comme le Strasbourgeois. Une autre lumiere donnée au cœur de l'homme, & non moins répandue, éclaire auſſi d'un pôle à l'autre; la charité eſt la premiere vertu qu'indique cette clarté divine & ſurnaturelle. Aimons donc la paix, & n'entrons point dans ces diſcuſſions éternelles & vaines. Je ſuis chrétienne, parce que la morale de Jéſus eſt pure, douce & ſublime; & quand j'éleve mon ame vers le créateur, je ſens une joie intime qui la remplit & la ſatisfait.

A cette expreſſion ſi naïve, je ne pus m'empêcher de baiſer une de ſes mains; mais en me modérant, pour n'exprimer qu'une reſpectueuſe tendreſſe. Suzanne, m'écriai-je, que vous êtes heureuſe! que je voudrois être auſſi tranquille que vous! Mais mon ſort eſt bien différent du vôtre! Je ſuis prêt à revêtir une robe de mort, à prononcer des vœux qui m'excluront d'auprès de vous, à contraindre, à étouffer tous les ſentimens de mon cœur. J'ai dix-ſept ans, & je vais renoncer au monde! On le veut, on me le peint comme un ſéjour à éviter; vous y êtes cependant, & je le ſacrifierois ſans regret, ſi je ne vous avois point vue; mais depuis ce moment, il ne m'eſt plus poſſible de pourſuivre ma fatale carriere: je ne ſais ſi je dois avancer, ou ſi je dois reculer; je ſuis comme un homme anéanti.... mon ame eſt toute entiere dans la vôtre. Oui, c'eſt près de vous que je connois le charme de l'exiſtence, & il faut vous quitter, vivre loin de vos regards, tandis qu'eux ſeuls m'apportent le bonheur! Non, il ne ſera jamais pour moi! je ſuis deſtiné à vivre de mes ſoupirs.... O Suzanne! que je ſuis malheureux!

Je pleurois, & ma tête abattue, par degrès, s'inclina sur ses genoux; je les sentis trembler. Un soupir partit de son cœur; elle voulut me dérober une larme & s'échapper; mais elle eut trop de pitié pour me fuir: je la retins; mes bras enlacerent son corps adorable, & en la pressant, je sentis que j'embrassois la félicité même; mon transport étoit chaste, & n'en fut que plus vif & plus délicieux. Ce n'étoit point une mortelle que je touchois, c'étoit une substance angélique... Et moi aussi, dit-elle, d'une voix attendrie! & moi aussi, je suis malheureuse! & votre douleur m'arrache un aveu qui me pese, mais que je voudrois vainement étouffer: ma confiance doit payer la vôtre; je n'ai plus de mere, & je suis plutôt l'esclave que la fille d'un pere plus rigoureux, plus inflexible que le prêtre dont vous me parlez. J'ai fait tous mes efforts pour toucher son cœur; il reste inaccessible à l'amour que je lui porte; il rebute ma tendresse & croit y voir un piege. J'ai cherché à trouver grace devant lui, il n'a pu dépouiller son caractere. Jamais il ne m'a parlé qu'avec le ton d'un maître courroucé, excessivement jaloux de ses droits qu'il croit sans cesse offensés. Ma mere étoit ma seule amie; elle souffroit comme moi de ses rigueurs; elle étoit ma consolation; elle n'est plus, & je reste seule au milieu du monde; & pour comble de maux, mon pere n'estimant que ceux qui lui ressemblent, me force à accepter un époux de son humeur, c'est-à dire d'un caractere violent, emporté; un homme enfin que je ne pourrai jamais aimer!... Il me faudra cependant obéir, & tandis que vous vous desolerez dans l'ombre d'un cloître, ma vie sera plus triste que la vôtre; je mourrai de regret & de douleur à côté

de celui qui m'eſt deſtiné.... L'autorité paternelle commande, je ne pourrai la braver, je n'en ai point la force. Voilà mon ſort, & tout affreux qu'il eſt, je dois le ſubir. Dieu, voyant ma ſoumiſſion, me donnera le courage : c'eſt à vous d'éviter ma préſence ; & puiſque vous m'aimez, c'eſt à moi de baiſſer les yeux à votre rencontre, & d'oublier que je vous ai vu.... Je vous l'avouerai toutefois & ſans rougir : ſi des liens oppoſés & même contraires ne nous enchaînoient loin l'un de l'autre ; ſi votre habit ne vous ôtoit la liberté de me voir, & à moi celle de vous entendre ; ſi la maiſon où vous demeurez & les principes que vous y puiſez ne nous captivoient pas entiérement.... Mais c'en eſt fait ; que ſert de nous tourmenter ? Adieu, ne nous voyons plus.

Le voulez-vous, m'écriai-je dans un tranſport véhément de douleur, de colere & de tendreſſe ? me banniſſez-vous ainſi pour jamais de votre préſence ?... dites, cruelle ?.... — Oui, ajouta-t-elle d'une voix affoiblie & tremblante, oui, pour votre repos & pour le mien. Je jetai un cri comme quelqu'un dont l'ame ſe déchire : elle me ſerra la main comme pour me conſoler, & s'échappa. Mes prieres ne purent la retenir ; en vain mon cœur voloit après elle : elle précipita ſes pas vers la maiſon, & ſa marche reſſembloit à une fuite. Le reſpect, la crainte, le ſaiſiſſement m'empêcherent de la ſuivre ; mon œil la ſuivit triſtement ; & quand je ne la vis plus, cette ſcene, qui m'avoit touché ſi vivement, me parut un véritable ſonge : j'étois dans l'état d'un homme qui ſe réveille & qui porte ſur tous les objets qui l'environnent un œil déſabuſé, diſtrait & confus.



CHAPITRE XXVI.

JE rentrai, le cœur opprimé d'un poids douloureux, ſentant autour de moi un vuide inconnu. Dans un avenir obſcur, je ſaiſiſſois néanmoins quelque lueur d'eſpérance & de bonheur; je l'adorois plus que jamais, & je goûtois le plaiſir ſi doux de ne m'être point trompé ſur ſon caractere; une extraordinaire ſympathie me l'avoit révélé. Sa voix ſembloit me parler encore, & j'étois environné de ſon charme inviſible. C'eſt la ſageſſe elle-même, me diſois-je, qui vient de me tracer mon devoir; elle m'a trop fait ſentir l'obſtacle inſurmontable qui eſt entre nous : tout nous ſépare, & comment oſerois-je aſpirer à elle? Le moindre entretien, s'il étoit une fois connu de la ville, en feroit l'hiſtoire & le ſcandale; elle m'a ordonné de ne plus la voir. Ordre cruel! il faut que tu ſois néceſſaire.... Elle le veut, elle l'exige... Lui déſobéir, c'eſt manquer à l'amour.

En creuſant mes réflexions, elles me conduiſirent, d'après mon caractere & mon amour, à une mélancolie ſombre : je me mis en tête que l'infortune qui m'avoit toujours pourſuivi, vouloit m'arracher encore à Suzanne, & qu'elle ne feroit jamais rien pour moi. Je la vis cédant à ſon pere & déjà dans les bras d'un époux brutal. Je paſſai pluſieurs jours renfermé triſtement, & dans un chagrin que je prenois ſoin d'augmenter. Je m'ôtai juſqu'au plaiſir de conſidérer un petit jardin qui bornoit ma vue, parce que ce n'étoit pas celui où j'avois converſé avec Su-

zanne. Je ne me reposois qu'avec mon imagition égarée qui me reportoit au lieu où j'avois pressé ses mains chéries. Quelquefois je voulois faire diversion en m'enfonçant dans les ouvrages volumineux de cette théologie épineuse, pour laquelle on aiguillonnoit l'orgueil de mon amour-propre, c'étoit comme un désespoir qui me jetoit dans cette mer barbare de syllogismes, au lieu de me précipiter dans un abyme; & je m'y regardois comme également noyé.

Je sortis le huitieme jour, promenant ma profonde tristesse dans les endroits les plus solitaires, ne sachant si j'obéirois à Suzanne, ou si j'irois contre ses ordres; tantôt les respectant, tantôt voulant les braver tout-à-fait. Je prétendois lui marquer mon respect & mon amour en me conformant à ses dernieres volontés, & bientôt je l'accusois elle-même d'avoir pu prononcer un pareil arrêt. C'est dans cette incertitude que mon cœur flottoit; le peu d'expérience des passions m'aveugloit sur lui & sur moi-même. Je passai un mois entier, perdant un tems précieux, extravagant par tendresse, & irrésolu sur ce que je devois faire.

Un jour que je m'égarois dans mes pensées, & que je tenois une marche vagabonde, vint à moi un juif qui me présenta plusieurs brochures soigneusement cachées sous son large & sale manteau; je fus piqué de curiosité, & je lui en achetai quatre. Le papier étoit mauvais, l'impression affreuse; c'étoient des contrefactions. Cependant le peu de mots que j'avois palpés à travers les feuilles non coupées, me rendirent ces brochures plus piquantes que les gros livres que je feuilletois ordinairement. Le nom de Voltaire, que j'avois entendu souvent prononcer, toujours escorté, d'épithetes diaboliques,

m'excita à juger quel écrivain ce pouvoit être, & quels étoient enfin les principes affreux & épouvantables, dont, selon mon parrain, il parsemoit ses livres. Son nom étoit justement écrit en grosses lettres au frontispice d'une brochure qui avoit pour titre, *la Henriade*. J'avois entendu parler de Henri IV, comme d'un roi de France qui avoit été assassiné par un nommé Ravaillac. Voilà à peu près tout ce que je savois de lui. J'allai m'asseoir à l'écart sous un arbre; je tirai un petit couteau de ma poche, & je me mis à couper la brochure à mesure que je lisois.



CHAPITRE XXVII.

Qui m'eût vu lire m'auroit comparé à un homme qui, après avoir été long-tems tourmenté de la soif, se désaltere enfin au bord d'une onde pure. Quel langage nouveau, quand on quitte Molina, Escobar, Sanchez & autres théologiens! quel style, quelle netteté d'expression! J'arrivai bien vîte au massacre de la S. Barthélemi, & les cheveux me dresserent à la tête. J'aurois préféré de grand cœur d'être Coligni, sanglant, assassiné, foulé aux pieds, plutôt que Charles IX, auteur de cet horrible massacre. Je crus d'abord que le poëte avoit inventé ces détails pour exciter un plus vif intérêt; mais lorsque la réflexion vint me persuader que l'on n'inventoit pas de pareilles atrocités, je fus un peu étonné de ce que le génie éloquent du poëte n'avoit pas lancé tous les carreaux d'une indignation plus profonde contre un attentat

aussi

aussi exécrable en tout sens, & je me promis alors d'ajouter quelques vers à ce chant, tant j'étois ému & soulevé d'horreur. On peut en juger, puisque je voulois dans ce moment être poëte après Voltaire.

La seconde brochure que j'ouvris, étoit la tragédie de *Mahomet*, ou le *Fanatisme*; la troisieme, les *Mondes de Fontenelle*, & la quatrieme la *Loi naturelle*, encore de M. de Voltaire. Le juif m'avoit assuré que tous ces livres étoient bons, & qu'ils se vendoient par-tout *comme de petits pâtés*.

J'avois trop peu de tems pour parcourir ces livres; je les mis en poche; le soir je les enfermai avec soin dans ma cassette, les cachant dessous mon linge; & la nuit rallumant ma lampe éteinte avec une précaution extraordinaire, je me jetai avec avidité dans cette lecture. Cette élocution facile, aisée, animée, me menoit d'une feuille à une autre, sans que j'eusse lieu de m'en appercevoir. Les heures sonnoient dans le silence des ténebres, & je n'entendois rien; ma lampe manquoit d'huile & ne versoit plus qu'une lumiere pâle, & je lisois toujours. Je ne me donnois pas le tems de relever la meche, j'aurois interrompu ma jouissance. Comme toutes ces idées nouvelles entroient dans mon cerveau! Comme mon intelligence les adoptoit! Quoique j'eusse percé la nuit fort avant, ma tête n'étoit pas fatiguée; au contraire, elle sembloit illuminée de nouveaux rayons. Quelquefois je fermois les yeux, & rassemblant mes esprits dans le silence & le calme, je m'écriois involontairement : voilà des hommes qui parlent raison ! On les suit, on les entend, on est facilement de leur avis; il semble qu'ils me révelent tout ce que j'ai

confusément pensé, éprouvé, & ce que je ne pouvois exprimer.

Le livre de Fontenelle me développa dans un instant, & de la maniere la plus lumineuse, le systême du monde. De gros volumes avoient retréci l'univers en me l'offrant comme un point unique. Celui-ci, en dilatant mon imagination, me fit entrevoir un Dieu plùs magnifique & plus grand. Je respirois avec plus d'aisance, charmé de voir les bornes de l'univers reculées, & plus satisfait de mon intelligence qui embrassoit sans peine cette grandeur infinie. Ces planetes peuplées d'être intelligens, me plurent beaucoup; en me voyant un plus grand nombre de freres, le Pere commun me parut encore plus digne d'adoration & de respect. Cette diversité me révéla la science éclatante du grand Architecte, & je ne voyois plus un globe isolé, centre étroit & immobile : je roulois dans l'espace avec toutes les demeures flottantes qu'habitoient mes semblables, & je me formois l'idée de pouvoir les visiter un jour.

Enfin, ce livre fit sur moi une impression profonde qui détermina ma façon de penser. J'y retrouvois ces idées d'ordre, de grandeur, d'immensité, que la vue du firmament m'avoit inspirées. Je me levois avec allégresse pour saluer les étoiles; je leur disois dans ces heures silencieuses où leur éclat est plus brillant, où l'esprit vole plus librement sur les ailes de la méditation : & vous aussi, vous êtes des soleils qui entraînez des planetes. Alors je sentois mon cœur brûlant de joie, d'appercevoir la vie où je n'avois vu jusqu'alors que des masses pesantes & inanimées. Je me trouvois dans un cercle plus radieux, & je me réjouissois d'entrevoir cette auguste assemblée des mondes,

ſpectacle vaſte & ſi agréable à mon ame agrandie!

Le poëme de la *Loi naturelle* m'a paru auſſi un ouvrage vraiment digne d'un ſage. Oh, que la terre auroit bu moins de ſang, ſi ces admirables principes euſſent été dans tous les tems ceux des maîtres des empires! Une morale compatiſſante & pure devint la baſe de mes nouveaux ſentimens; je chaſſai avec mépris ces idées baſſes & rampantes qui menent à la perſécution, à l'intolérance, à la fureur. Je ceſſai d'adopter ces ſyſtêmes cruels, ſi contraires à la charité que l'homme doit avoir pour l'homme. Je ne voyois plus que comme des rêves, cet amas biſarre d'opinions inſenſées, qui avoient mis le fer à la main de tant d'hommes; & j'allois répétant ces vers admirables, en ſongeant aux diſputes futiles & ſanguinaires qui agitent la vie paſſagere de tant de mortels fanatiques:...

Je crois voir des forçats dans un cachot funeſte,
Pouvant ſe ſecourir, l'un ſur l'autre acharnés,
Se battre avec les fers dont ils ſont enchaînés.



CHAPITRE XXVIII.

AYANT adopté des idées convenables à la dignité d'un être penſant, je reportai à *Voltaire* un tribut d'eſtime & d'admiration, comme en dédommagement de toutes les groſſes injures qu'on lui avoit adreſſées avec tant de prodigalité, & même avec l'accent de la fureur. Je fis ſon éloge volontaire au fond de mon cœur, & tel qu'il n'a jamais été fait depuis. J'achetai

ſon portrait du même juif; & tous les ſoirs avant de me coucher, je lui diſois : bon ſoir, homme aimable; toute ma vie je te chérirai; ſi tu paſſes jamais à Strasbourg, j'irai au-devant de toi; & ſi le ſort conduit mes pas dans les pays que tu habites, j'irai rendre mon hommage à ta perſonne; ſi je ne puis te voir, je ſaluerai du moins ta porte!

Il me prit une forte envie de revoir ma Suzanne, de me conſulter avec elle, de lui faire part des progrès de ma raiſon; mon cœur ne pouvoit plus tenir contre ſon abſence; j'avois des idées nouvelles à lui communiquer, & à cet âge c'eſt un beſoin que de les répandre dans le ſein de la confiance. Je courus à ſa rencontre, & ne la trouvai pas; je l'attendis le lendemain, & l'attendis vainement; j'étois comme une ſentinelle en faction auprès de la petite porte qui s'étoit ouverte une ſeule fois, & qui maintenant fermée, déroboit à mes yeux le temple du bonheur. Que d'inquiétudes dans ces heures d'attente! Que de tranſes douloureuſes! Que de noirs ſoupçons aigriſſoient mes eſprits? Je me rappellai alors que ſes adieux avoient eu quelque choſe de lugubre; qu'elle avoit fait un geſte de déſeſpoir en me quittant. Du moins je me la repréſentois ainſi. Que lui ſeroit il arrivé? Son pere barbare auroit-il conſommé l'attentat de ſon autorité? N'auroit-elle pas eu la force de balancer plus long-tems ſon pouvoir?

La nuit tomboit pendant que j'étois agité de toutes ces réflexions; l'obſcurité augmentoit par degrés, & déjà je marchois dans l'ombre qui augmentoit l'horreur de mes réflexions. Conſumé d'une vaine attente & ne ſachant que devenir, je bats la terre de mon pied; un mouvement involontaire me tranſporte; j'avois

passé mille fois devant cette porte : immobile, accablée de douleur, je m'approche, je m'appuie contre elle comme pour me soulager, je la presse du poids de mon corps... Tout-à-coup la serrure, détachée du plâtre humide, quitte sa place; je porte une main tremblante, plus d'obstacles, l'entrée du jardin m'est ouverte; il ne tient qu'à moi d'y hasarder mes pas. J'avance; ô joie! ô ravissement! je retrouve le banc où Suzanne s'étoit assise! tous mes feux assoupis se réveillent dans mon cœur. Plus d'irrésolutions, plus de combats. Séduit par la pureté de mes intentions, je m'enfonce avec courage sous une allée couverte; je craignois qu'il ne fût arrivé quelque chose à mon adorable amante, & l'amour me rendit téméraire.

Je traverse le jardin, je m'approche avec réserve de la maison; j'en fais le tour; je prête une oreille attentive, je cherche à démêler le son de sa voix. Tout est calme, tout repose, tout dort dans un profond silence. Mais c'étoit un air enflammé, que celui que je respirois. L'inquiétude, l'impatience, la douleur se mêloient à mes transports amoureux. Je change mille fois de place, j'examine cette maison sous toutes ses faces, j'interroge toutes les issues, cette maison sembloit parfaitement close, inhabitée; mes cheveux se hérissent de frayeur, je crains qu'on ne m'aît enlevé Suzanne, je crains (où l'amour va-t-il chercher ses terreurs!) qu'elle ne soit descendue au tombeau. Tous les prestiges d'une imagination troublée s'emparent de moi. Je n'ai plus d'autre image que la tyrannie d'un pere; je vais jusqu'à croire que son bras s'est appesanti sur sa victime. Le tems s'écoule; la lune qui s'éleve lentement en son plein, m'oblige à reculer dans l'ombre des

charmilles. La lune n'étoit plus belle à mes yeux. Elle éclairoit trop mes pas : peu s'en fallut que je ne la chargeasse d'imprécations ; mais me voyant environné de sa clarté, alors je songe à mon extrême imprudence ; je sens que j'ai violé l'asyle d'un citoyen, que je me suis rendu coupable, qu'il est trop tard pour rentrer, qu'il ne m'est plus permis de traverser une seule rue sans être arrêté & conduit au corps-de garde. Moins épouvanté de l'avenir qu'accablé du présent, c'étoit moins ce que j'aurois à répondre le lendemain aux soupçons que mon absence auroit fait naître, qui me chagrinoit, que de me voir si près de Suzanne & de ne pouvoir lui parler. Encore, me disois-je, si je pouvois l'appercevoir à sa fenêtre, & lui envoyer à travers la paisible lumiere de la lune un signe de tendresse! Si je pouvois de loin fléchir le genou devant elle, & dans cette attitude deviner quelle sorte d'impression regne dans son cœur! Mais non, j'étois seul, & tout étoit sourd & muet autour de moi ; tandis que brûlant de mes feux, j'aurois voulu donner à tous les objets l'ame, la vie, & le langage.



CHAPITRE XXIX.

J'ÉTOIS presque tombé anéanti de douleur sur un gazon ; & pressant la terre à demi humide, je lui demandois un tombeau, si mon amante ne devoit plus paroître à mes regards. J'étois à moitié plongé dans un sommeil inquiet, lugubre & fatigant, lorsque le bruit d'une personne qui dérangeoit le feuillage, en marchant à pas lents, me tira de cette espece

d'assoupissement. J'ouvre les yeux, je distingue à travers un berceau une jeune personne en deshabillé blanc, qui se promenoit, la tête penchée, & qui interrompoit sa marche en exprimant quelques gestes douloureux. Je crus entendre un soupir; mon cœur partagé entre deux sentimens, en palpita de joie & de tristesse; il nomma Suzanne.... Je la reconnois; c'est elle-même. O moment d'extase! à la faveur de l'ombre, j'eus le plaisir de tourner autour d'elle sans en être apperçu. Je la vis lever vers le ciel un visage inondé de pleurs; elle poussa un nouveau soupir qui pénétra mon ame. Seigneur! prononçoit-elle avec une ferveur touchante, & les mains étendues & suppliantes, daigne inspirer à une foible créature ce qu'elle doit faire! je n'ai qu'un cœur, il s'est donné malgré moi. J'aime un autre que celui que l'on veut me donner pour époux. Ne serois-je pas criminelle en obéissant? O mon Dieu! faut-il jurer devant tes ministres des sentimens que je désavouerai au fond de mon ame? Faut-il, trahir la verité, & tromper les vœux d'un homme qui me rend dépositaire de son bonheur? Dois je sacrifier aux ordres paternels le cri puissant de l'amour? Et si ces deux voix commandent, à laquelle dois-je céder? Quelle est la tienne, ô mon Dieu! est-ce celle de mon pere, ou celle de mon cœur?

Sa tête tomba sur son sein, elle n'avoit plus la force de parler, & ses mains suspendues & jointes ensemble faisoient seules un effort vers le ciel. Que devins-je à ce spectacle! Immobile auprès d'elle, je retenois jusqu'à mon haleine; je ne voulois pas la surprendre dans ce moment terrible, & paroître lui avoir dérobé son secret. Tantôt elle fixoit en silence la voûte du firma-

ment & sembloit attendre une réponse du haut des cieux ; tantôt elle poussoit des gémissemens sourds, des cris inarticulés. Une horloge voisine se mit à sonner, & tout-à-coup Suzanne, comme sortant d'un rêve, précipita ses pas vers la maison & sortit de dessous les arbres. Elle étoit déjà toute environnée du clair de la lune; je ne pouvois plus m'approcher sans être vu, mais j'allois la perdre; je ne balançai point. Je fis un détour d'un pas plus léger que celui d'un cerf ; & marchant au-devant d'elle, la main élévée, je lui donnai de loin le tems de me reconnoître, afin de lui éviter une surprise trop forte. Au premier aspect elle recula quelques pas. Suzanne ! lui dis-je, en me hâtant de lui faire entendre le son de ma voix, Suzanne ! c'est moi qui ne puis vivre sans vous; ne craignez rien, reprenez vos sens, & donnez-moi le tems de m'excuser.

Je volai alors à ses pieds, & lui serrai les mains avec attendrissement & respect. Elle me regardoit alors avec un long étonnement, sans pouvoir prononcer un seul mot; elle étoit saisie, & tout son corps trembloit : je la soutins entre mes bras, & la portant avec adresse du côté de l'ombre (prudence que m'inspira l'instinct de l'amour), je continuai ainsi : Quoi, vous tremblez ! Quoi, mon aspect vous fait peine! Ah ! connoissez-moi mieux; je vous respecte autant que je vous adore, & les desirs de mon amour sont aussi purs que votre cœur est chaste. Je ne veux que vous voir, que vous entendre, que vous parler, & me voilà au comble de mes vœux. En vain j'ai voulu me contraindre & vous fuir ; je ne vivois, plus je mourois. Eh ! c'étoit souffrir les tourmens de la mort sans pouvoir mourir. Le ciel qui m'entend, sait que

le hasard & la néceffité m'ont rendu malgré moi téméraire. Je me fuis expofé à paffer la nuit dans ces lieux. Alors je lui expliquai comment la ferrure s'étant détachée d'elle-même, la porte s'étoit tout-à-coup ouverte, & quel afcendant impérieux m'avoit fait paffer l'heure à laquelle je me retirois.

Après m'avoir écouté avec une attention réflechie, elle fe leva de l'endroit où je l'avois affife, & prenant un ton noble, impofant & majeftueux, elle m'adreffa ces paroles avec une gravité douce & un fon de voix femblable à celui d'une fouveraine. Non, jamais je n'ai vu une attitude plus noble, plus majeftueufe, plus impofante, & plus gracieufe en même tems. Je vais m'expliquer, monfieur; écoutez-moi. Nous ne fommes plus au moment d'embraffer des illufions. Demain je dois m'engager pour jamais ou me révolter contre l'autorité d'un pere. Vous m'aimez, vous me pourfuivez jufqu'ici pour me le dire; & cependant votre état, votre habit, votre demeure, tout s'oppofe à vos démarches. En fortant d'avec moi, vous allez vivre avec des hommes qui doivent regarder votre amour comme un crime, & vous n'en êtes que plus malheureux. Non : des fituations auffi oppofées, auffi contraires, ne peuvent fubfifter enfemble; toute ame qui flotte & ne fait point fe décider, mérite les infortunes dont elle fe rend la victime. Elle va elle-même au-devant des remords qui doivent la dévorer. Si votre ame n'eft pas affez forte pour prendre un parti, je faurai vous donner un exemple qui vous décidera. Vous connoiffez votre cœur; montrez-le moi tel qu'il eft, je vous le demande au nom de la vérité; faites-moi l'aveu le plus fincere, mais auffi le plus ferme, &

fur vos deffeins, & fur le plan de vie que vous vous propofez. Parlez, & je répondrai enfuite.



CHAPITRE XXX.

Jugez, chere Florimonde, dans quelle agitation j'étois plongé. Eh! que pouvoit dire, promettre, affirmer, prononcer, l'amant éperdu de Suzanne, fi ce n'étoit de lui engager mille fois une foi éternelle! Je la lui jurai avec toute la fincérité d'une ame ardente & pure; j'oubliai mon habit, mon état, mon efclavage; je me crus libre dès qu'il me fut permis de lui attefter que je l'aimerois toujours; je ne fis que répéter le ferment qu'il n'étoit déjà plus en mon pouvoir de rompre. Que ne puis-je, lui répétai-je, vous exprimer tout ce qui fe paffe dans ce cœur! Il n'eft que trop vrai que c'eft pour toute la vie qu'il brûle pour vous! Ordonnez & décidez de mon fort; je ne fuis plus à moi, je n'appartiens plus aux autels, je fuis tout à vous. Si les loix de ma religion étoient encore les mêmes qu'aux premiers fiecles de l'églife, & qu'il fût encore permis aux fucceffeurs des apôtres de fe choifir, à leur exemple une compagne, une époufe, je vous offrirois ma main en confervant cet habit; mais puifqu'il n'eft plus poffible de concilier l'amour & d'autres devoirs, je renonce à la prêtrife, je me voue tout entier à Suzanne. Oui! c'eft elle feule qui va faire la deftinée de ma vie; elle me verra bientôt fous d'autres vêtemens; je préférerai les plus humbles, les plus pauvres emplois, à l'efpoir orgueilleux des croffes & des

mîtres. J'ai deux bras, je ſaurai les employer; mon courage vous prouvera quel eſt mon amour. Je n'ai point d'autres droits pour vous toucher que ceux de ma tendreſſe, je le ſais ; mais elle eſt ſi grande que je défie mes rivaux de me ſurpaſſer. Au défaut de l'amour, Suzanne, je m'abandonne à votre pitié. Si votre cœur penche en ma faveur, rien ne pourra dès lors m'arracher à vous. Si le malheur me condamne à n'être point aimé, non, je ne verrai plus les lieux où j'aurai perdu le ſeul objet qui m'a fait aimer la vie. Je chercherai à fuir, j'irai... Non... vous ne fuirez pas, reprit-elle avec vivacité; non... Je viens d'entendre l'accent de votre ame, & c'eſt celui-là qu'il faut à mon cœur.... Il va vous répondre... Apprenez qu'il vous aime, qu'il ſe confie à vous... Que dis-je! il doit s'abandonner à ſon vainqueur, & ſous une ſeule condition que vous ne romprez ſûrement pas. J'exige de vous une réſerve entiere, abſolue; car je ne vous eſtimerois plus, ſi vous ceſſiez un inſtant d'être honnête... O Suzanne, m'écriai-je! quoi, vous doutez encore de la pureté de mon amour? Songez qu'il ſe confond avec la vertu dont vous êtes ici-bas la plus adorable image; il me ſeroit auſſi impoſſible d'attenter à votre honneur qu'à votre vie : allez, ſi je ſuis jeune, je ſuis encore digne de vous.

Elle me tendit la main, en me raſſurant; je la ſerrai avec tranſport ſur mon ſein; & prenant Dieu à témoin, nous nous promîmes l'un à l'autre & à la face des cieux la foi conjugale. Le ciel parut recevoir nos ſermens; ils étoient libres & ſinceres; ils monterent juſqu'à ſon trône. Autour de nous deſcendirent les plus raviſſantes délices qui aient jamais inondé les cœurs

de deux vrais amans; & moi, tout à mon ivresse, à mon bonheur, contemplant le front chaste & doux de Suzanne, ce n'étoit plus une mortelle que je voyois, & je remercîois avec feu l'Auteur de la nature d'avoir créé le chef-d'œuvre de sa puissance dans la personne de mon amante.

Lorsque nous fûmes un peu plus paisibles, il fut décidé entre nous que, sous divers prétextes, elle éloigneroit son mariage de quelques jours; qu'elle gagneroit le plus de tems possible, tandis que de mon côté je veillerois aux moyens d'assurer notre délivrance. Elle me dit que, m'ayant donné son cœur & sa confiance, elle se reposoit de tout sur moi; qu'elle endureroit la mort la plus cruelle plutôt que d'engager sa main à un autre; que j'étois dès ce moment son époux, & que c'étoient mes loix qu'elle devoit dès ce moment suivre & reconnoître.

Je voulus lui faire part de mes lectures, & lui prêter *la Henriade*, *les Mondes* & *la Loi naturelle*, qui ne me quittoient plus, & que j'avois toujours dans ma poche. Mon cher Jezennemours, me dit-elle avec une grace unique, vous me dites que ces livres sont admirables & bien pensés; méditez-les bien, pour voir si vous ne vous êtes pas trompé, & si vous y reconnoîtrez toujours cette justesse victorieuse qui assujettit la raison. S'ils sont tels, ce sera de votre bouche que je voudrai les entendre, alors les maximes m'en deviendront plus cheres & plus intelligibles. Jusques ici toute ma lecture consiste à prêter une oreille attentive aux discours des uns & des autres. Les hommes sont pour moi des livres vivans; j'ai tâché que la moindre parole qui sortiroit de leur bouche ne m'échappât pas; & sur la comparai-

son secrette des divers sentimens, j'ai toujours veillé à fixer ou à épurer les miens; je me fais des principes sur ce que j'ai entendu de mieux & de plus raisonnable. Cette maniere de lire me plaît fort, & j'augure qu'elle pourroit être plus instructive que cette lecture froide & solitaire, où l'on ne voit ni le geste, ni le regard, ni l'accent véritable de celui qui parle. J'aime voir tout cela, pour mieux juger de l'ame de celui qui pense & qui doit me faire penser. Adieu, mon bon ami; en conversant ensemble, nous apprendrons beaucoup l'un par l'autre, parce que nous serons de bien bonne foi dans nos idées, & que nous n'aurons point dessein de nous tendre des pieges & de mettre l'esprit à la place du sentiment. Il y a mille choses qui perdent à être discutées, & qui veulent être senties; & ces choses là ne peuvent s'écrire.

Lorsqu'il fallut nous quitter, ce fut un moment douloureux. Nos adieux furent tendres & véhémens, l'espérance de la revoir la nuit suivante me soutint; il sembloit néanmoins que nous nous séparions pour jamais. Sa tendresse inquiete prit soin de la maniere dont j'allois passer la nuit. Elle daigna me conduire dans un de ces petits cabinets qui se trouvent dans les jardins. Elle m'y installa sur un banc, où j'eus une chaise de bois pour chevet. Elle détacha son mouchoir pour me servir de bandeau. Je le baisai mille fois; il sembloit pénétrer tout mon être & faire passer dans mon cerveau les sensations les plus délicates & y tracer les images les plus riantes. Que j'étois fortuné! Jamais lit ne me parut plus doux, le bonheur veilloit à mes côtés; j'attendis sans trouble & sans inquiétude les premiers rayons de l'aurore,

je ne fis que rêver & penser à Suzanne. Le jour vint trop-tôt dissiper le charme profond & délectable dont j'étois environné, & me chasser du jardin, du lieu de délices, du paradis terrestre.



CHAPITRE XXXI.

Je m'évadai subtilement & avec toutes les précautions possibles ; personne ne me vit. Je rôdai autour de mon college, & j'épiai le moment où la porte s'ouvriroit. Dès que je vis le passage entr'ouvert, je me glissai furtivement, & je gagnai ma chambre à toutes jambes & sans être apperçu. J'avois évité le regard du portier : bien satisfait, je croyois être sain & sauf ; mais que devins-je, lorsque je trouvai la porte de ma chambre enfoncée, & que le premier objet qui frappa ma vue fut le pere de la Hogue, mon cher & redoutable parrain ! Il avoit déjà l'air terrible & l'œil en feu ; il avoit mis tout sens-dessus-dessous, lit, meubles, papiers, cahiers théologiques. Il me demanda à mon abord, avec une voix étouffée de colere, d'où je venois ? Je demeurai interdit & sans répondre, car je m'étois fait une loi de dire toujours la vérité. Je gardai donc un silence constant ; mais à ses ordres réitérées, à sa fureur, à ses menaces épouvantables, je répondis que des raisons, qu'il ne m'étoit pas permis de détailler, m'avoient forcé à rester jusqu'au point du jour dans l'endroit où j'avois passé la nuit ; que ma conduite, malgré les apparences, étoit irréprochable, & qu'il n'y avoit que Dieu qui fût la

vérité de ce que je disois ; que je le prenois à témoin de mon innocence ; que lui, de son côté, pouvoit tout soupçonner ; mais que pour moi, je demeurerois ferme, inébranlable, & que je ne saurois sur ce chapitre que souffrir & me taire.

Malheureux ! reprit-il avec un ton formidable, c'est ainsi que commence l'esprit de révolte, en ne voulant point avouer ses torts ; c'est ainsi qu'il te prépare aux plus grands excès ; tu marches à ta ruine, & tu ne veux point de la main secourable qui cherche à t'éloigner du précipice ! Tu veux y tomber les yeux ouvers ; & lorsque tu seras au fond, tu ne seras plus à portée de m'entendre ! Est-ce-là la récompense de mes soins, jeune insensé ! Je veillois sur toi, & tu veux aller augmenter la foule des misérables ! Comme ce ton ne faisoit aucune impression sur mon visage, il se radoucit tout-à-coup ; & prenant la voix de la tendresse : Jezennemours ! tu ne veux dont plus écouter ma voix ? tu veux donc poignarder le cœur de celui qui t'aime ? Est-ce-là ce que j'attendois de toi ? Je te destinois ma place, & tu rejettes mes bontés ! Oui, ingrat ! tous mes pas n'ont eu pour objet que d'assurer ton bonheur, & tu y renonces volontairement, & tu résistes à mes bienfaits ! Tu déguises ton ame à mes yeux, au lieu de m'avouer toutes tes fautes que ma tendresse pardonneroit ; mais ce silence obstiné me prouve ton libertinage & ton endurcissement : c'est là le dernier degré de perversité. Quelle voix a séduit ta jeunesse & m'a ravi le prix de ta confiance ? De quel poison t'es-tu enivré à mon insu ? Ah, malheureux ! va, cesse de te déguiser : je sais où tu as puisé ton esprit de

rebellion. Je ſais où tu as ſucé un lait empoiſonné. Je ſais qui a fait entrer dans ton ame des maximes déteſtables. Je l'ai trouvée, cette cauſe de ta déſobéiſſance, ce témoin irrécuſable de ton changement. J'ai vainement cherché les autres; mais un ſeul ſuffit pour m'avertir du venin dont tu t'es abreuvé. Alors, l'œil enflammé, il me montra la tragédie de *Mahomet*; & continuant ſur le même ton: rougiſſez, mon fils, à la vue de l'horrible production d'un écrivain qui ſemble n'être venu au monde que pour nous chagriner. Ah, que n'eſt-il mort dans le ſein de ſa mere, cet impie qui, ſe repliant comme un ſerpent, nous a offenſés dès le berceau ſous mille allégories ingénieuſes & perfides! On avoit bien prédit, lorſqu'il faiſoit ſa rhétorique, qu'il exhaleroit dans l'univers les fumées infernales qui ont tourné tant de têtes. Fatales erreurs! qui ſont entrées, par l'entremiſe du diable & des vers, dans le cerveau d'une jeuneſſe ardente à lire & à répéter. Eſt-il donc permis de raiſonner avant l'âge de maturité? Et s'il vous faut des livres, n'en a-t-on pas fait avant lui & après, de plus beaux que les ſiens? Si vous avez la rage de la littérature, liſez, liſez les *feuilles de Fréron!* Voilà un écrivain plein d'une ſolide éloquence. Il défend la religion comme le goût, & le goût comme la religion. Il vous prouvera que ce Voltaire n'eſt qu'un écrivain médiocre; & que ce n'eſt que par preſtiges qu'il ſe fait applaudir au théatre & dans le monde. Il vous auroit fait toucher au doigt & à l'œil le vuide de ſes phraſes brillantes. Avec ces feuilles, vous auriez eu le vrai préſervatif contre l'eſprit du ſiecle; vous vous feriez muni d'un contre-poiſon puiſſant, & vous n'auriez pas corrompu

votre cœur à l'appât des idées nouvelles. Au lieu de ces bluettes, vous auriez trouvé une manne saine, & vous auriez appris à fortifier par-dessus tout cette soumission que vous me devez... Vous lisez Voltaire! ah, mon fils, vous êtes infailliblement perdu! Vous lisez Voltaire! est-il possible! vous qui dans trois jours devez vous préparer à recevoir l'habit de la société! vous que nous allions adopter dans notre sein, & chérir comme notre frere! Vous lisez Voltaire! un auteur frivole & léger, dont les écrits bientôt passeront; car s'il faut parler encore un langage profane, il ne servira jamais de modele; il passera: il n'y a que les modeles qui subsistent, & les modeles l'écraseront toujours. Ah! venez dans mon sein expier vos erreurs, abjurer vos nouvelles affections. Je détruirai la magie diabolique de son style, par la lecture du sage Lafiteau, du docte Griffet, du brillant la Neuville; vous recouvrerez la paix que vous avez sans doute perdue; car je ne vous crois pas assez abandonné, pour avoir suivi de cœur les drapeaux d'un poëte qui n'est pas théologien. Et comment peut-il raisonner sur ces matieres, n'ayant jamais pris aucun degré qui pût le conduire à l'art d'argumenter?

Ce discours prononcé d'un ton affectueux & plein de tendresse, ne laissa pas que de me toucher. J'étois attendri; je voyois dans sa colere même la tendresse qu'il avoit pour moi; j'allois céder, si l'image de Suzanne, plus forte que tout ce qu'il pouvoit dire, ne l'eut emportée. Mes sermens étoient à elle, & rien ne pouvoit les rompre. Je lui répondis avec fermeté, que Dieu ne m'avoit point accordé cette grace victorieuse qui conduit au sacer-

doce ; qu'au contraire, je me sentois des dispositions à devenir un tendre époux, un bon pere de famille. Je lui dis le plus doucement qu'il me fut possible, que cette tragédie de *Mahomet* ne me paroissoit point un ouvrage abominable ; qu'il étoit uniquement dirigé contre le fanatisme, plus fait pour dèshonorer la religion que pour la maintenir. Le pape Benoît XIV, ajoutai-je, a béni l'auteur, & le comble de louanges dans une lettre que vous voyez imprimée à la tête de l'ouvrage. En voici d'autres dans ma poche, que ce même pape, plein de raison, a sans doute oublié d'approuver aussi ; car ils sont du même style, & respirent le même esprit.

Mon parrain pâlit ; & portant avidement la main sur ma poche, il en fit sortir la *Henriade* ; *la Loi naturelle* & *les Mondes*. Il les mit en pieces, malgré les cris que je jetois pour l'en empêcher. J'étois furieux de voir que l'on maltraitât si cruellement des ouvrages aussi lumineux ; & de plus, je croyois que ces exemplaires étoient uniques au monde. Dans la suite, j'ai admiré l'imprimerie, qui, propageant les chefs-d'œuvres de la raison humaine, les faisoit descendre dans toutes les mains, & ôtoit à la force la plus vigilante & la plus étendue, le pouvoir de les anéantir. Je me fâchai contre mon parrain ; je l'appellai tyran de ma pensée ; je lui soutins qu'elle m'appartenoit. Lui, de son côté, se livra à la plus véhémente fureur. La dispute s'échauffa par dégrés, & je lui débitai toutes les raisons que me suggéroit ma nouvelle façon de penser.

Voyant que je le combattois sérieusement, que je le pressois même avec vigueur, que je lui opposois des raisonnemens auxquels il ne

s'attendoit pas, il ne voulut plus luter avec moi ; il esquiva prudemment le combat, & se retira en me maudissant en ces termes : Va, misérable, puisque tu veux grossir la liste des libertins ; que tu es aussi téméraire, aussi rebelle à mes loix, je saurai t'enchaîner malgré toi, & tu ne te jeteras point dans le monde comme tu l'esperes : la voie de la débauche ne sera pas du moins pour toi semée de quelques fleurs : je te ferai enfermer dans un cachot le reste de tes jours, loin des objets qui t'ont conduit à la révolte : tu les oublieras peut-être ; je ne souffrirai jamais que tu me braves au milieu d'un monde qui applaudiroit à tes extravagances ; tu en pervertirois bien d'autres, & c'est ce que j'empêcherai. C'est à toi de prendre ta résolution, de rentrer sous le joug utile que je t'ai imposé pour ton propre bien ; je te donne trois jours pour te repentir & tomber à mes pieds. Tu dois remplir ta vocation. Songes que le troisieme jour écoulé, il ne sera plus tems de revenir ; je te traiterai comme un ennemi, & je déploierai sur ta tête tous les effets du juste châtiment réservé pour punir les rebelles.



CHAPITRE XXXII.

Je demeurai glacé d'effroi. Mon parrain s'éloigna en me jetant des regards foudroyans ; & après avoir ramassé jusqu'aux feuilles volantes des livres qu'il avoit déchirés, il en emporta tous les débris, pour les faire passer, disoit-il, par les flammes. Bientôt je

fus consigné à la porte du college, à celle du réfectoire, à celle du jardin, à celle de la cour; je me vis emprisonné dans mon étroite cellule. Là, seul, livré à mes propres réflexions, je me jetai sur mon lit, accablé de tristesse, plongé dans mille idées qui se croisoient & se détruisoient l'une & l'autre. On m'apporta pour toute nourriture du pain & de l'eau; on me fit entendre que la sortie de ma cellule me seroit interdite jusqu'à ce que je me rendisse aux volontés de mon parrain. Je fus assez calme pendant toute la journée; mais lorsque le soir arriva, quand la nuit vint m'annoncer le moment où Suzanne m'attendoit, jamais mon cœur n'éprouva de situation plus violente. Je frémis, je pleurai de desespoir & de rage; je me livrai aux mouvemens impétueux de ma douleur; je tentai de briser ces portes odieuses; je nommois, j'appellois Suzanne à haute voix, comme si ce nom avoit pu faire tomber ces indignes obstacles; mais les verroux, aussi durs que les cœurs qui m'environnoient, ne cédoient pas aux prieres de l'amour. Epuisé par tant d'agitations, le sommeil s'appesantit malgré moi sur mes paupieres; je n'avois point dormi depuis deux jours, & je ne me réveillai que fort tard le lendemain, après avoir eu un sommeil laborieux & coupé de mille rêves bizarres.

La lumiere du jour me parut accablante; j'avois le cœur serré, & l'excès de ma douleur touchoit à l'insensibilité. Il me sembloit que le passé n'étoit qu'un triste songe, dont je me souvenois encore d'une maniere confuse; mais revenu entiérement à moi, je me rappellai l'extrêmité cruelle où j'étois réduit.

Que faire, emprisonné ? & quel pouvoir me restoit pour me délivrer ? que devoit penser Suzanne ? Quel devoit être l'état de son cœur ? Elle devoit soupçonner plutôt ma mort que mon indifférence, & cependant l'instant du bonheur m'échappoit ; & un pere barbare la traînoit peut-être au pied de l'autel ; & soumise par foiblesse, vaincue par mon absence, elle obéissoit peut-être à un arrêt qui devoit nous coûter la vie à tous deux.

Ce court repos avoit néanmoins un peu calmé mes sens, & j'étois beaucoup plus en état que la veille, de prendre un parti. Je ne jetai plus de cris ; je ne fis plus des efforts inutiles contre le fer & les murailles. Je commençai par m'examiner, par me rassurer sur mes démarches & mes pensées ; & me donnant raison, je chargeai mon persécuteur du titre d'homme injuste. Si-tôt que je l'apperçus sous ce rapport, il perdit entiérement tous les droits qu'il avoit à ma confiance, & je cessai d'avoir pour lui l'estime qu'il avoit su m'inspirer. Je me déclarai libre ; & voyant que des hommes m'enchaînoient violemment pour l'intérêt de leurs opinions, je me tournai vers Dieu, seul juge, seul maître de mon existence. Je lui offris mon cœur à nu, avec tous les sentimens qu'il renfermoit. Je le regardai désormais comme le seul être à qui je devois rendre compte & de mes pensées & de mes actions ; je lui demandai la grace de n'en jamais commettre dont j'eusse à rougir devant ma conscience & devant lui. Je me sentis plus fort après cette priere, & je m'apperçus dans la nature, comme n'ayant que Dieu au-dessus de ma tête. Quant à ce qui regardoit l'intérieur de mon être, il étoit l'au-

guste témoin sous l'œil duquel j'allois marcher; j'osois tout braver en ne l'offensant pas: que pouvoient me faire les hommes dans leur tyrannie, lorsque je pouvois me dire à moi-même n'avoir point blessé la justice & la loi suprême de celui qui peut tout ?



CHAPITRE XXXIII.

Je n'étois pas encore levé, quand je vis entrer dans ma cellule le pere Monabridor, accompagné des cordons bleus de l'ordre. Ils s'assirent autour de mon lit en forme de sénat; leur visage étoit sévere, & leurs yeux baissés. En silence, ils sembloient préparer l'appareil d'un jugement formidable. Le pere Monabridor, rapporteur, dressa devant eux le plan de ses accusations, entre-mêlant le compte qu'il rendit de moi, de quelques foibles éloges; le tout pour relever l'enormité de mes fautes, qui n'avoient point pour principe l'ignorance. A la fin de ce rapport prouvé par des faits, & divisé méthodiquement, il alloit prendre ses conclusions, & chacun s'empressoit de m'exhorter à mettre le pied hors de l'abyme les uns tonnant avec fureur, les autres me flattant avec adresse. Mais je soutins l'assaut de toutes ces réprimandes avec une froide insensibilité, sans daigner leur répondre un seul mot, sans vouloir diminuer le sens de leurs expressions insultantes. Plus ils s'escrimoient à inventer des dénominations nouvelles pour mieux peindre mes prétendus attentats, moins ils réussissoient à dénouer ma langue. Je paroissois enfin décidé à garder un silence opiniâtre,

qui ne laissoit pas que d'être éloquent; car il les embrassoit.

Ils furent étonnés de ma tranquille fermeté; j'étois comme un roc qui repousse les vagues écumantes; ils épioient sur mon visage le moindre changement de mes traits; & n'y voyant aucune nuance de crainte ou de foiblesse, ils se retirerent en se regardant l'un l'autre, & disant: ah, quel cœur endurci! voilà l'effet du poison mortel qu'il a pompé! Je les entendois prononcer ces mots à quelque distance; mais je remarquai ce que l'un dit à l'autre, en lui serrant le bras: c'est là un sujet*!* c'est là un sujet*!* il faut s'y prendre autrement.

Au bout d'une heure que, rêveur & pensif, j'étois encore dans la même attitude, je vis rentrer dans ma chambre un de ceux qui étoient venus me sermoner: je fus fort étonné de le voir écarter les rideaux de mon lit & s'asseoir familiérement à mon chevet avec un front riant, des yeux adoucis & un air gai. Moi qui ne l'avois vu qu'avec les rides du rigorisme, un regard sévere & des levres boudeuses austérement avancées; je me levai sur mon séant & tâchai de lire sur cette physionomie nouvelle le motif d'un si prompt changement. A ma grande surprise, elle annonçoit plutôt la joie que la tristesse. Comme il s'apperçut de mon étonnement, il alla fermer la porte avec grand soin; & revenant tout-à-coup vers moi, il me prit la main & m'embrassa en riant. Jamais je n'eus si peur; je le repoussai, ma langue demeuroit muette; toute mon ame étoit dans mes yeux, fort occupée à deviner la sienne... Mon cher ami, me dit-il avec un regard doux & malin, vous voilà dans de grands embarras; ce pauvre petit cœur est

gonflé de colere, d'indignation, contre la tyrannie épouvantable qu'on exerce contre lui. Emprisonné, sermonné, livré à des persécutions terribles, ces joues sont encore sillonnées de larmes. Vous voulez sortir? & nous ne le voulons pas. Nous sommes des barbares, des hommes affreux, des monstres & comment ne le serions-nous pas? Vous êtes un si mauvais sujet, si horrible à nos yeux, que nous avons résolu de vous mettre des nôtres; oui, des nôtres. Mais vous ne nous connoissez pas, & vous nous avez en horreur. En effet, quelle cruauté inouie! on vous empêche de lire Voltaire! on déchire une de ses brochures à vos yeux! on veut vous mettre une robe toute noire, vous rendre captif, anachorete, vous faire renoncer à la bonne-chere, à la lecture & aux jeunes filles; & qui pis est, vous faire apprendre par cœur un peu de théologie! O mon ami! vous avez bien raison de fuir de tels ennemis de la joie, de la liberté & du plaisir. Vîte échappez vous, courez dans le monde qui vous attend les bras ouverts. Là, vous trouverez tout à souhait; table dressée, cœurs prévenans, habits galonnés, fidele maîtresse, & sur-tout des amis sans nombre. Il est vrai qu'il faut avoir beaucoup d'argent pour tâter légérement de toutes ces jolies choses-là; mais vous ne manquerez pas, comme on dit, de trouver un écu dans chaque pas de cheval; vous avez trop de mérite pour que cela vous manque. Il est vrai que dans ce monde à peine l'on convoite un morceau qu'un autre survient, l'enleve, l'emporte & l'a déjà avalé à vos yeux. Il est vrai que vos bons amis vous renversent quelquefois sur le chemin & vous marchent sur le corps sans pitié pour continuer

plus facilement leur route. Il est vrai qu'on vous promettra avec d'autant plus d'emphase que l'on voudra ne vous rien accorder; que seul, sans protecteur, sans manege, on est réduit à geler de froid avec son génie dans l'antichambre d'un grand, & à exciter la risée des valets; mais vous surmonterez tous ces obstacles qui rebutent les plus intrépides, par l'influence bénigne de votre étoile fortunée Vous trouverez les hommes uniquement occupés à vous aimer, à vous être agréables; les femmes même s'estimeront heureuses d'immoler leur vanité à la vôtre. Elles abandonneront l'homme opulent, qui leur procure mille agrémens propres à effacer leurs rivales, pour se jeter entre les bras de votre philosophie; &, nouveau sultan, vous n'aurez qu'à donner le mouchoir. Certes, votre expérience est grande! Je suis cependant revenu de toutes ces illusions romanesques qu'on se forme à votre âge; j'étois comme vous, m'imaginant que tous les hommes n'avoient rien de plus pressé que d'obliger quiconque s'appelloit leur ami. Je croyois aux cœurs sinceres, aux amis tendres, aux femmes fideles; mais hélas, mon pauvre ami! pas un jour qui ne m'ait détrompé; & pour parler seulement des femmes, j'ai rencontré sous un air de vierge telle petite furie qui savoit se métamorphoser d'ange en diable vingt fois en une matinée, selon la présence ou l'absence des personnes. J'ai été dupe long-tems. J'ai sollicité vainement mes superbes protecteurs. J'ai cru à la fortune qui m'étoit incessamment promise; & cela a fini un beau jour par voir tous mes projets avortés. Ma crédulité m'a fait faire bien des bévues, quand j'y songe. N'ai-je pas manqué de les couronner toutes en vou-

lant me marier? Oui, j'étois prêt à extravaguer de cette force là... Je m'en ſouviens, je l'ai échappé belle, car alors c'étoit fait de moi.

Eh! qu'aurois-je fait dans les liens indiſſolubles de ce mariage qui attache à vos côtés une femme éternelle? J'aurois végété dans le tracas obſcur d'un ennuyeux ménage. Heureuſement qu'un trait de lumiere m'a fait épouſer ſubitement la ſociété, & je m'en félicite tous les jours. Je la préfere, mon fils, à la plus belle femme de la terre : cette ſociété n'eſt point ingrate; c'eſt une maîtreſſe qui fait à coup ſûr la fortune de tous ſes amans. Ici, je jouis de tout ſans trouble & ſans inquiétude; je ſuis plus riche que ceux qui ſont grande figure dans le monde; j'ai plus de crédit qu'eux, je ſuis en état de me procurer des jouiſſances qui leur ſont inconnues. Ici, l'on n'eſt jamais iſolé; la cauſe de l'un eſt néceſſairement celle de tous; on ne ſauroit me faire une piqure, que l'ordre entier ne ſe ſouleve, n'en prenne fait & cauſe & ne crie en ma faveur à la cour, à la ville, & de là dans toutes les provinces... Allez, courez maintenant dans le monde que vous ne connoiſſez pas; nu comme un ver, ſeul comme Robinſon, & tombant dans un pays immenſe où vous ſerez perdu, où perſonne ne s'intéreſſera à votre ſort. Allez diſputer long-tems, & avec des efforts réitérés, contre l'intérêt de chaque homme qui croiſera le vôtre; vous éprouverez quelle eſt la férocité de l'amour-propre : allez revêtir à grands frais un habit qui ne ſervira qu'à vous confondre dans la multitude. Ces paillettes d'or ou d'argent, dont il ſera couvert, il faudra les payer chérement, il faudra les renouveller tou-

tes les saisons. Le point étroit où vous poserez la nuit votre tête, ne vous sera accordé qu'à prix d'argent. Il vous faudra toujours de ce métal en poche; & s'il tarit, on le devinera dans votre regard, & l'on vous tournera le dos avec dédain; on vous demandera par-tout qui vous êtes : que répondrez-vous ? Votre disette transpirera dans votre attitude, & repoussé de maison en maison, personne ne prendra garde à vous dès que vous ne serez point un gros financier, un prélat ou un militaire décoré. Vous finirez, après mille chagrins, par venir tendre la main à notre frere portier. Demandez-lui s'il ne donne pas tous les jours audience à des habits d'une dorure usée, qui viennent lui dire humblement : monsieur, pourrois-je avoir l'honneur de parler un moment au révérend pere un tel ? Et puis de s'incliner profondément avant de le voir & à son seul nom. Vous viendrez à leur suite, regrettant alors de n'être pas au rang de ceux qui distribuent les bienfaits; mais ce sera pour vous une légere humiliation, que de n'avoir rien, de ne tenir à rien. Le souvenir de quelques baisers furtivement pris ou donnés à une luthérienne, vous fera oublier ces angoisses renaissantes. Qu'importe, en effet, d'avoir l'estomac vuide, quand on a le cœur chaud ? Vous trouverez sur sa main blanche tous les trésors nécessaires à la vie... Aveugle, imprudent jeune homme! qui ne connois ni les autres, ni toi, me crois-tu donc malheureux, parce que je demeure dans une grande maison, où il y a une regle; parce que je porte un habit noir au lieu d'une étoffe couleur de rose; parce que mes cheveux sont taillés en rond, & non enfermés dans un sac; parce que je n'ai pas au côté une épée qui me bat le mollet ? Et pour-

quoi me croirois-tu ennemi de la volupté ? Va, je suis plus satisfait de ma petite chambre, qu'un potentat ne l'est de son palais. Si tu avois voulu te contenter d'une pareille, je t'aurois appris l'art de t'y distraire. Chaque âge a ses amusemens, je le sais; j'ai aimé dans mon tems; & cette robe, ce manteau, valent quelquefois l'uniforme d'un officier. Cette robe entre partout; & sans être presque apperçue, elle est de mise chez le grand seigneur & chez l'humble bourgeois; elle attire le respect & la confiance; elle pompe tous les secrets; elle fait tout ce qu'elle veut, & sait tout ce qui se passe... Le pauvre garçon comme on lui a percé le cœur en lui enlevant ces trois petites brochures de Voltaire! & moi, j'ai trente volumes de cet auteur, & de plusieurs autres qui le valent bien; je les lis tous les soirs avant que de me coucher, & j'en fais tacitement mon profit. Après le repas du réfectoire, je dîne dans la chambre du préfet, mon ami, qui pense tout comme moi; nous allons en ville, & tout le monde se leve en notre présence; la premiere place est pour nous; l'on nous écoute avec attention, avec une certaine politesse humble: les hommages volent audevant de nos pas. Les aventures les plus secrettes forment notre gazette journaliere: nous savons à fond l'histoire de la ville; & toutes les anecdotes les plus plaisantes alimentent notre curiosité: j'en fais recueil, & le soir je ris tout à mon aise des folies du jour. Il faut savoir arranger doucement toutes ses petites fantaisies: voilà tout l'art. Eh, tu le sauras! Dans le monde, comme dans un couvent, chacun fait sa grimace... Tiens, voilà la mienne. Alors les peaux de son maigre visage se riderent, & je le revis

sous cette figure grave & severe qui annonçoit la mortification : puis, tout-à-coup, faisant un grand éclat de rire, ses traits se métamorphoserent subitement, & prirent un tour si original, si comique, que, malgré l'indignation que me causoit son discours, je ne pus m'empêcher de rire de ce singulier contraste.

Allons, allons, plus d'enfance, s'écria-t-il, sois un homme; sois des nôtres : je suis chargé de t'instruire, parce que nous avons bien senti que tu ne seras jamais un de ces sots que nous savons d'ailleurs employer utilement, & qui ne laissent pas que d'être des instrumens bons à quelque chose. Quant à toi, on te réserve à quelque grand office; celui qu'on te destine sera de ton goût; puisqu'il te faut des brochures, tu en auras tout ton saoul, & tu en seras bientôt las. Tu apprendras à t'élever avec nous, aux nobles opérations que nous avons conçues. Si tu étois un imbécile, je me serois donné bien de garde de te parler de la sorte à cœur ouvert; mais tu vas prendre un vol sublime, & tu perdras de vue ces petitesses, qui sont pour toi aujourd'hui des fantômes effrayans.

En disant ces mots, il sautoit de joie & me serroit dans ses bras, m'appellant son confrere, son ami; me répétant que toutes les peines étoient finies, qu'il avoit fallu passer par-là pour m'éprouver; mais que le chemin que j'allois parcourir dorenavant, seroit parsemé de roses. Il m'exhorta à m'habiller, me disant que nous allions faire ensemble un tour de promenade pour début. Cette nouvelle m'enchanta, & chassa tout-à-coup les ombres qui obscurcissoient mon front. J'espérois bien de rencontrer mon adorable Suzanne, & de lui détailler les

raiſons qui m'avoient empêché de venir à elle.... Va, va, pourſuivit-il en folâtrant, te voilà reconcilié avec ton parrain. Si tu veux ſuivre nos idées, nous ne te gênerons point dans des petits caprices, pourvu que tu n'omettes point les choſes eſſentielles & importantes. Sais-tu que tu lui as fort bien repondu, & vertement! Comment diable! tu as du caractere! tu es un homme! Allons, allons; je ſuis content de toi; nous allons te parler bien différemment. Oh! que tu vas apprendre de choſes qui t'émerveilleront! Tu as de l'eſprit, une maniere à toi; mais tu es encore dans les ténebres de l'ignorance; il faut te mettre préalablement au fait du local.... Eh bien, nous ne ſommes pas encore à la promenade, pour cauſer au grand air de tout cela... Tenez, le nigaud! il ſe laiſſe enfermer, & je vous demande pourquoi! Alors il fit mille ſingeries, telle que depuis j'en ai vu faire ſur la ſcene à Préville; il étoit pour le moins auſſi bon comédien. Il ne manqua pas de me faire un récit plaiſant de la maniere dont mon parrain lui avoit parlé de moi. C'étoit lui, diſoit-il, qui avoit inſiſté fortement pour qu'on ne ſévît point contre moi, parce que la poire étoit mûre, & que ſi on ne la cueilloit pas, elle alloit tomber d'elle même. Ce fut l'image dont il ſe ſervit dans ſa narration, entre-mêlant le tout de mille réflexions facétieuſes & badines.



CHAPITRE XXXIV.

Nous sortîmes ensemble comme une paire d'amis; il me parloit toujours sur le même ton de confiance & d'ouverture : mais j'étois distrait; car voyant les rues si larges, je pensois à Suzanne & projetois ma délivrance entiere. Il avoit repris sa mine de parade; & sous ce masque, il m'entretenoit à voix basse de choses assez contraires à son air édifiant, il me montroit du coin de l'œil chacune de ses connoissances. Je crois qu'il avoit des liaisons avec les trois quarts de la ville. Les enfans se rangeoient sur la porte pour le voir passer, & avertissoient leurs parens de l'apparition du saint homme. Il saluoit si profondément, & d'un air si recueilli, que dans ces momens peu s'en falloit qu'il ne m'en imposât à moi-même. Oui, mon cher Jezennemours, poursuivit-il, malgré votre répugnance, sachez qu'il y a du plaisir à être jésuite. J'espere bientôt vous en convaincre; & puisque vous aimez la compagnie des mondains, je saurois, si je suis content de vous, vous faire passer quelques momens agréables; j'ai tous les secrets de ces maisons que vous voyez, & je vous les communiquerai. Il faut savoir partager son tems entre le travail & le plaisir; voilà la conduite du sage : vous le serez, si vous écoutez ma voix; en suivant mes leçons, vous aurez la gloire & l'abondance.... Tout en conversant, nous nous écartions des ramparts, & nous allions côtoyant les dehors de la ville; j'allois bon pas & à

deſſein; je ſuivois les ſentiers ſolitaires qui m'étoient parfaitement connus, tandis que mon compagnon s'échauffant à parler, ne ſongeoit qu'à ce qu'il me racontoit. Il prenoit mon ſilence pour un aveu tacite, ou pour une ſuite de mon étonnement. J'étois en effet très-étonné; mais c'étoit un nouveau trait de lumiere qui me portoit à prendre précipitamment mon parti, & à fuir une maiſon où je ſentois bien que le bonheur ne viendroit jamais me viſiter, malgré tout l'étalage qu'on me faiſoit.

Le jour commençoit à baiſſer, & mon mentor parloit de revenir ſur ſes pas; je fis la ſourde oreille, pour gagner plus de terrain; mais au bout d'une certaine allée, il inſiſta plus vivement, & me prit même par le bras. Alors je me livrai tout-à-coup à l'exécution du projet courageux que j'avois conçu & médité.

Monſieur, lui dis-je d'un ton ferme & d'un air décidé, je vous ai laiſſé parler juſqu'à cette heure; voici le moment où je dois vous réponrde : ſachez que mes ſentimens ne ſont point du tout d'accord avec les vôtres. Vous êtes un comédien; allez faire votre grimace tout ſeul; nous ne ſuivrons pas la même route, s'il vous plait : voilà votre chemin; quant à celui que je dois prendre, je vous prie de ne point vous y rencontrer. Il voulut prendre la choſe en badinant; il m'appella le déſerteur par feinte; il arma l'ingénieuſe ſaillie pour m'éloigner de mon deſſein. Je lui dis que cela étoit très-ſérieux; que je renonçois aux jéſuites & au college pour toute ma vie; & que j'aimois mieux labourer la terre de mes deux bras, que de vivre ſelon ſon ſyſtême. Comme il voulut joindre un geſte impératif à ſes diſcours, & qu'il regardoit de tous côtés pour

crier

crier aux passans que l'on m'arrêtât, je devinai son intention. Je reculai trois pas, & soulevant une grosse pierre, je le menaçai de lui casser la tête s'il ne se retiroit.

Mon stratagême me réussit : il eut vraiment peur de mon geste; & voyant que j'avois plus de sang que lui dans les veines, ne pouvant me retenir par force, il voulut exciter ma pitié : il me dit qu'il me chérissoit tendrement; que j'étois un ingrat; qu'il avoit répondu de moi ; que c'étoit à sa priere qu'on m'avoit laissé sortir ; qu'il seroit en peine s'il ne me ramenoit, parce qu'il auroit à répondre de ma fuite au préfet, & qu'il ne sauroit alors que lui dire..... Vous lui direz, repris-je avec impétuosité, que je me suis échappé malgré vous; & qu'au lieu de me faire sous diacre, je vais me marier. Je vous donne une excuse favorable, à ce que je crois, & ne veux point vous faire mentir. Adieu; tâchez de m'attrapper si vous le pouvez. Je jetai tout de suite ma pierre loin de moi, & me mis à courir par des sentiers qui m'étoient parfaitement connus. Tandis que le vent emportoit ses cris, ses remontrances, ses plaintes & ses prieres, je gagnois du terrain. Je ne pense pas qu'il ait tenté de perdre son tems à me poursuivre. Je volois comme un jeune coursier échappé au licol & mis en liberté pour la premiere fois. Je fis un long détour pour gagner une autre porte de la ville. Je n'eus que le tems d'arriver; on alloit lever les ponts, & on les leva en effet après moi.

Je suis bien sûr que mon mentor resta cette nuit à la porte, & coucha hors de la ville : & moi, content d'être libre, satisfait d'être rentré dans le séjour qu'habitoit mon amante,

ſoupirant après ſa vue, ne deſirant qu'elle, je me ſentois une valeur ſi héroïque, que je me ſerois battu jusqu'à la mort contre un régiment qui auroit voulu m'arrêter.



CHAPITRE XXXV.

APRÈS ce coup hardi, je me déclarai abſolument libre & maître de moi-même, bien réſolu de ne jamais approcher d'aucun college, maudiſſant ces priſons où j'avois gémi, le cœur froiſſé entre la ſervitude & la tyrannie. Que j'étois heureux de ne plus dépendre du caprice d'un préfet! Mes pieds touchoient à peine la terre, & je me ſentois toute la légéreté d'un oiſeau.

Je me rendis avec empreſſement à cette petite porte fortunée, l'entrée du bonheur, de la joie, de la vraie félicité. On avoit négligé de raccomoder la ſerrure; elle cédoit à mon heureuſe main. J'attendis, pour me gliſſer dans le jardin, que l'heure fut un peu plus avancée. Nulle crainte, nulle foibleſſe ne me troubloit; j'étois décidé à tout ſouffrir: je m'en ſentois la force & le courage. Mon ſang, qui bouillonnoit dans mes veines, me cachoit les revers & le danger des événemens. Que le reſte de ma vie ſoit livré aux douleurs, me diſois-je; pourvu que je repoſe un inſtant entre les bras de Suzanne; j'y puiſerai de quoi vaincre l'adverſité, quelque peſante qu'elle ſoit. Ainſi mon ame, au ſein même du plaiſir, avoit des preſſentimens confus.

Comme mon impatience hâtoit le moment

où j'allois lui raconter le triomphe de ma liberté ! Que j'étois fier du recit que j'allois lui faire ! Je n'allois plus appartenir qu'à elle ! Enfin l'obſcurité étant totale, & l'occaſion favorable, je pouſſai la petite porte, & marchai à pas ſourds le long de la charmille. Je n'attendis pas long-tems la divinité de mon cœur : elle s'offrit environnée de l'ombre ; mais tout en moi ſut la reconnoître. Nous allâmes l'un à l'autre. Nous nous ſerrâmes quelque tems ſans parler. O nuit ! tu n'as jamais enveloppé dans tes heureuſes ténebres, deux amans & plus chaſtes & plus tendres ! Nous ne pouvions nous voir ; mais comme nos cœurs ſavoient s'entendre ! Moment d'extaſe ! oui, tu peux payer une vie entiere d'infortunes !... — Mon cher Jezennemours, me dit-elle, que j'ai ſouffert depuis que je ne vous ai vu, & que vous avez dû ſouffrir vous-même ! Qu'aurez-vous penſé de m'avoir vainement attendue la nuit derniere ? J'étois loin de pouvoir venir.... — Je ne ſuis point venu, interrompis-je avec feu... J'ai éprouvé une ſituation violente & terrible ; j'ai été enchaîné, garrotté par des barbares : mais j'ai rompu, briſé tous mes liens ; je ſuis à vous, à vous ſeule dont je veux dépendre ; j'ai rejeté une fortune & un rang qu'il falloit acheter au prix de la diſſimulation ; je ſuis vrai, & veux l'être dans toutes les circonſtances de ma vie, orageuſe ou paiſible ; je n'aimerai que vous ; faites ſeule ma deſtinée : elle eſt heureuſe de ce moment, ſi vous m'aimez.

Elle me ſerra la main dans un ſilence touchant, comme pour applaudir à mon courage.... — De mon côté ; reprit-elle, j'ai eu à combattre ; je me ſuis vue en proie aux plus extrêmes perſécutions : ma ſituation n'a

pas été meilleure que la vôtre. Sur le refus que j'ai fait à mon pere d'accepter l'époux qu'il m'a présenté, il ne m'a point quittée de la nuit; il m'a accablée de son pouvoir. Que de reproches & quelles menaces! O Jezennemours, quelle nuit! & comment mon ame n'a-t'-elle pas succombé à ce courroux d'un pere! Mais j'aimois, je me suis senti une fermeté inconnue; je n'ai point cédé à l'orage; j'ai vaincu; mais je vois qu'il s'apprête à forcer ma main à se donner. Peut-être ne pourrai-je résister à tant d'épreuves successives; peut-être trop foible contre sa voix, cette voix puissante & terrible, qui a déjà ébranlé mon cœur sans le soumettre, me poussera malgré moi aux pieds des autels... Si vous saviez..... Le courage de mourir me seroit plus aisé que celui de résister en face à l'auteur de mes jours. Je crains l'ascendant de sa douleur bien plus que son courroux... Il n'y a plus à reculer, ajouta-t-elle avec précipitation, je me suis abandonnée à vous; c'en est fait; vous êtes celui à qui je veux confier mon cœur & ma destinée; il faut fuir, Jezennemours, c'est le seul parti qui nous reste, & c'est celui que j'embrasse : je ne puis me flatter de vaincre qu'en m'éloignant. Une soumission absolue jusqu'à ce moment, a été mon premier devoir; mais puisqu'on veut porter atteinte à une liberté aussi inaliénable qu'est celle de se choisir un époux, je me déroberai pour éviter un malheur plus grand que celui de recevoir la mort. La sœur de ma mere est mariée à quatre-vingt lieues d'ici à un catholique. De pareilles unions sont autorisées dans les pays qu'ils habitent. Allons nous mettre sous leur protection, ils nous recevront à bras ouverts. Ils

connoiſſent le caractere emporté de mon pere ; ils ſauront le fléchir, & ſeront les premiers à l'accuſer de ſes torts. Ils m'aiment enfin, & là nous trouverons des ames ſenſibles qui s'intéreſſeront à nos amours. J'ai ménagé depuis long-tems une petite ſomme ; elle eſt à moi, puiſqu'elle eſt le fruit de mes épargnes & de mes aſſidus travaux ; elle a été groſſie par les dons d'une mere qui m'aimoit d'une tendreſſe peu commune. Lorſque je l'amaſſai, j'étois bien éloignée de me douter de l'uſage que j'en devois faire un jour ! Mais on ne peut aller contre les coups du deſtin & de la ſympathie.

Je voulus, dans le premier tranſport de mon ivreſſe, couvrir de baiſers ardens la main de Suzanne... Elle me repouſſa doucement, & me dit que notre amour, dès cet inſtant, ne devoit plus s'éloigner des expreſſions d'une amitié pure & fraternelle ; que ſi elle étoit forcée à fuir avec moi, elle vouloit ſe répondre à elle-même de l'innocence de ſa conduite ; qu'elle attendoit de moi cette délicateſſe de ſentimens qu'elle m'avoit toujours reconnue ; & que, comme nous devions porter le nom de freres juſqu'au jour où nous pourrions échanger ce nom ſi doux contre un nom plus doux encore, il nous falloit en avoir la tendreſſe innocente.

Je demandai pardon, & la paix fut bientôt ſcellée. Sous la foi de ce nouveau traité, je me ſouviens encore des paroles touchantes qui ſortirent de ſa bouche... Jezennemours, me diſoit-elle avec un ton noble & doux, je vous eſtime, & ne me méfie point de vous ; mais c'eſt à moi de me conſerver pure & ſans tache à mes propres yeux. Plus nous nous aimons, plus je ſerai ſévere. Je ſais tous les diſ-

cours qui vont suivre ma fuite. La calomnie aura beau jeu. Tout déposera contre moi ; mais j'aime mieux endurer publiquement les reproches les plus injurieux, que d'en mériter un seul dans le secret de mon cœur.



CHAPITRE XXXVI.

Nous arrêtâmes sur-le-champ notre départ. Il fut fixé pas plus tard qu'à la pointe du jour. Nous ne pouvions sortir de la ville qu'aux premiers rayons de l'aurore. Aurore trop lente pour mes vœux impatiens ! combien de fois je t'appellai, & combien je craignois qu'un sort contraire ne vint m'enlever le cher trésor où reposoit ma félicité !

Cependant l'habit noir que je portois n'étoit guere propre à accompagner en voyage une fille jeune & jolie. Je regardois comme un crime de porter plus long-tems la livrée d'un état que j'avois abandonné authentiquement. J'allois rêvant aux moyens de me procurer un vêtement convenable, & cela ne laissoit pas que de m'inquiéter, lorsque Suzanne se souvint qu'il y en avoit un délaissé depuis long-tems dans une vieille armoire de la maison, & qui pourroit m'aller. C'étoit une ancienne défroque que jamais personne n'avoit réclamée ; elle se hâta donc de l'aller chercher à bas bruit ; elle revint quelque tems après, portant avec grace un petit paquet qui contenoit l'habit de voyage. Elle le jeta à mes pieds, en me disant : *mon amant ne sera donc plus un abbé* ! Qu'elle étoit charmante alors ! Je fis mille folies au-

tour d'elle, & mon ivresse s'exprima par les plus innocentes caresses.

Ce furent les mains de Suzanne qui m'aiderent à dépouiller ce vêtement lugubre qui interdit l'amour. Elle voulut toutefois garder mon rabat comme le drapeau de sa conquête; & jamais l'amour, au siecle de l'âge d'or, ne parla d'une maniere plus naïve & plus touchante. C'étoit une flamme pure & céleste qui nous consumoit, & qui ne laissoit pas approcher la profane & grossiere étincelle du desir. Ses mains m'aiderent à revêtir cet autre habit, qui ne défendoit pas d'aimer, & sous lequel je parus à ses yeux un homme nouveau. Je fus étonné moi-même de la métamorphose. Je sentis que je pouvois lever la tête plus haut, & regarder fixement qui voudroit me faire baisser la vue. Cet habit enfin, avoit une couleur & une tournure militaire. Un vieux & large couteau-de-chasse l'accompagnoit, orné de son ceinturon galonné. Et voilà, disions-nous d'une commune voix, voilà l'effet que produit un morceau de fer, ou un morceau de drap différemment taillé! Le capucin, enseveli sous un froc épais, a souvent un cœur aussi passionné que le petit-maître qui le regarde en ricanant; il faudroit peut-être bien peu de chose pour les ranger subitement au même uniforme. Nos habits sont nos préjugés; mais le sage porte sa robe sans mot dire à personne, tandis que l'insensé la montre avec emphase, & veut la faire baiser à tout le monde.



CHAPITRE XXXVIII.

J'AVOIS ramassé précipitamment tout ce que j'avois pu trouver sous ma main, & je l'avois entassé dans une espece de porte feuille; en revisant ces feuilles volantes quelques jours après, je vis que le pere de la Hogue avoit laissé par mégarde un manuscrit dans ma chambre, & ce manuscrit avoit pour titre: *Notices pour notre général.*

Il y avoit des notes curieuses, elles revêloient les confessions des grands & des gens en place; les jésuites étoient comme ces ingénieurs qui levent le plan d'une forteresse & mettent les ennemis en état de l'attaquer par l'endroit le plus foible; on y lisoit que M. le duc... avoit pour maîtresse mademoiselle de..... à laquelle il ne refusoit rien; que M.**, homme en place, avoit reçu tels ordres secrets; que le ministere se proposoit de faire telle chose; qu'on savoit les dispositions d'un autre par le moyen de sa femme à qui il disoit tout.

Une autre note assuroit que l'on pouvoit compter dans la province plusieurs pénitens opiniâtres qui seroient *martyrs* de la société, & sur lesquels on pourroit tabler.

Toutes ces notes singulieres annonçoient le crédit, l'autorité, & les ressources sans nombre de l'ordre que je venois de quitter, & me confirmerent dans la répugnance que j'avois pour cet habit.

Il y avoit ensuite: *Expédiez-nous trois cents modeles d'association à notre société, nous devons quelque reconnoissance à quelques personnes pieuses; Madame... a déjà orné richement une chapelle de*

notre église, & lui a fait présent d'un devant d'autel magnifique & d'une lampe d'argent: enfin elle est dans la disposition de nous léguer quatre-vingt mille livres pour l'acquisition d'un bâtiment propre à faire des retraites spirituelles, ou pour l'entretien de quatre missionnaires jésuites, sans que ses héritiers puissent entrer en connoissance de l'emploi des quatre-vingt mille livres; c'est le pere M... qui est le confesseur de cette Dame.

Nous cachons toujours le fils de Monsieur de... & nous le dérobons aux recherches des tribunaux; les parens pour ce service nous ont compté vingt mille livres.

Nous avons reçu des sommes considérables dont nous vous envoyons ci-joint l'état avec les noms des peres qui nous les ont obtenus.

Comme nous soutenons qu'il nous est libre de congédier les religieux, nous nous sommes faits faire, par les peres & meres des six religieux qui ont fait leur derniers vœux, des donations pour le prix de la fixation de leur état. Ces donations sont à la vérité révocatoires en cas que les religieux soient congédiés; mais c'est ce que la société ne doit jamais faire en pareil cas.

Toutes ces notes jetoient un jour non équivoque sur la conduite de l'ordre.

Cet écrit m'inspira une sorte de frayeur, & je le déchirai avec indignation, ce dont je me repens aujourd'hui; car il y avoit plusieurs réticences qui faisoient supposer une infinité de faits curieux (*).

(*) Des folliculaires toujours absurdes dans leurs assertions comme dans leurs raisonnemens, ont imprimé que l'auteur avoit manqué à la reconnoissance en disant du mal de ses maîtres; l'auteur n'a jamais étudié chez les jésuites, ni fréquenté aucune de leurs écoles; il a fait toutes ses études dans l'université de Paris.



CHAPITRE XXXVIII.

Le point du jour nous vint annoncer l'inftant du départ. Je donnai le bras à Suzanne. Comme elle étoit tremblante malgré fon courage ! Elle fondit en larmes, en jetant un dernier regard fur la maifon où fon pere étoit encore plongé dans le fommeil. Elle s'arrêta. — O mon pere ! mon pere ! prononça-t-elle amérement, pourquoi votre fille vous fuit-elle ? Pourquoi faut-il qu'elle cherche loin de vous le repos de fa vie ? Eh ! que n'avez-vous ce cœur paternel qui m'auroit pu tenir lieu de tout autre bien ? Mais vous n'avez fu qu'appefantir fur moi le poids d'une injufte rigueur, je dois me dérober aux derniers coups qui confommeroient mon malheur... Ne maudiffez point votre fille infortunée à votre réveil ; n'appellez pas fur elle la vengeance célefte... Elle s'accompliroit. Elle fouffre, en vous quittant, tout ce que l'amour a de plus douloureux, tout ce que les remords ont de plus déchirant. Je fens combien je viole les droits du pouvoir paternel, les loix même de l'honneur : mais il n'eft pas en moi de dompter ce que je fens. Je m'abandonne à des mains étrangeres... Etrangeres ! repris-je avec la plus grande vivacité ; Suzanne, tout vous eft préfentement étranger, excepté moi. Oui, j'ofe le dire, le nom de pere cede au nom d'époux... C'eft à lui que vous êtes déformais attachée, puifqu'il répond de votre bonheur comme de vos jours ; & en prononçant ces mots, je rattachois ce couteau-de-chaffe qui

alloit mal ; car c'étoit pour la premiere fois de ma vie que je ceignois une pareille arme, & la belle main de Suzanne fut obligée de l'ajuster convenablement... Partons, partons, interrompit-elle en baissant la tête & poussant un profond soupir. La pureté de nos sentimens me rassure ; mais il est peut-être une autre voix qui nous condamne : la société a des loix qu'il n'est pas permis d'enfreindre. Nous sommes coupables ; ah ! c'est assez de l'être sans prétendre encore à nous justifier... Adieu, mon pere ! Elle prolongea cet adieu avec un cri qui me fit trembler, & dont elle ne fut pas maîtresse.

Nous étions déjà hors du jardin & sur les remparts. La ville entiere étoit endormie. Nous sortîmes d'un pas hâtif. Nous côtoyâmes pendant près de deux heures les bords du Rhin, & Suzanne gardoit un silence que toute ma joie ne pouvoit rompre. Nous trouvâmes à point nommé un bateau qui descendoit ; c'étoit une belle occasion à saisir. A peine embarqués, l'Alsace disparut bientôt à nos yeux. Nous nous parlions sous les doux noms de frere & de sœur : l'air modeste de Suzanne, qui inspiroit encore plus de respect que d'amour, servoit à confirmer ce nom de sœur que ma bouche se plaisoit à prononcer si fréquemment. Je n'avois un cœur que pour elle, & la vue de ses charmes ne m'inspira jamais que ces chastes caresses que l'amour fraternel autorise, & qu'il déploie en liberté à la satisfaction des ames honnêtes. Non, jamais mon cœur ne s'est enivré d'un torrent de plus pures délices. Non, Florimonde (je suis peut-être trop sincere en ce moment), mais les plaisirs voluptueux que nous avons partagés ensemble ne sont rien auprès des plaisirs que je goûtois en ces momens,

hélas! trop fugitifs. Pardonnez cet aveu. Si la cruelle jalousie pouvoit s'en offenser, dans un moment elle feroit satisfaite. Mais je connois votre cœur, & cette réflexion est trop loin de vous pour vous regarder. Le fleuve nous entraînoit avec rapidité ; l'air étoit pur, & jamais je n'avois vu un plus beau ciel ; car j'étois à côté de Suzanne & je la possédois toute entiere. Je lui parlois ; je l'entendois ; & nos regards, en tombant autour de nous & sur les bords du fleuve & sur nous, se disoient mutuellement : oui, tout est bien, tout est brillant, tout est beau, tout est admirable dans la nature !

Après quelques jours de navigation, nous fûmes obligés de débarquer à Coblentz, pour prendre par terre la route qui devoit nous conduire chez cette parente dont la maison devoit être la nôtre. Je vis toute cette partie de l'Allemagne investie par des troupes retirées de la Westphalie, au moyen d'une retraite soudaine & imprévue. Je ne parlerai point de cette campagne, ni du général François, quoique j'aime comme un autre à politiquer, sur-tout quand il s'agit de ce qui a intéressé si vivement ma triste patrie. Le bruit tumultueux de la guerre retentissoit de tous côtés ; le citoyen n'avoit plus d'asyle ; les vexations les plus oppressives étoient imposées par le droit du canon ; une haine violente & réciproque se caractérisoit sur tous les visages ; & le soldat prêt à tout exterminer sans remords, s'offensoit souvent de ce que celui qu'il venoit de mettre au pillage, osoit faire gronder tout bas l'accent du murmure.

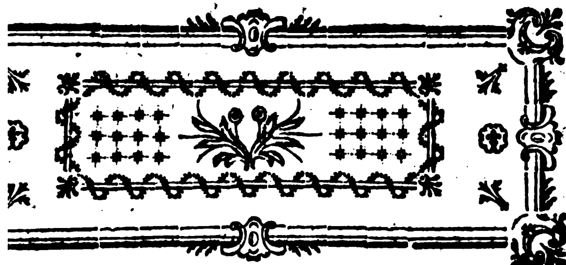
Au milieu de cette bande de soldats & de ces régimens qui filoient presque en désordre, je ne savois trop à quoi me résoudre ; nous

n'avions pas prévu cet inconvénient. Je ne voulois pas aller plus loin, car les chemins ne me paroissoient pas sûrs : je tremblois pour Suzanne ; mais ayant apperçu un couvent de jésuites, je crus voir la main du terrible préfet qui s'étendoit pour me saisir & me replonger dans mon ancienne prison. Je résolus de quitter ce séjour, où l'on voyoit tant de robes noires qui me rappelloient mon esclavage ; & Suzanne d'ailleurs n'aspiroit qu'à se trouver dans les bras de sa tante : elle devoit appuyer nos amours, & les consacrer par un nœud légitime.

Le trajet qui restoit à faire, n'étoit pas long ; deux jours pouvoient nous y porter commodément, deux jours alloient mettre fin à nos fatigues & à nos inquiétudes. On nous rassura, en nous représentant que nous n'avions rien à craindre en suivant les grandes routes. Nous fîmes rencontre d'une petite voiture qui venoit de décharger des marchandises, & qui retournoit à vuide presque au même lieu où nous desirions tant d'arriver. Le marché fut bientôt fait & conclu ; & ma chere Suzanne sur mes genoux, nous traversâmes des plaines & des bois, non sans frayeur, à cause des détachemens étrangers qui pouvoient rôder aux environs : mais notre conducteur rioit & se moquoit beaucoup de nos craintes, disant que les ennemis étoient bien loin & qu'il avoit fait cent fois le même chemin sans encombre. Nous nous confiâmes à la Providence ; & la distance s'accourcissant à chaque minute, nous crûmes déjà toucher le but de nos espérances, l'asyle du repos & du bonheur.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE.





IISTOIRE
D'UNE JEUNE
UTHÉRIENNE.

CHAPITRE XXXIX.

e deuxieme jour de marche, nous defcen-
s fur une pente rapide dans un étroit val-
& nous vîmes fur le chemin une voitu-
ns chevaux, dont le bagage avoit été
Plusieurs ommes dépouillés étoient éten-
pars dans la pouffiere; des traces de fang
nçoient que ce lieu avoit été le théatre
eurtre. Alors notre conducteur pâlit, &
a que nous pouvions être en danger. Su-
e changea de couleur, & je la ferrai
blante entre mes bras, fans pouvoir pro-
er un mot. Le voiturier hâta le pas de
hevaux, & fortit du vallon le plus pré-
amment qu'il lui fut poffible: mais arrivé
ommet, un cri finiftre fe fit entendre; &
cri le voiturier fe jetant à bas de fon
; fe fauva à perte d'haleine dans la pro-
eur du bois.

A peine avois-je eu le tems de regarder pourquoi il prenoit la fuite, que déjà vingt huſſards nous avoient enveloppés. Ils dételent les chevaux avec des juremens effroyables, & déjà furieux de n'avoir trouvé qu'une voiture vuide... Il faut s'être trouvé dans une ſituation auſſi terrible, pour en concevoir toute l'horreur. On paſſe ſouvent avec froideur ſur le récit des plus funeſtes aventures ; mais lorſque l'homme qui les a éprouvées, & qui porte encore les marques de ſon infortune, ſoupire en les racontant, qui pourroit lui refuſer des larmes ? Votre cœur, Florimonde, va ſe ſentir ému de pitié ſur le ſort de votre rivale. Dans cet horrible moment je n'étois plus à moi : aliéné de douleur, la tête égarée, je voulois tout entreprendre & ne pouvois rien tenter. On avoit ſaiſi mon arme & ma perſonne ; un bras de fer, qui me tenoit à la gorge, m'étouffoit preſque, & les miniſtres de l'enfer ont une cruauté moins froide & moins atroce. La réſiſtance devenoit inutile. Il ne me reſtoit plus qu'à les fléchir par mes prieres ; mais comment prier ces hommes barbares ? [illegible] portoient tous des faces de tigres. Non, ce n'étoit plus des hommes, ils en avoient perdu juſqu'aux traits les plus reconnoiſſables ; leur fer ſanglant étinceloit autour de ma tête ; ils me traînerent par les cheveux, & m'arracherent juſqu'au moindre vêtement, avides d'y trouver le peu d'argent que Suzanne m'avoit confié. Que devenoit-elle alors ? Hélas ! ſes cris ſe perdirent dans les airs ; je la vis, les cheveux épars, qui retenoit fortement les mains cruelles d'un forcené, & qui le ſupplioit à genoux de lui donner la mort. En vain faiſois-je mille efforts pour voler à elle, ces monſtres s'amuſoient de

ma foiblesse ; & dédaignant de m'ôter la vie, ils jouissoient du pouvoir qu'ils avoient sur moi. Après avoir joint l'insulte à la férocité, ils m'attacherent tout nu à un arbre ; & me montrant à Suzanne, ils menaçoient de me poignarder si elle ne cédoit sur-le-champ à leur brutale fureur. La douleur ne lui ôta pas l'usage des sens ; ses yeux ne quittoient pas les miens ; elle luttoit de toutes ses forces contre ses bourreaux ; elle osoit défier leur rage. Tout-à-coup s'arrachant des bras qui la captivoient, elle s'élança vers moi. Les cheveux flottans, elle enlaça ses bras autour de mon corps ; son sein demi-nu & palpitant, s'appuya contre mon cœur ; ses levres presserent les miennes, & ses larmes enflammées coulerent sur mes joues... Mourons, mourons ensemble, cher Jezennemours ! & puisque je ne peux te donner que ce gage de mon amour, reçois-le, & que ton ame accompagne la mienne ! Elle m'embrassoit si étroitement, qu'aucun effort ne sembloit devoir l'en détacher. Un horrible éclat de rire partit à l'instant de ces bouches infernales ; ils nous entourerent curieusement, & ces monstres oserent plaisanter des derniers adieux que l'amour & la douleur nous arrachoient. Nous tremblions, non de mourir, mais de ne pas expirer ensemble. Tout-à-coup, & au milieu de mille imprécations, ils se déterminerent à fondre d'un autre côté. Leurs mains meurtrieres forcerent Suzanne à me quitter. Je vis le combat de l'amour & de la barbarie, & je regrettai moins de quitter la vie. Ses bras étoient ensanglantés ; elle se débattoit en de longs & vains efforts ; on l'entraîna loin de moi, en tournant en dérision ses cris plaintifs & mon désespoir. Quelques-uns, dans une raillerie

cruelle, me firent signe de la suivre, si je le pouvois ; d'autres proférerent des indignités que je n'ose redire, & qui montrent à quel degré de férocité s'abandonne l'homme qui a mis le pied dans la voie du crime. Ah! j'étois consolé de la mort; du moins elle devoit m'enlever d'un séjour où respiroient de si abominables êtres. Ils m'épargnerent, & je ne sais pourquoi. Je ne leur taisois pas le mépris dont tout mon cœur les foudroyoit. Ils se mirent tous à chanter, ou plutôt à hurler, pour étouffer mes reproches; & en me saluant de loin, ils l'emmenerent... Je n'entendis plus qu'un bruit sourd & confus, qui expiroit à mesure que je prêtois une oreille plus attentive. Suzanne avoit disparu, & je ne pouvois plus même me flatter d'entendre le dernier son de sa voix gémissante...

O Dieu! pourquoi l'homme a-t-il si peu de force en partage! Que ne m'a-t-il doué en ce moment de la force du lion, & d'un bras propre à secourir la vertu, la beauté & l'innocence! Que n'ai-je pu du moins briser ces liens cruels qui me tenoient enchaîné, & aller demander à ces brigands la mort qu'ils avoient accordée à tant d'autres. Ils me laissoient vivant, & m'enlevoient Suzanne! O tourmens! ô Providence! ô Maître de nos destinées! quelles sont donc les miennes? Je me soumets à tout, Dieu puissant! mais me feras-tu un crime des soupirs qui m'oppressent?... Je ne murmure pas sous les coups qui se sont appesantis sur moi; mais qu'est devenue Suzanne? Suis-je donc condamné à l'horreur de ne la revoir jamais?

Heureux si dans cet état je fusse tombé dans un anéantissement stupide! Mais la douleur

d'une gêne insupportable réveilloit à chaque instant ma sensibilité; je souffrois des tortures affreuses? la mort s'avançoit vers moi, mais accompagnée de ses lentes & inexprimables horreurs; une nuit épaisse & sombre acheva de tout effacer autour de moi, & ce désert ténébreux me parut l'antécédente obscurité du tombeau. Le corps serré sous des cordes étroites, immobile dans ces supplices, n'ayant pas même un témoin de mes souffrances, j'entendois par intervalle le bruit lointain de quelque coups de feu dont j'aurois voulu être le but. La scene qui m'environnoit n'étoit pas encore assez affreuse; un orage qui menaçoit de loin, en roulant le tonnerre dans ses flancs, vint à fondre sur la forêt; des montagnes d'eau descendirent; les éclairs redoublés mirent en flammes ce bois qui mugissoit sous l'effort de la tempête; la foudre erroit en serpentant, & j'attendois vainement le coup qui sembloit devoir à chaque instant frapper ma tête. Il m'épargnoit, hélas! il m'épargnoit, à l'exemple de mes bourreaux! Enfin la continuité de mon supplice le rendit si douloureux, que je jetai involontairement les clameurs les plus aiguës; elles se mêlerent au cri des élémens, & percerent longuement dans les intervalles de ce silence terrible, où le tonnerre se taisoit.



CHAPITRE XL.

C'EST dans ce déplorable état, & prêt à succomber, que j'entendis le bruit d'une chaise de poste, & le trot rapide de plusieurs cavaliers qui s'avançoient de mon côté à bride abattue. J'étois sur le bord du chemin. Ils m'apperçurent à la lueur des éclairs, & mes cris lamentables ne les trouverent pas insensibles à la pitié. Deux s'avancerent le pistolet au poing, tandis que les autres, non loin d'eux, ne les perdoient pas de vue. Ils s'approcherent, & je les priai avec une vive instance de me brûler la cervelle, s'ils étoient des brigands, ou de me délivrer, s'ils étoient des hommes. Sans presque me rien répondre, ils descendirent de cheval, & couperent, avec assez de peine, les cordes humides dont j'étois garrotté. Voyant que je ne pouvois me soutenir, ils me porterent charitablement sur leurs bras jusques dans la chaise de poste.

Ce fut là que je vis, pour la premiere fois, Monval. Il étoit seul; il me fit couvrir d'un bon manteau; il m'accueillit avec humanité, me céda la place du fond, & se mit sur le devant. Il me fit avaler ensuite de deux ou trois sortes d'élixirs, propres à ranimer mes esprits défaillans, & soudain il ordonna qu'on eût à continuer la route avec la même vitesse. J'avois perdu jusqu'à la force de lui exprimer ma reconnoissance. Je l'appellai d'une voix foible mon libérateur; & je lui disois : Ah! si nous rencontrions Suzanne, que des brigands m'ont

enlevée, daignez la traiter de même, daignez la défendre. J'aime mieux sa vie que la mienne. A ces mots, il me répondoit par des paroles douces & consolantes.

Cet homme humain poussa l'attention jusqu'à ne me point fatiguer de questions; il veilloit sans cesse à me faire prendre l'attitude la plus favorable au soulagement des maux que je ressentois; il faisoit ralentir le mouvement de la voiture, dès qu'il s'appercevoit que ma tête la supportoit difficilement. A la premiere bourgade, il me fit habiller convenablement, & demeura un jour entier à me soigner comme s'il eût été mon frere. Le lendemain, comme je lui témoignois la crainte que j'avois de rester plus long-tems à sa charge, il me répondit d'un ton amical, qu'il me retenoit avec lui pour toujours, & que je le suivrois à Paris dans son hôtel.

Je ne savois ce qui pouvoit l'exciter à tant de générosité; j'étois muet, toujours soupirant, & ne songeois qu'à Suzanne; je prononçai si fréquemment ce nom, qu'il parut vouloir me distraire de ma douleur. Je lui dis que je serois inconsolable toute ma vie; que j'avois perdu ce que j'avois de plus cher au monde, mon amante, que j'allois épouser à trente lieues de là; que je l'adorois; que sans elle la vie m'étoit affreuse... Il sourit, en me disant qu'il falloit enfin me consoler, s'il n'y avoit plus d'espoir; que chez lui je trouverois autant de Suzannes que j'en voudrois. Elle est unique comme sa beauté, m'écriai-je; & en retrouvant des appas semblables aux siens, je ne retrouverois jamais ni son cœur, ni ses vertus.

Monval me montra ce caractere, qu'il n'a

point démenti depuis, officieux, humain doux, libéral; mais regardant comme des préjugés les idées les plus faites pour établir ces mêmes vertus. Gageons, me dit-il, que vous sortez depuis peu de quelque college. Oui, lui répondis-je naïvement, je sors de chez les jésuites, ou plutôt je les ai fui; car ils condamnent Voltaire & l'amour; je les ai fui, parce que je veux aimer Suzanne toute ma vie: mais hélas! je ne vis plus aujourd'hui qu'avec son image.

La chaise de poste alloit toujours son train, & je regardois incessamment à la portiere, si le sort ne me la présenteroit pas sur la route. Je fis arrêter vingt fois la voiture, croyant aux prestiges de mon imagination égarée. Je la cherchois; je croyois la voir jusques dans les objets les plus étrangers. Monval se prêtoit à tout avec complaisance; & ce fut par degrés qu'il voulut me faire perdre de vue une passion qu'il imaginoit devoir troubler le repos de ma vie.

Jeune homme, me dit-il, vous me paroissez avoir un esprit aimable, & fait pour jouir des plaisirs de la société, sur-tout très-propre, selon moi, à la grande maniere de penser, mais vous avez encore l'innocence d'une ame neuve. Cette vertu est dangereuse dans le monde où vous allez entrer. Il ne s'agit pas d'être un bon candide, il faut devenir homme de son siecle. Je crois l'être, moi, & j'ai l'honneur de posséder à ce titre cent mille écus de rente. Je les emploie à me divertir & à partager mes divertissemens avec autrui. Je mange chaque année mon revenu dans toute son étendue intrinseque. Il ne tiendra qu'à vous de faire chez moi votre bonheur, il ne m'en coûtera pas en vérité plus

de dépenſe. Mon emploi eſt ſingulier. Je ruine quelques milliers d'hommes que je n'ai jamais vus & auxquels je ne puis m'intéreſſer; mais l'homme que je connois & qui m'approche, profite du malheur des autres. Il reçoit autant de bien que je fais involontairement de mal à des étrangers. C'eſt un équilibre de biens & de maux qui ſe balancent. C'eſt ainſi que l'Ocean tantôt vient inonder les pays qu'il avoit laiſſés à découvert, & tantôt laiſſe à ſec ceux qu'il avoit inondés. Le haſard préſide à tous les changemens nuiſibles aux uns, avantageux aux autres. J'aime ainſi à voir les choſes ſous des rapports étendus, & je ſuis idolâtre de tous les grands tableaux. Voilà, par exemple, que la ſeule curioſité m'a fait parcourir ſix cents lieues de pays pour bien voir le théatre de la guerre; eh bien! en vérité, je ſuis fort content de ma tournée; j'ai vu de belles opérations, des marches ſavantes, des décampemens ingénieux, une tactique ſupérieure & qui auroit étonné les Céſar, les Alexandre, les Tamerlan, & Charles XII lui-même. Ce qui m'attache encore, c'eſt cette variété d'événemens qui va former une ample pâture aux hiſtoriens futurs. Il en a coûté la vie à des hommes qui ſeroient morts un peu plus tard; mais combien d'autres ſe ſont enrichis, ſe ſont élevés à des poſtes heureux, à des grades illuſtres! Les richeſſes n'ont fait que changer de mains, & les places vuides ont été bientôt remplies. Ceux qui ont été bleſſés, ont eu la croix de ſaint Louis; & c'eſt, je crois, une récompenſe fort belle pour une jambe aſſez inutile, lorſqu'on peut faire rouler un équipage.

Ah, monſieur! interrompis-je, je ne puis vous laiſſer pourſuivre. La guerre raſſemble

tous les fléaux ; elle détruit les loix, bannit toute sûreté, étouffe la pitié ; je la détesterai toute ma vie, c'est par elle que j'ai perdu le seul trésor que le ciel m'avoit accordé ; & quand je vois des troupes de brigands forcenés errer dans ces bois, le fer en main, pour exercer impunément toutes sortes de meurtres, je demande comment l'effusion de sang peut-être en honneur ; comment on commet de si horribles attentats au nom de la patrie ; comment le malheur de l'univers peut devenir la gloire & la vertu d'une certaine portion d'hommes ; & quelle est enfin cette raison d'état qui, pour commencer à former un citoyen, lui ordonne préalablement de fouler aux pieds l'humanité gémissante ? Monval ne fit que jeter un assez long éclat de rire, en disant que j'avois trouvé la matiere d'une ode digne d'être couronnée dans quelque académie ; qu'une pareille tirade y seroit applaudie à coup sûr. Va, va, ajouta-t-il avec familiarité, dans un de nos petits châteaux nous nous amuserons à loisir à versifier ces belles pensées, & je veux te voir avec la médaille académique pendue à ta cheminée, puisqu'il n'est pas d'usage de la porter à la boutonniere.

C'est à peu près de cette façon qu'il répondoit toujours aux objections que je faisois à ses principes ; nous n'étions jamais d'accord, car sa morale est diamétralement opposée à la mienne. Il est mon bienfaiteur, il m'a sauvé la vie, il me sera toujours cher ; mais je ne pourrai jamais adopter aucun de ses sentimens. On ne commande point à la pensée ; l'homme peut tout sacrifier, excepté ce sentiment qui fait l'essence de notre ame. Je l'ai combattu, j'ai renversé ses fausses opinions, mais sans ce zele

âcre qui dégénere en fureur & en fiel, il appelloit *philosophie* des systêmes aussi absurdes que pernicieux; je n'ai eu besoin que de mon cœur pour les réfuter. Je n'ai touché à l'évidence que par sentiment; mais, j'ose le croire, encore plus sûr que la raison même.



CHAPITRE XLI.

TROP profondément pénétré de la perte de Suzanne pour ne pas rêver incessamment à elle, je résolus de demander de ses nouvelles à tout le canton, & de parcourir sur-tout les environs du lieu où elle avoit été enlevée; d'interroger tous les habitans circonvoisins, & d'aller enfin jusques chez cette tante qui devoit protéger nos amours. La bonté du ciel, me disois-je, aura daigné favoriser peut être un malheureux amant. J'avois mis tout mon espoir en sa clémence, & cet espoir ne m'abandonnera point, parce que si le ciel a vu le fond de nos cœurs, il nous aura fait grace en faveur de la pureté de notre mutuelle tendresse. Monval ne pouvant plus me déterminer à continuer la route, me remit de l'argent & me donna deux de ses gens bien armés, avec ordre de ne point me quitter; & après m'avoir représenté vainement les dangers & l'inutilité de mes courses, il m'assigna pour rendez-vous la ville de Francfort.

Je pars avec mes deux compagnons, comblé des dons & des soins attentifs de mon généreux protecteur. Je parcours les villages, j'entre dans toutes les cabanes, demandant une

jeune beauté que des hussards ont ravi : on m'écoute, on me plaint; mais on ne peut me rien dire de positif. J'arrive enfin à l'endroit fatal où ces monstres m'ont arraché plus que la vie; mon œil le reconnoit sans peine; je frissonne, je pleure, je trouble par mes cris le silence de la forêt; je revois l'arbre où Suzanne m'a pressé dans ses bras du poids de son corps adorable. Il me sembloit alors que je me serois soumis une seconde fois à une aussi cruelle situation pour la revoir un seul instant. Je ne pouvois quitter ce lieu où le bonheur avoit disparu pour moi. J'errai plus de deux heures sans pouvoir m'en arracher; mais quelle différence entre ces deux époques de ma vie ? Tout étoit calme & tranquille dans ce lieu où s'étoit passé une scene aussi épouvantable; nulle trace des fureurs qui s'y étoient exercées; des oiseaux innocens s'abattoient sur la place même où des monstres féroces avoient attaqué le cœur le plus sensible, & l'avoient déchiré avec une froideur inhumaine. Un de mes compagnons voulut par passe-tems tirer sur ces oiseaux : je lui arrêtai vivement le bras, en lui disant : grace, grace, & que je sois le seul malheureux. Ici le ciel a vu périr une créature innocente; que toutes les autres du moins vivent en paix. Mes yeux attachés au sol cherchoient avidement si je ne rencontrois pas sur l'herbe un bout du voile flottant que Suzanne avoit laissé entre les mains de ses bourreaux. Helas ! nul vestige de mon effroyable malheur. La nature avoit repris son calme & sa sérénité. Cette terre impie, où la violence avoit meurtri les mains délicates de Suzanne, étoit couronnée de fleurs; ces arbres inanimés qui, pendant la tempête, sembloient du moins gémir & participer à mon

infortune, agitant leurs paiſibles rameaux, ne répondoient point à ma triſteſſe, & elle en devenoit plus amere & plus ſombre.

Tout-à-coup je m'arrache, je précipite mes pas vers la bourgade, où l'amour devoit trouver un aſyle dans le ſein d'une parente que Suzanne regardoit comme une ſeconde mere, & la protectrice de nos vœux indiſcrets & innocens. Imaginez ici, chere Florimonde, imaginez la ſcene la plus rapide, la plus étonnante, la plus terrible. J'entre chez cette femme, déjà un peu âgée, & dont le front étoit doux & reſpectable. Je la regarde avec des yeux où ſe peignent tous les troubles de mon ame. Elle avoit des traits de reſſemblance avec Suzanne; je les dévore avidement & en ſilence; elle me contemple avec un étonnement pour le moins égal. J'éleve la voix, & d'un accent altéré: — Madame, avez vous reçu des nouvelles de votre niece qui demeure à Strasbourg? L'avez-vous vue? vous a-t-elle écrit? ſavez-vous ce qu'elle eſt devenue? Cette femme, dans le tremblement de la ſurpriſe & même de l'effroi, me répondit: — Que voulez-vous dire, Monſieur? Ma niece eſt à Strasbourg chez ſon pere. — A Strasbourg chez ſon pere, m'écriai-je avec une voix altérée! Non, non, elle eſt morte, & j'en ſuis l'aſſaſſin! Elle pâlit à ces mots, & ne ſais ſi elle parle à un homme tombé en démence, ou réellement coupable d'un grand crime.

Ah! dans ce moment je ſentis que je l'étois. La douleur m'arracha un aveu dont je ne fus plus maitre. Je m'accuſois moi-même d'avoir fait ſon malheur, & je ne me le pardonnois pas. Je craignis cependant d'enfoncer davantage le poignard dans ſon cœur, en lui offrant l'hiſtoire

de sa niece, livrée à des brigands féroces; & après m'être précipité avec véhémence à ses pieds, je lui criai : vous voyez devant vous un malheureux, un malheureux, vous dis-je; que son nom, son existence, son crime vous soient également inconnus. Je me releve soudain dans un égarement affreux; je l'abandonne & la laisse à elle-même. Oui, je me sauvai de cette maison comme un incendiaire, je remontai à cheval avec mes deux compagnons. La scene, hélas! ne fut pas plus longue que le récit que j'en fais; & sans plus interroger qui que ce soit, dans le muet silence du désespoir, je me rendis à Francfort, où je retrouvai Monval qui m'attendoit. Il respecta ce jour là ma profonde tristesse, & pour tout dire, il en fut ému.

Il fallut partir le lendemain, car il n'aime pas à s'arrêter dans le même endroit dès qu'il y a jeté son coup-d'œil; & moi j'étois fort indifférent sur les lieux que j'allois habiter.

Nous traversions ces campagnes, que comme un vaste incendie la guerre avoit dévorés; quelques misérables exténués, le front pâle & les bras sans force, défrichoient quelque portion de terrein abandonné, & sembloient plutôt creuser un tombeau, que cultiver la terre. A chaque pas, des hameaux démolis attestoient le passage du soldat effréné. Des femmes revêtus de lambeaux, des enfans couverts de haillons, couroient au-devant de notre voiture, au risque d'être écrasées cent fois, & mendoient quelques deniers d'une voix aiguë & lamentable. L'enfance même avoit perdu son aimable aspect & ses graces riantes; le pli de la misere profondément empreint, défiguroit l'innocence de son front & le sourire de sa bouche. Comme je m'écriois à la vue de tant de maux infligés à

l'homme, par l'homme ſon ſemblable ! Monval me diſoit que ce n'étoit rien encore auprès de ce qu'il avoit vu; que du côté de la Weſtphalie deux régimens avoient ſaccagé dix lieues couronnées des plus belles moiſſons ; & que dans cette triſte enceinte tout ce qui reſtoit d'hommes, s'étoit trouvé réduit à brouter l'herbe comme de vils animaux.



CHAPITRE XLII.

Je ſoupirois, tandis qu'il me détailloit ces déſaſtres, qui en avoient enfanté mille autres particuliers. Il étoit preſque inſenſible à ces calamités, & répétoit toujours : ce monde eſt livré aux ouragans & aux fureurs de la guerre, qui tour à tour bouleverſent le globe : toute créature eſt le jouet du ſort & des événemens ; & tout en diſant cela, il jetoit quelques écus à ces malheureux, qui, preſſés de l'aiguillon de la faim, égaloient le pas de ſes chevaux, & ſe montroient en foule à ſa portiere. Ces gens-là, diſoit-il, pourroient crier après nous, *au voleur*. Car comme je ſuis intéreſſé dans les fourrages, où ſe font les meilleurs tours de paſſe-paſſe, probablement il me reviendra quelque choſe de ce qu'on leur a enlevé. Au fond, c'eſt une reſtitution que cette aumône. Mais ſi je n'avois pas roulé un grand train avec ſix hommes armés, mon pauvre ami, tu ſerois mort de faim attaché à ton arbre. Pour te ſauver, il falloit un libérateur de ma ſorte ; car tout autre en paſſant t'eût plaint & t'auroit laiſſé là. Va, quand tu auras habité quelque tems parmi

nous, tu feras le premier à légitimer la possession un peu démesurée de tant d'honnêtes gens qui ont mis leur industrie & le désordre régnant en valeur. L'égalité des fortunes est une chimere ; une partie de la société sera toujours opulente, & l'autre n'aura presque rien ; divise de quelque maniere que tu voudras, les trois quarts des hommes serviront toujours l'autre quart, ou il n'y aura plus de société : or, quand on peut choisir, on se range, je crois, dans la classe des aisés ; tu t'y trouves aujourd'hui, puisques je t'adopte ; bénis ton sort ; ton bien-être est lié désormais, ainsi que le mien, aux travaux des infortunés pris dans la masse générale. Cette combinaison a existé de tout tems, & existera après nous ; ne faisant que passer sur la terre, rendons notre condition la meilleure possible. C'est la loi de tout être doué de sensibilité : si les richesses que je possede n'étoient pas dans mes mains, elles seroient la proie de quelqu'autre ; autant vaut que j'en profite. Puis-je changer la combinaison actuelle des choses, réformer cette inégalité, gage de la subordination, donner seul l'exemple d'un nouveau partage ? Puis-je faire enfin le bonheur de tant d'êtres que je ne connois ni apperçois, tandis que la nature a été la premiere à les oublier ? Je le répete, je suis l'ami de ceux avec qui je me trouve lié ; mais que le reste s'arrange : je n'ai pas le pouvoir que n'a point la force des loix ; elles ont voulu que la jouissance de l'un fut fondée sur la privation de l'autre ; il a fallu nécessairement qu'un des bassins de la balance montât, & que l'autre descendît ; car l'équilibre est impossible. Je n'irai point me sacrifier vainement pour ne rien opérer. Je ne détournerai jamais & volontairement

rement mon regard de dessus l'infortuné qui viendra m'implorer ; mais pour ma propre tranquillité, je demeurerai insensible aux calamités qui se passeront hors de ma sphere.

Je n'étois point content de sa maniere de raisonner & de sentir ; j'y trouvois quelque chose de dur & de personnel, qui ne s'accordoit pas avec l'idée touchante de bienfaisance générale qu'il faut établir pour descendre aux réformes particuliers. Je voulois aimer mon bienfaiteur, & je sentois combien mon cœur répugnoit à des maximes qui autorisoient la cupidité & la malversation. Cette morale me sembloit féroce, & je m'étonnois moins des maux de la patrie, lorsque je voyois qu'on ne rougissoit plus de les parer des couleurs de l'éloquence. Je combattis vivement mon protecteur ; je lui fis sentir que par les mêmes principes on pouvoit justifier tous les excès, ceux des conquérans ; car s'il ne s'agit que d'obéir à son intérêt, & de détourner ensuite les yeux, il n'y a plus de crime, & la vertu n'est qu'un vain nom. Je ne puis lui montrer ces égards politiques, au milieu desquels le protégé, par complaisance, fait semblant d'approuver le protecteur, en le condamnant tout bas. Il ne se fâchoit point de la vivacité de mes réponses : c'étoit un phyrrhonien tolérant, fortement attaché à ses idées, mais qui laissoit aux autres les leurs. Il répétoit toujours : tu sentiras un jour par toi-même la vérité de ce que je te dis. Et ma bouche & mon cœur lui répondoient fortement : non, non ; jamais, jamais !





CHAPITRE XLIII.

Enfin j'arrivai avec lui dans cette capitale immense & tumultueuse, qu'il m'avoit annoncée comme le séjour de la liberté, de l'opulence, de la volupté & de la joie. Le premier coup-d'œil ne me plut point. Je ne sais si ce fut un effet de la teinte mélancolique que mon imagination répandoit sur les objets; mais cette ville fameuse me parut grandement triste, le peuple laid & sale, les visages alongés & mécontens; les rues me présenterent un mouvement sans activité, & la plupart des hommes dans l'attitude servile & craintive de la misere & de l'esclavage. Le contraste déplorable de l'opulence & de la pauvreté, qui luttoient incessamment, me démontra que l'humanité étoit éteinte dans la moitié des cœurs; le joug des travaux qui pesoit perpétuellement du côté le plus nombreux, y dégradoit l'espece humaine; le bruit discordant n'étoit qu'un amas de lamentations confuses; l'oisiveté la plus insolente & la plus dédaigneuse bravoit l'infortuné qui, gémissant sous le faix, étoit encore obligé de crier pour percer la foule. Une avidité basse dans l'air & le sourire du marchand, une politesse apprêtée, je ne sais quelle foiblesse pusillanime empreinte dans la démarche & le geste du Parisien; une curiosité enfantine, une apathie à peine réveillée par la foule des arts; une race moutonniere: tout me montra des hommes dégénérés, amoureux de petites jouissances, adorateurs d'un luxe puérile, & qui,

tournant dans un cercle de froides habitudes; avoient perdu les grandes idées comme les vrais plaisirs. Je ne voyois que des especes de fantômes revêtus de clinquant, ayant un idiôme conventionnel, qu'ils appliquoient également aux mœurs, aux sciences, aux arts, tous apperçus sous le côté poli, & dégénérant en petitesse à force de graces.

Le soir, la prostitution publique, éclairée de mille flambeaux, m'offrit mille scenes scandaleuses & révoltantes; le soleil, en plein midi, n'éclaireroit pas mieux ces turpitudes qui se passent à la porte même de l'honnête bourgeois, où la mere recommande la modestie à sa jeune fille; l'innocence seroit flétrie par cet unique coup-d'œil; l'oreille ne put se dérober aux expressions de la débauche qui se promene triomphante & parée.

Je fus long-tems dégoûté de manger en cette ville, en voyant les marchés, où tout ce qui sert à la nourriture, traîne dans les ruisseaux, ou reçoit les immondices des toits; les alimens y ont perdu leur couleur naturelle; on ne les distingue plus. Tout est apprêté: & vous trouvez bien l'apparence des mets, mais non leur goût substantiel. C'est à qui vous rendra malade en vous faisant avaler du poison qu'on ose appeller du vin; il est frélaté aux tables les plus délicates; & l'habitant de cette ville semble avoir perdu l'odorat & le goût, tant il est avide à remplir son estomac de tout ce qu'on lui présente.

Si vous traversez les cuisines, le cœur vous souleve, la mal-propreté couvre les murs & les tables. Les ustensiles de cuivre, qui ne sont pas encore bannis des trois quarts des maisons, jettent dans chaque plat quelques-unes de leurs

particules dangereuses ; & comme on est des années à s'empoisonner, on ne s'en apperçoit seulement pas. Des marmitons hideux pêtrissent dans leurs mains noires ce qui va vous être servi dans des plats d'argent ou de fine porcelaine.

On y boit incessamment des liqueurs dont on ne se donne pas la peine d'approfondir la composition, qu'on avale par distraction, & qui sont le germe des maladies les plus cruelles.

Le théatre françois, après lequel je soupirois, & où je courus avidement, me parut si inférieur à l'idée que je m'en étois formée, que j'aimai mieux bientôt livrer la piece à mon imagination, qu'à l'art de ses acteurs. Leur front étoit dur ou inanimé. Monotones, froids & compassés dans leurs mouvemens, on voyoit qu'ils avoient affaire à un peuple tiede, chez qui les grandes passions étoient éteintes, & qui demandoit aux recherches combinées de l'art ce qu'il ne savoit plus reconnoître dans les tableaux naïfs & énergiques de la nature. Je crus toujours voir la même tragédie ; car elle ne sort pas, en France, de la même forme qui lui fut imprimée dans l'origine. Des tirades de vers, de foibles & de petits moyens, des paroles à la place de l'action, tout annonce le champ étroit où les poëtes ont choisi leurs personnages. Ils n'ont jamais que six pieds quarrés pour se promener & pour agir.

Un théatre plus intéressant m'occupa : ce fut celui du monde ; théatre varié, & dont l'autre n'est pas même l'ombre. Il me faudroit un jour entier pour vous exposer le jugement que je portai de ces hommes rayonnans de dorure, & de l'ame ordinairement logée sous cette superficie brillante. L'habitude en général, a

affaissé toutes les ames; elles sont petites, mesquines, maniérées, subtilisées; & quand elles veulent sortir de leurs spheres & faire les grandes & les indépendantes, elles retombent la minute d'après dans le cercle étroit de leur mollesse.

Je ne vous parlerai point des femmes, belle Florimonde! Je les ai peu vues, & je m'estime heureux de vous avoir trouvée; vous qui m'avez sauvé de leurs pieges: vous, dont la sagesse, la candeur, la vertu!... Florimonde qui souffroit intérieurement de ces éloges, embrassa Jezennemours, & lui ferma la bouche avec un doux baiser. Il continua ainsi:



CHAPITRE XLIV.

MONVAL ne manqua point de me donner le titre *de secrétaire*, parce que j'avois exigé de lui un emploi, voulant tenir ma subsistance plutôt de mon travail que de sa pure liberalité. Mais il me laissoit toujours oisif; & quand je lui demandois ce qu'il falloit faire: te divertir (répondit-il), profiter de l'avantage de vivre dans ma maison, & suivre l'exemple de ceux dont je me plais à m'environner.

Vous savez quels étoient ces divertissemens & ces exemples que je devois suivre. Vous en avez été scandalisée, Florimonde; & si je ne les eusse pas méprisés, je ne serois pas ici près de vous. J'ai toujours préféré le plaisir de penser à tout autre plaisir. La liberté de pouvoir m'y livrer tout entier & sans distraction, m'a retenu chez Monval; & la crainte

de rencontrer un trop pénible esclavage, m'a fait suivre un genre de vie très-singulier, puisque le matin je conversois avec des philosophes, & le soir avec des libertins. J'étois bien déplacé dans sa maison, & nous nous portions un scandale réciproque. Apôtre de la débauche, il la prêchoit ouvertement, tandis que toutes mes réflexions tendoient à ternir les couleurs dont il vouloit la parer.

Je me suis reproché long-tems & en secret cette vie contemplative : c'est une paresse de l'âme qui a son attrait & son danger : il faut savoir agir, & cela vaut mieux que méditer. Je cherchois donc à faire quelque chose de sérieux & d'utile à moi-même & aux autres. Le front d'un ouvrier trempé de sueur, faisoit rougir le mien ; je voulois briser des liens que je sentois honteux ; mais l'habitude & une crainte puérile m'en ôtoient le courage. Enfin j'ai cherché, j'ai trouvé cette vie laborieuse que Dieu nous imposa à tous, & qui porte sa récompense avec soi, en remplissant le cœur de celui qui s'y livre. C'est en m'attachant à vous que j'ai banni les oisives occupations de la mollesse : c'est en me livrant tout entier à des exercices qui fatiguent le corps, que j'ai enlevé à l'imagination ce qu'elle a d'illusoire & de pernicieux..... Je crus pouvoir me dompter toujours moi-même ; mais je n'ai fait qu'aller au-devant de ma chaîne.... Pardonnez ce langage, belle Florimonde ; ce cœur vous est ouvert ; ma franchise ne vous a pas déplu, & le mensonge m'est en horreur. Innocent, je suis devenu coupable ; je devois adorer en silence l'ombre de Suzanne, & je lui ai été infidele ! Et si elle paroissoit à mes yeux, de quel front l'aborderois-je ?

Quoi, j'ai pu trahir mes sermens & la foi que je lui avois jurée !

Pour me punir, sans doute, un songe m'a retracé cette nuit son image : j'étois sur le bord d'un fleuve agité ; j'apperçus Suzanne à l'autre rive. Un voile blanc, symbole de sa pudeur, relevoit l'éclat de sa beauté. Elle m'appelle, je me précipite dans les flots pour passer jusqu'à elle ; mais je me sens entraîné malgré tous mes efforts ; elle me tendoit inutilement les mains ; je succombe sous les vagues écumantes, tandis que je l'appercevois s'élever vers les cieux, & tracer dans les airs une route lumineuse.

Je m'éveille en la poursuivant, en la nommant encore, & je me trouve dans vos bras.... Ah ! je suis coupable envers vous comme envers elle. Dites, avez-vous pu m'entendre soupirer pour une autre, & dois-je plus long tems abuser d'une tendresse dont je ne fus jamais digne ? Je me rends justice ; je ne mérite point votre amour. En me trompant moi-même, je vous ai trompée ; ce cœur révole tout entier au premier objet qui l'a captivé : pardonnez, j'ai pris pour de l'amour une ardeur fugitive qui s'est évanouie, & l'amour est venu me reprocher mon infidélité. C'est à vous à vous venger, Florimonde ; c'est à moi de me punir ; & puisqu'il ne m'est plus permis de vous regarder sans honte, je ne dois plus.... Que m'accorder encore un peu de confiance & d'amitié franche, interrompit Florimonde, en le pressant dans ses bras, en retenant ses larmes involontaires, en ne pouvant se rassasier de sa vue. Pourquoi nous accabler l'un l'autre ? Aidons-nous plutôt à supporter les peines dont nos cœurs sont déchirés. Vous aimez Suzanne

comme je vous aime ; vous desirez sa présence, comme je desire la vôtre ; elle est nécessaire à votre bonheur, comme vous l'êtes au mien : cette infortunée est digne de votre tendresse, & moi je suis malheureuse de n'être pas payée de retour.

Mais enfin, cher Jezennemours, continuoit Florimonde, souffrez-moi à vos côtés ; donnez moi quelques soupirs & gardez lui votre amour ; je ne veux plus être que votre confidente. Oui, épanchez dans mon sein vos plus secretes larmes, je saurai les partager. Ah, je sais ce que c'est qu'aimer !... Je le sais.... Suzanne n'est plus ma rivale, elle devient mon amie. Si je savois quel lieu la renferme, j'irois moi-même au-devant d'elle, & serois la premiere à l'amener dans vos bras. Oui, cher Jezennemours, ajouta-t-elle avec le transport d'une femme tendre & passionnée (transport que la plume ne sauroit rendre) oui, je t'aime, je t'aime ; & comme le véritable amour est pur & désintéressé, je vais te réveler le secret de mon ame. Mon cœur, en se livrant à toi, n'a jamais osé aspirer à être uni au tien par un nœud sacré & indissoluble ; j'ai connu que j'aimois un mortel trop au-dessus de moi ; je ne me suis pas jugée digne d'être associée à tes destins. Un sort fatal m'a fait rencontrer celui qui pouvoit faire mon bonheur ; mais je ne le méritois pas, sans doute, puisque son cœur appartenoit déjà à une autre..... Eh bien ! qu'elle triomphe cette heureuse rivale, je me soumets ; je ne veux plus que ton amitié ; mais je l'exige du moins, ce sentiment consolateur, & dans toute son étendue ; lui seul diminuera le supplice dans lequel je dois vivre.

Après un moment de silence, pendant lequel

Jezennemours avoit le regard baiſſé & la main droite preſſée dans la ſienne, Florimonde attendrie reprit la parole. Trop cher Jezennemours (& je n'oſe dire mon amant), ſi, emporté par les charmes de ma rivale, tu ne peux te réſoudre qu'à m'abandonner, pars.... Rends-moi encore plus malheureuſe, &, le ciel m'entend, je n'aurai encore rien à te reprocher; mais ſi tu peux vivre auprès de moi, ſi tu ne me haïs point, ſi ma vue & les témoignages de ma tendreſſe ne te ſont point odieux, reſte, & parle-moi à chaque inſtant de ta Suzanne; que ce nom ſe répete ſans ceſſe à mon oreille; je ſaurai l'entendre de ta bouche, je te parlerai d'elle; & ſi je ſuis condamnée à n'être qu'une ombre de ſa beauté, cette ombre ſervira à te rendre ſa préſence. Je ne veux que ton repos & ton bonheur, je ne veux que te plaire & t'aimer; trop heureuſe encore ſi tu jettes un ſeul regard ſur moi. Suzanne obtint ton amour, captiva ton penchant, je lui veux tout ſacrifier; & par le ſacrifice tu jugeras peut-être de l'excès de ma tendreſſe. Oui, tu ſeras aimé, & pour toi-même : je ne ſuis plus ton amante, je deviens ton amie. Si, ſous ce dernier titre, tu m'accordes quelquefois un ſentiment plus tendre, je le recevrai comme un bienfait; mais je cacherai mon triomphe & mon plaiſir. Que je puiſſe te voir toujours heureux, Florimonde ſera ſatisfaite.... Mes lettres vont ſe joindre aux tiennes, afin de découvrir les traces de ton amante : je ne négligerai rien pour apprendre quel eſt ſon ſort; & j'atteſte le ciel, que le plus beau jour de ma vie ſera celui où tes yeux, brillant de joie & de ſurpriſe, la rencontreront, pourvu que dans ce

jour d'allégresse tu n'éloignes point de moi le regard de l'amitié.

Si jamais amant fut surpris, ce fut Jezennemours. Il connoissoit le caractere élevé de Florimonde; mais il ne s'en attendoit pas moins aux reproches prolongés d'une femme jalouse : il ne trouva en elle qu'un exemple étonnant de douceur & de tendresse. Confus de tant de générosité, il ne s'en estimoit que plus coupable.

Il conçut pour elle un respect nouveau, & qui tenoit de l'admiration : quelquefois il la serroit dans ses bras, sans oser expliquer sa pensée; & c'étoit cette rare amante qui lui parloit de Suzanne, des moyens de la retrouver, qui lui portoit cette espérance qui, toute illusoire qu'elle étoit, germoit dans le cœur infortuné : elle s'oublioit elle-même pour reposer & attacher l'ame de Jezennemours sur cette image qu'il adoroit. Cette tendresse épurée, cette noblesse magnanime, gagna tellement le cœur de Jezennemours, qu'il se sentit pénétré de la plus vive affection; tous les témoignages d'une amitié profonde & sincere furent prodigués à Florimonde; & ces témoignages, par leur vivacité, égaloient presque ceux de l'amour.



CHAPITRE XLV.

Sur ces entrefaites, Monval étoit de retour d'un assez long voyage : car il se transportoit de Paris soit à Londres, à Amsterdam, à Venise, à Turin ou à Vienne, tout aussi facilement qu'un bourgeois de Paris se transporte le dimanche à S. Cloud, à Sceaux, à Meudon. Voilà,

certes, le plus grand avantage que donnent les richesses, & le seul pour lequel l'historien de Jezennemours auroit ambitionné un peu de fortune. Pouvoir, à son gré, aller visiter un pays éloigné dans une voiture commode, sans risques & sans ennui, étudier différentes mœurs & différens gouvernemens; se rendre, dans un court espace de tems, concitoyen de tous les royaumes; tout voir avec des yeux neufs, & qui ne sont point altérés par l'habitude, la plus perfide de toutes les séductions; trouver le long de la route des homme complaisans & affables, qui, pour un peu d'argent, vous nourrissent & vous conduisent. Certes, on n'admire pas assez cette heureuse & neuve combinaison presque inconnue à tous les siecles qui nous ont précédés. Ah! si le ciel me favorise jamais des moyens nécessaires, je vous saluerai, grandes & majestueuses villes, & je ne me reposerai point que je n'aie parcouru & visité l'Europe; car je ne crois plus aux livres, trop souvent menteurs, & j'ai vu de près ces voyageurs qui se moquent les premiers de leurs narrations.

Monval se ressouvint donc de son novice & de celle à qui il l'avoit confié; bien disposé à se réjouir, il manda tous ses compagnons de plaisirs anciens & modernes, comme devant être témoins d'une scene plaisante, & qui se rencontre rarement.

Il arriva dans cette campagne paisible avec tout le train somptueux d'un fermier-général, qui vient accompagné de la troupe de ses convives. Ils étoient tous du meilleur ton, sans doute; car chacun amenoit la beauté complaisante qui étoit de semaine, c'est-à-dire, une danseuse ou une chanteuse échappée de la ca-

pitale pour quelques jours. Florimonde pâlit à leur arrivée. Jezennemours interpréta cette visite imprévue, comme une partie de plaisir assez familiere à son ami. Il reconnut à peu près les mêmes personnages qu'il étoit accoutumé de voir à Paris.

Monval, après avoir embrassé Florimonde avec une familiarité un peu libre, se précipita entre les bras de Jezennemours, avec les plus grands éclats de rire & les plus folles démonstrations de joie. Toute la compagnie suivit le même exemple; on n'étoit point venu là pour moraliser; on se livra à une gaité bruyante; la suite des valets imita les maîtres; & cette maison, qui l'instant auparavant étoit une sage solitude, devint tout-à-coup le temple de la folie. On y entendit résonner le son bruyant des instrumens & le désordre de la danse. Le tranquille & chaste écho des forêts répéta les chants des beautés dissolues, ainsi que les libertines orgies d'une troupe d'extravagans qui s'étourdissoient pour avoir du plaisir.



CHAPITRE XLVI.

FLORIMONDE, dans le plus grand embarras, présageant tout ce qu'elle avoit à craindre, & voulant cacher ce qu'elle ne vouloit pas que Jezennemours sût, ne savoit quel parti prendre. Elle ne quittoit plus Jezennemours d'un instant, lui faisant entendre par signes muets tout ce qu'elle souffroit : elle trembloit qu'une lueur indiscrete & fatale, jetée par hasard sur sa vie passée, ne vint à éclairer le

jeune homme & la rendre méprisable à ses yeux. Elle craignoit ce coup fatal plus que la mort : qu'on juge de ses transes & combien elles étoient cruelles ! Jalouse à l'excès de son estime, elle risquoit à chaque minute de la perdre.

Dans ces conversations plus qu'enjouées, qu'elle étoit forcée d'entendre, elle donnoit ingénieusement un tour facile aux scenes qui effarouchoient Jezennemours. Elle disoit tantôt qu'elle n'avoit rien vu, tantôt que tel étoit l'usage de la campagne, & que plus on étoit réservé à la ville, plus la familiarité reprenoit son empire dans ces parties champêtres & badines, où il étoit reçu de se livrer à des amusemens folâtres. Elle ajoutoit que de fortes raisons l'obligeoient à ménager Monval; qu'il étoit tranchant & dangereux, dès qu'on contrarioit ses desseins; que quelques jours seroient bientôt passés, & que le vrai moyen d'anéantir le scandale, étoit de ne pas sembler l'appercevoir; que malheureusement les mœurs du siecle lui imposoient silence, & qu'enfin ce seroit pour la derniere fois qu'elle se prêteroit à une fête qu'elle n'avoit su ni prévoir, ni éviter.

Prêtez-vous un peu, ajouta-t-elle, mon cher Jezennemours, prêtez-vous à leur folie; elle sera courte : le sage doit savoir rire de toutes les extravagances humaines ; elles ne doivent être à ses yeux que comme des actions enfantines. Rien ne corrige certaines têtes, & il est plus tôt fait de laisser un libre cours à leurs amusemens, que de vouloir leur faire entendre ce qu'ils ne comprendront jamais. Lorsqu'ils seront partis, nous aurons ample matiere à parler d'eux, & à hausser les épaules de pitié.

La complaiſance avoit des droits ſur Jezen-nemours. D'ailleurs, il avoit eu le tems de con-noître quelle étoit la vie ordinaire des gens d'un certain état. Il parut donc ne s'étonner de rien, ſentant bien d'ailleurs en lui-même qu'il ne lui convenoit pas de faire, de jouer l'auſtere & le farouche, lorſqu'on étoit venu le ſurprendre preſque dans les bras de Flori-monde.

Le troiſieme jour, un ſouper élégant & ſomp-tueux étoit déjà préparé ſous le grand berceau de verdure : la table couverte de girandoles, & entourée de convives, préſentoit une quantité de mets moins offerts à l'appétit qu'à la vanité du luxe. Le vin d'Italie & le vin du Cap en-core meilleur, couloient en abondance, & échauffant de toutes parts les cerveaux, leur prêtoient mille idées auſſi folles que légeres. A la vue de cette profuſion, chacun avoit à gémir ſur la foibleſſe de ſon eſtomac : il étoit raſſaſié, que l'œil étoit encore avide; on ap-pelloit au ſecours ces liqueurs diſtillées, ces doux parfums qui cachent le poiſon homicide, qui achevent de troubler la tête & de porter dans les veines le feu de la débauche. Le ſage Jezennemours auroit joué là un rôle ſot & dé-placé, s'il n'eût conſenti de bonne grace à ma-rier fréquemment ſon verre à celui de ſes voi-ſins. D'ailleurs, la fumée des mets auroit ſuffi à déranger la cervelle d'un Socrate. Aſſis en-tre Florimonde & Monval, on le ſerroit de près, on le faiſoit manger & boire à ſon inſu. Les propos qui voltigeoient à travers les cryſ-taux, étoient déjà plus que libres. Ayant rougi au premier, il ſe laſſa enſuite de rougir; ſon front s'illuminoit des rayons que donnent les plaiſirs de la table. Monval, avec toute la fa-

miliarité possible, badinoit avec la plus jolie des pensionnaires qu'il avoit amenées. La petite personne, toute en feu, lui rendoit avec usure ses caresses; chacun l'imitoit, & un désordre animé avoit dérangé la chevelure des prêtresses de la volupté.

Que pouvoit faire le sage Jezennemours au milieu de tant d'attitudes amoureuses sinon de baisser les yeux sur le sein de Florimonde, & de pencher aussi sa tête sur son épaule d'ivoire? Que pouvoient faire ses mains, sinon de serrer modestement les siennes? Elle avoit beau le repousser? Jezennemours étoit si doux & si réservé au prix de ses compagnons, qu'il avoit parmi eux l'air de la décence.

On fit hautement l'éloge de la liberté & du plaisir, dans des couplets tels que les François ont su les faire. Chaque convive célébra à son tour la beauté qu'il embrassoit; les plus jolies chansons qu'on eût composées dans l'univers, sans excepter celles du gentil Anacréon, coururent à la ronde. Quoique la compagnie eût les yeux fixés sur Jezennemours, il étoit loin de se croire le principal acteur de la fête; il ignoroit que c'étoit son *hymen* que ces apôtres du libertinage célébroient au gré de leurs principes, & que ce repas splendide étoit le brillant festin des nôces. Florimonde elle-même, quoique connoissant Monval, n'avoit pas soupçonné ce tour perfide. Le bon jeune homme suivoit avec simplesse le signal fréquent qu'on lui donnoit de l'embrasser, & prenoit les éclats de rire pour le témoignage d'une joie ordinaire. Il se livra de bonne-foi à l'allégresse universelle, ne croyant que la partager. Mais tous les yeux étoient fixés sur lui, & c'étoit un nouveau plaisir pour les assistans de le voir en-

traîné par l'exemple, & étourdi par les liqueurs, s'abandonner à ce tumulte où les sens s'enflamment & maîtrisent le philosophe malgré toutes les leçons du lycée & du portique.



CHAPITRE XLVII.

Il falloit vingt-quatre heures au moins pour abaisser les fumées de ce festin. Au réveil de sa raison, Jezennemours crut avoir fait un songe importun; il ne pouvoit ajouter foi à l'image que sa mémoire lui présentoit; il se revoyoit encore penché sur le sein de Florimonde, ayant Monval & ses adhérens pour témoins de ses empressemens. Il ne concevoit pas lui-même comment il avoit pu tomber dans un pareil oubli, qui sembloit ternir la réputation d'une femme que son premier devoir étoit de respecter. Quoi! disoit-il, je n'ai pas eu plus de force que céla; j'ai été indiscret, j'ai révélé les mysteres de sa tendresse! A quoi sert d'aimer la vertu & d'étudier la sagesse, pour les outrager toutes deux dans un instant, & les sacrifier à l'enchantement d'un regard?

Il se promenoit, étonné de son indiscrétion, abattu par le chagrin qui versoit dans son ame un remord intérieur, lorsqu'un des compagnons de Monval, qu'il n'avoit jamais pu souffrir, à cause de la grossiéreté de ses mœurs, vint à passer; & lui frappant sur l'épaule, *bonjour, l'ami*, dit-il, en le regardant en face d'un air satyrique; *bonjour l'homme sage.* Parbleu, je suis bien charmé que vous soyez enfin *des nôtres.* Le rusé philosophe! Oh! je savois bien qu'on en

en feroit quelque chose. Après cette apostrophe il continua son chemin, en faisant d'assez longs éclats de rire.

Des nôtres! moi des siens! Se peut-il, prononçoit Jezennemours, pressant son front du poing.... Ah! je l'ai mérité ce titre qu'il me donne... Moi, des siens! Bon Dieu.... c'est-à-dire, que je n'ai ni mœurs, ni honte, ni pudeur.... Ah, je fais encore rougir & rougir de moi-même! Il se frappoit la poitrine, fermoit les yeux, il s'arrêtoit; il frappoit du pied, il ne pouvoit concevoir ce qui s'étoit passé la veille, & il grossissoit à ses yeux le désordre dans lequel il étoit tombé.

Comme il craignoit la rencontre de quelque nouveau témoin, il s'enfonça tristement sous des arbres qui conduisoient à un petit bois, où il courut se cacher. C'est là qu'il auroit voulu effacer les instans où il avoit offensé Florimonde & l'amour : il n'osoit plus penser à Suzanne; son image étoit semblable à celle d'une divinité qui s'est voilée sur son autel, & qui rejette l'encens d'un mortel profane.

Monval, qui le guétoit depuis une heure, & qui le suivoit à la piste, l'aborda tout-à-coup.... Que viens-tu donc faire sous ces ombrages, lui dit-il gaiement & avec un sourire malin? Aurois-tu donné quelque rendez-vous à une de ces petites folles qui nous ont si bien amusés cette nuit? Elles sont charmantes, au moins; ce sont les plus agaçans mi[illegible] manquera vendredi pro[illegible] ne sont pas d'humeur d[illegible] elles se trouvent trop bien av[illegible] en conscience, M. Jezennemours, tenez-vous-en à votre Florimonde; elle doit vous suffire; elle est très-savante en volupté.... C'est une femme

très-reſpectable, reprit Jezennemours, je n'ai pu me défendre de ſes charmes ; & puiſque vous avez été témoin de ma tendreſſe, j'avoue qu'elle m'eſt infiniment chere. Le plus grand de vos bienfaits n'eſt pas de m'avoir ſauvé la vie ; c'eſt de m'avoir fait connoître une ame auſſi douce, auſſi généreuſe, & dont je veux faire une véritable amie. Je ne ſaurois trop vous exprimer la reconnoiſſance que je vous en dois..... Je ſavois bien que tu trouverois cette femme-là de ton goût, avoue qu'elle met dans ſes careſſes une grace, un ſel, un ſentiment, un feu vif qu'on ne trouve point à d'autres ; mais quoique forcée par elle, & en très-bonne école, tu as encore un certain air neuf que tu ne pourras perdre, je crois, qu'à la dix-neuf, ou vingtième. Parle, nous n'en manquerons pas : les trois ſpectacles voleront ici plutôt que de te laiſſer triſte & rêveur. J'ai entrepris la cure, il faut qu'elle ſoit radicale. Il faut que je ne rencontre jamais ſur ton viſage la moindre trace de cette philoſophie boudeuſe que je haïs à la mort, & que je voudrois exterminer par-tout. Si je t'ai abandonné ſi long-tems avec celle-là, ma foi, pardonne, c'eſt que j'étois en courſe. Se ſeroit-elle ennuyée d'avoir été recluſe ? ce ſeroit de votre faute, mon cher Jezennemours. Eh bien, dis-moi, tu as vu ces petites phyſionomies mutines qui font la nicque à la philoſophie, à laquelle donneras-tu le mouchoir pour la nuit prochaine ? car il eſt juſte que Florimonde rentre dans le commerce ; & décemment, tu ne peux t'obſtiner à être comme le liere, attaché au même arbre..... Réponds donc, grave perſonnage ! tu n'oſe encore parler..... Je fais plus, dit Jezennemours, je n'oſe vous entendre ; vous devriez cependant avoir

connu ma façon de penser. Je me suis attaché à Florimonde, parce qu'elle est vertueuse, nous nous aimons, sans doute; je ne puis, ni ne veux le déguiser. Si l'exemple d'hier me fit divulguer la tendresse que je lui ai vouée, mes sentimens devroient vous être assez connus pour juger, d'après eux, qu'elle ne doit pas être confondue avec ces objets vils & scandaleux plastrons du libertinage. Excusez si je vous parle ainsi ; mais pourquoi cessez-vous de respecter une personne dont vous avez fait tant de fois l'éloge en ma présence, & dont vous avez reconnu le premier l'extrême mérite ? J'ai eu lieu de connoître la délicatesse de son ame ; je me suis attaché à elle : je ne m'en repens point; ainsi son honneur doit m'être cher. — Son honneur ? Parbleu ! il ne t'a pas coûté un sol à toi, cet honneur là ; tu ne sais pas ce qu'il vaut. Quoi, le vaisseau de ta philosophie a fait naufrage contre ce faste apparent de vertu !....

Jezennemours voulut se retirer, car il ne pouvoit endurer patiemment de pareilles apostrophes : Monval le retint malgré lui. — Oh ! tu ne t'en iras pas, mon pauvre Jezennemours, si je te laissois aller, tu serois ma foi trop brocardé là-bas ; car on t'y attend pour le dénouement d'une bonne scene, & je veux avant t'apprendre à la supporter : il te faudra rire comme les autres de ta bonne crédulité. Chaque comédie à son cinquieme acte, & la fin de celle-ci approche. Tu as, par ma foi, joué le rôle de Candide à merveille ; mais sais-tu ce qui te reste à faire présentement ? c'est de plaisanter comme un fou de ton erreur, d'abjurer ta mélancolique sagesse, qui ne te sauve point des filles d'opéra, & de revenir

déformais vivre à nos côtés dans le coftume joyeux de la folie. Je t'ai exilé affez long-tems, ton noviciat eft fini; te voilà initié dans nos charmantes erreurs. Ce que nous demandons de toi aujourd'hui, c'eft que tu daignes enfin parler comme nous, ayant agi de même; que tu perdes ces belles idées rafinées qui ne conviennent point à la nature de l'homme, pêtri heureufement pour les voluptés terreftres. Tu as mis le doigt au feu, pourquoi vouloir en hypocrite cacher la brûlure? Pourquoi nommer avec emphafe ces grands mots d'honneur & de vertu, dont tu te plais à encenfer tout feul ta déeffe, au rifque de nous faire mourir de rire? Eh! tu as beau me regarder; il y a long-tems pour la premiere fois qu'après avoir enchanté tout Paris de fa danfe, enlevée à prix d'or à vingt rivaux, elle a fait dans mon lit l'effai... Monfieur, Monfieur, doucement, prononça avec agitation Jezennemours, extraordinairement troublé, j'ai donné lieu à vos difcours, je le fais; mais fort de mon aveu, vous outrez les chofes. Comment ofez-vous calomnier?... Doucement vous-même, Monfieur Jezennemours, fachez que c'eft la médifance que j'aime, & non la calomnie: mais il faut vous éclairer malgré vous, vous mettre le flambeau fous le nez; car du caractere dont vous êtes, vous feriez perpétuellement aveugle & dupe. Sachez, puifqu'il faut tout vous dire, que ce petit château que vous habitez avec cette femme fi refpectable & fi vertueufe (qui t'a fait méprifer les autres femmes, par l'élévation de fes fentimens), n'eft pas à elle, mais à moi; que c'eft enfin une de mes petites anciennes maifons de campagne du tems que j'étois un pauvre diable,

n'ayant à manger par an que ſoixante mille livres, dont la modeſte Florimonde me dépenſoit moitié. Je vous ai envoyé ici tous deux, parce que j'aime à voir des tourterelles en cage, que vous rêvez tous deux de philoſophie, tout en vous livrant comme d'autres au plaiſir, & que d'ailleurs, t'aimant, je voulois te donner un peu le vernis de ce monde. Mais qui diable ſe ſeroit attendu que ta poétique imagination iroit innocemment transformer une fille d'opéra en une chaſte divinité, & que tu te mettrois à deux genoux devant elle, ton *Platon* à la main, pour lui offrir reſpectueuſement un grain d'encens ?... Tu as fait ſon rôle, benêt! c'étoit à elle à te prier, à ſe mettre à tes genoux... Oui, tu as beau ouvrir de grands yeux étonnés, Florimonde n'eſt qu'une de mes maîtreſſes que je ramenerai demain à Paris avec moi, ſi bon me ſemble, ou que je laiſſerai périr de miſere, ſi elle n'y conſent pas. Mais je ſuis bon, je veux bien encore l'entretenir pour tes menus plaiſirs; mais traite-la du moins comme elle doit être traitée : ne mets aucune différence entre des beautés également complaiſantes à l'or & aux careſſes. Abjure ce culte ridicule, & ſur-tout de l'aiſance dans le commerce de la vie. Si tu te ſouviens du jour où je te conduiſis pour la premiere fois dans ſon appartement; ſi tu te rappelles le commencement de la comédie, ta timidité, tes reſpects, tes ſalutations profondes, ton caractere, les offres de ſervice, tu avoueras que c'eſt là une bonne piece, & dont le principal héros eſt un être rare. On t'attend, viens la finir de bonne grace, & que le dernier acte ſoit ſur-tout l'oppoſé du premier.

Jezennemours, pétrifié, immobile, fixoit des yeux égarés ſur Monval, & lui diſoit, l

poitrine oppressée, & faisant des efforts pour parler.... Mais ce que vous me dites est-il vrai, Monsieur? Pousseriez-vous jusques-là le mensonge & l'imposture? — Oh! il est juste de prouver son dire, repartit vivement Monval: tiens, lis. Et il tira de son porte-feuille une lettre de Florimonde; elle étoit datée du second jour où Jezennemours étoit venu demeurer avec elle: elle avoit été écrite dans un moment où elle ne le connoissoit pas encore, où elle étoit obligée de condescendre à un caprice de fermier-général. Elle avoit pris un style tout opposé à sa maniere naturelle, parce que son état lui imposoit cette contrainte; & ce n'étoit pas la moins rigoureuse. Elle s'étoit bien repentie ensuite d'avoir pu envoyer cette lettre, mais elle étoit malheureusement lâchée. Voici dans quels termes cette lettre fatale étoit conçue:

» Mon cher Monval, comme vous êtes » impatient! Vous me demandez déjà des » nouvelles de votre philosophe; c'est donc » un animal qui vous est bien cher? Cette » espece-là cependant n'est pas fort rare. » Comme vous m'avez confié sa conversion, » vous me croyez sans doute propre aux » grands miracles. Il faudra bien de l'adresse; » car il est farouche, & son ame abonde en » sentimens stoïques & bizarres; mais où ne » pénetre pas la volupté? Elle régit l'atôme » philosophique; quelque froid qu'il puisse » être, je l'animerai, s'il n'est pas tout-à-fait » pierre, & vous le rendrai tel que vous le » desirez. Il me croit une duchesse pour le » moins, & quelquefois il m'impatiente à force » de réserves respectueuses; mais il faut jouer » mon rôle. Que ne fait-on pas à la campagne » pour se distraire? Cela m'amusera pendant

» l'ennui horrible que j'éprouve de ne point vous » voir; vous n'arriverez pas de si-tôt, tout » seroit gâté; vous ne pourriez long-tems » contraindre votre langue; laissez-nous le » tems de nous reconnoître.

» Votre obéissante & fidelle amie,

» FLORIMONDE.

Jezennemours jette la lettre par terre, leve les mains au ciel, pousse un long soupir, son œil s'enflamme & s'éteint; puis tout-à-coup regardant Monval avec indignation, il dit avec une fureur concentrée: Si je ne respectois en vous l'homme qui m'a sauvé la vie; si la voix qui défend la colere la plus juste ne me retenoit, j'aurois cent poignards que je les enfoncerois tous dans votre cœur; mais le mien que vous avez déchiré sans pitié, tout trahi qu'il est, demeurera pur dans son infortune, & sera loin de se permettre la vengeance. Je me contenterai de fuir un corrupteur, qui, pour m'engager dans une vie licencieuse, s'est plu à me précipiter dans les bras d'une femme qu'il a souillée... Voilà comme il traite un ami! voilà comme il le joue, comme il abuse de son peu de défiance! voilà le résultat de cet amour pour l'humanité!.... Ah! montrez-vous à front découvert, Monsieur; reprenez vos odieux bienfaits, s'ils sont à ce prix. Faites-moi sentir que j'ai été dans votre dépendance; que je suis votre esclave, & vous serez moins féroce & moins cruel... Notre financier se mit à claquer des mains, en criant de toutes ses forces: Oh, que c'est bien rendu! quel acteur! quel acteur!... Mais quel dommage, je suis seul! Attends, attends de grace un moment, & je reviens tout de suite avec

un auditoire... C'eſt de l'or, Meſſieurs; c'eſt de l'or tout pur que ce bon Jezennemours.



CHAPITRE XLVIII.

Jezennemours n'entendit point les riſées de la compagnie; il ſe ſentoit trop ému, trop diſpoſé à la fureur pour endurer paiſiblement cette ſcene; il prit le parti de fuir; & cette résolution courageuſe fut le premier mouvement de ſon ame, & le ſeul qu'il écouta. Il ne lui étoit plus permis d'enviſager ceux qui avoient pouſſé juſques-là le mépris des mœurs, & l'outrage fait à ſa confiance. Le piege qui lui fut tendu ſous les apparences de l'amitié, le faiſoit rougir de honte & d'indignation. Il mépriſoit plus Monval que Florimonde, qu'il plaignoit, mais qu'il ne devoit plus revoir.

Il précipita ſes pas à travers les bois; & après une courſe auſſi longue que fatigante, il s'arrêta dans la cabane d'un garde-chaſſe, qui par haſard le reconnut, ayant été pluſieurs fois au château, où il apportoit & vendoit du gibier.

C'eſt de lui qu'il apprit que Monval avoit effectivement demeuré autrefois dans cette maiſon de campagne; mais que depuis quelques années elle avoit fréquemment changée de locataires: que depuis long-tems elle n'avoit pas été habitée par une perſonne auſſi tranquille, auſſi réſervée que Florimonde. Le garde-chaſſe diſoit tout ce qu'il ſavoit, tout ce qu'il avoit entendu dire, & Jezennemours l'écoutoit dans le plus profond ſilence. Il en

découvrit aſſez pour gémir & pour reconnoitre qu'il avoit trop ſacrifié à un objet qui n'avoit pas toujours été difficile ſur le choix de ſes adorateurs.

Ce garde-chaſſe, de propos en propos, ne tarda point à ſe plaindre de ſon état, en vantant l'heureux ſort de ceux qui n'étoient pas obligés de courir les landes & les bruyeres, dans l'eſpoir incertain de tuer un malheureux lievre pour en garnir ſon pot. Il fit l'éloge de cette vie aiſée & brillante qu'on menoit chez Monval, où tout le monde, diſoit-il, eſt couſu d'or & n'a rien à faire. Jezennemours, à ces mots, jeta les yeux ſur ſon habit, & rougit à l'aſpect du galon; il ſe ſouvint de quelles mains il le tenoit; il appliqua à ſon genre de vie oiſif les paroles du garde-chaſſe. Vous êtes donc infortuné ici, lui dit Jezennemours. Oui, Monſieur, répondit l'autre, j'ai eu le bonheur d'habiter jadis cette capitale que je regrette tous les jours d'avoir quittée. Ce n'eſt point là un déſert comme ce malheureux pays, on y voit des hommes, on y trouve des reſſources; mais ici aucune, aucune. Tel que vous me voyez, je ſerois peut-être un gros ſeigneur aujourd'hui, ſi j'euſſe été plus long-tems laquais d'un certain contrôleur des finances; mais ils s'en alloient ſi vite! Je commençois déjà à ſavoir aſſez bien écrire pour être le ſecrétaire de ſon valet-de-chambre, je ſerois parvenu infailliblement; mais une miſérable fantaiſie amoureuſe a renverſé ma fortune, je devins fou d'une petite payſanne de ce pays. Ah, malheureux jour que celui où je l'ai vue! la tête me tourna entiérement; car j'eus l'audace de l'épouſer en ſecret, parce que tous ces riches ne veulent point que leurs

gens se marient. Ils prévoient sans doute que le mariage ne peut qu'opérer la ruine d'un honnête homme, ou plutôt ils ne veulent point de mariage chez eux, parce qu'ils exigent qu'on soit prêt à partir pour leur service à toute heure de jour & de nuit.

Ma faute fut bientôt divulguée, je ne pouvois pas long-tems la déguiser : ma propre passion me trahit, & je fus chassé avec plus de diligence que si j'eusse été un voleur. Je vins me cacher avec ma femme au lieu même où je l'avois prise, toujours le cœur brûlé de mon maudit amour, & oubliant que les caresses les plus vives & les transports les plus passionnés ne font pas venir une bouchée de pain à la maison. Je croyois alors en vérité que je vivrois d'amour, & que je n'aurois besoin dans le monde que des caresses de ma femme. Ma femme étoit grosse, & je n'avois pas en propre un linge pour envelopper l'enfant qui devoit venir au monde. Oh la cruelle & la dangereuse chose que l'amour, me suis-je dit depuis! Je fis pitié au canton : on me fit garde-chasse, on me logea dans cette forêt avec deux fusils & une gibeciere. Pauvre & misérable métier. Je cours tous le jours pour conserver la vie du gibier qui m'est confié, & ce n'est qu'en tremblant que je me hasarde à rapporter quelquefois au logis une seule piece pour ne pas mourir de faim. Ma femme & mon enfant ont langui sous mes yeux pendant quatre années; la misere, après les avoir minés, les a enterrés l'un après l'autre. Un peu plus robuste, j'ai survécu; mais je ne tarderai pas à gagner le gîte où ils reposent. Non, Monsieur, poursuivoit-il d'un ton plus animée, je ne suis pas né pour vivre au milieu des bois.

Mon deſtin, ſi l'amour ne fût venu le traverſer, étoit d'être financier, & je le ſerois infailliblement devenu, car j'avois une diſpoſition merveilleuſe pour les calculs, & j'avois imaginé *deux ou trois ſortes d'impôts*, dont depuis on m'a volé l'idée. Je veux encore tenter la fortune rebelle, & troquer mon fuſil contre une plume: accordez-moi chez vous une place de commiſſionnaire, vous, l'ami d'un fermier-général! Que je porte ſeulement la hotte des ſacs d'argent; que je la ſente ſur mon dos, & je ſerai content : je préférerai cet emploi à la vie que je mene dans ce déſert. Je ſuis né pour demeurer dans les palais d'un financier. Là, du moins, je verrai rouler de l'or & de l'argent, cela ſatisfait toujours la vue; & duſſé-je n'avoir pas un ſol de tous les ſacs qui entreront ou ſortiront; je verrai du moins des gens riches, au lieu que dans ce pays un louis d'or eſt une piece inviſible.

Mon ami, reprit Jezennemours, qui dans toute autre circonſtance eût ſouri de ce propos, je ne ſuis point financier; je n'ai point l'idée ni le deſir de le devenir; je n'ai point d'ami en Monval, & certainement jamais je ne chargerai votre dos de l'heureuſe peſanteur qui vous réjouiroit. Cet habit que vous voyez & que vous admirez à cauſe du galon, cet habit même m'eſt odieux, importun, & je veux m'en défaire ſur-le-champ. Donnez moi ce vêtement modeſte, ſous lequel je prétends déſormais me cacher dans la foule; prenez cette livrée du luxe, je vous l'abandonne ſans regret.

Le garde-chaſſe ne pouvoit croire ce qu'il entendoit; il dit, il fit mille extravagances, regardant ce don comme le préſage d'une for-

tune qui ne s'étoit éloignée que pour revenir plus promptement à lui. Jezennemours soupiroit, tandis que le garde-chasse se livrant à la joie, se promettoit un avenir charmant dans son délire. Il accepta l'échange ; & taillant une mauvaise plume, il se remit à essayer d'écrire, comme s'il eût déjà été assis dans un bureau & commis dans quelque caisse.

Après avoir endossé l'habillement du gardechasse avec une satisfaction tranquille, Jezennemours prit la plume, écrivit une lettre, & chargea l'homme travesti de la porter à son adresse. Il lui dit en le quittant : vous vous trouvez malheureux dans cette paisible solitude, parce que vous y souffrez des besoins peut-être faciles à appaiser avec quelque travail. Allez donc chercher un autre état, où vous puissiez rassasier votre envie : vous reviendrez peut-être un jour demander pardon à cette chaumiere de l'avoir abandonnée ; il est des tourmens plus cruels que ceux qu'enfante le besoin. Vous direz à celle à qui cette lettre est adressée (& votre habit lui parlera éloquemment) qu'elle ne me reverra jamais ; mais que pour derniere priere je la supplie de prendre soin de vous.

Cet homme regardoit partir notre sage avec des yeux tout étonnés, & ne comprenois rien à ce langage. Il disoit tous bas : mais il a perdu l'esprit ! Me donner un habit galonné pour un gros habit de drap jaune ! il a perdu l'esprit !

Il alla toujours courant s'acquitter de sa commission ; il lui sembloit voir la fortune qui s'avançoit au-devant de lui, & c'étoit de toutes ses forces qu'il couroit après elle ; tandis que Jezennemours de son côté, ferme & décidé, s'éloignoit du pays où il avoit apperçu

ſon ombre. Il n'avoit alors d'autres projets en tête que celui de fuir Monval & Florimonde : il ſoutint une marche pénible avec un extrême courage ; & n'obéiſſant qu'aux beſoins les plus indiſpenſables, il ménageoit quelque argent qui s'étoit heureuſement trouvé ſur lui lorſqu'il partit. Tous les autres dons de Monval, dons empoiſonnés à ſes yeux, ils les abandonna ſans regret, & les laiſſa chez Florimonde. Plus il s'éloignoit de cette maiſon fatale, plus il ſe ſentoit ſoulagé ; on eût dit qu'à meſure qu'il avançoit, il reſpiroit un air plus pur. Enfin, las & fatigué d'une marche ſuivie pendant pluſieurs jours, il prit le parti de s'arrêter dans la premiere bourgade, & d'offrir au premier homme qu'il rencontreroit, ce qu'il ſauroit faire, pour prix de ſon logement & de ſa nourriture.



CHAPITRE XLIX.

A peine Jezennemours étoit-il entré dans cette bourgade, qu'un ſpectacle bien nouveau frappa ſa vue ; on tiroit la milice. De quel côté qu'il arrêtât ſes yeux, il vit des meres déſolées & fondantes en larmes, qui ſerroient dans leurs bras leurs enfans, comme s'ils étoient déjà morts, & qui maudiſſoient la guerre. Il vit des vieillards en cheveux blancs, embraſſant leurs neveux, en diſant, je ne te reverrai plus. Jezennemours, qui avoit lu l'hiſtoire des Lacédémoniens, des Grecs & des Romains, s'étonnoit de voir tant de larmes couler, au moment où il s'agiſſoit d'endoſſer l'habit de

ſoldat ; mais il ne s'étonna plus, lorſque la réflexion lui dit que ce ſentiment étoit naturel, parce que ces malheureux, arrachés à leurs chaumieres, marchoient forcément pour cinq ſols, devant affronter la mort ſans gloire, & ſans en être plus eſtimés de leurs concitoyens; tous les honneurs étant réſervés à quelques chefs qui, aſſurément, ne paioient pas plus de leurs perſonnes; la gazette devant célébrer leurs moindres cicatrices, mais paſſer ſous ſilence le plus héroïque trépas d'un pauvre fantaſſin.

Un *recruteur* s'approchant de Jezennemours, & le toiſant des yeux, lui repréſenta quel étoit l'honneur de ſervir le roi, & lui fit les plus belles offres. Libre de choiſir le genre de ſervice, reprit Jezennemours, vous me permettrez d'en eſſayer pluſieurs avant celui que vous me propoſez. Je pourrai être utile ſans l'être autant que vous; mais la patrie ne demande que ce qu'elle peut obtenir volontairement.

Le ſoir, comme il ſe repoſoit dans une auberge des fatigues de ſa marche, un bon humain vint lui dire à l'oreille qu'une conſpiration étoit formée contre ſa liberté, & que l'on concertoit de l'enrôler de force, ou bien qu'on le dénonceroit comme un *fuyard*, & que, comme un tel on le conduiroit en priſon juſqu'à ce qu'il acceptât de bonne grace la cocarde & le fuſil. Avez-vous, ajouta l'homme généreux, avez-vous un paſſeport ſigné ? Non, reprit Jezennemours, je ne crois pas en avoir beſoin; je n'ai jamais ſongé à me munir d'un papier avant que de me mettre en route : ce n'eſt point le paſſeport qui me fe-

ra marcher.... Eh bien, reprit l'autre, vous ſerez en faute ſans être coupable. Si l'on vient vous viſiter, vous ſubirez la priſon. Echappez-vous, croyez-moi; car étant jeune, grand & bien fait, on voudra à toute force vous faire ſigner la vente de votre liberté & de votre vie, afin de vous apprendre à tirer ſix coups dans une minute.

Jezennemours embraſſa l'honnête homme qui lui donnoit ce ſage conſeil. Il s'échappa pendant la nuit; il ne fit qu'un ſaut de pluſieurs lieues; il courut par mille ſentiers qu'il ne connoiſſoit point, & ne laiſſa pas que de faire un chemin conſidérable, rêvant toujours à quel emploi il pourroit ſe livrer pour gagner un pain dont il étoit prêt à manquer.



CHAPITRE L.

Il étoit ſur les frontieres de la Franche-Comté; & réfléchiſſant qu'en France il y avoit des Jéſuites, des financiers, des filles d'opéra, des enrôleurs, il paſſa en peu de tems ſur le territoire des Suiſſes: il s'aſſit au pied d'un chêne, ſur le ſol même de la liberté; & reſpirant un air qui ſembloit dilater ſa poitrine, il ſe dit à lui-même qu'il n'avoit plus à craindre la ruſe ou la violence. Rompu de laſſitude, il s'abandonna inſenſiblement au ſommeil. Ce ſeroit là, ſans doute, le moment de lui faire faire quelque beau rêve; mais il n'en a jamais été fait mention par lui, ni par ceux qui l'ont connu, & tout hiſtorien doit ſe piquer à cet égard d'une fidélité ſcrupuleuſe.

Notre fugitif tenoit dans ſa bourſe le dernier

écu qu'il possédoit; il n'avoit ni protecteurs, ni amis, ni parens, & ne savoit quel métier exercer. Avant de s'endormir, il s'étoit décidé à travailler à la terre, comme étant l'exercice qui ne demandoit que des bras, & l'emploi le plus facile à trouver. Là, je serai du moins loin d'un maître outrageant ma crédulité, disoit-il; & tandis que mes mains fertiliseront les champs, rien n'empêchera ma pensée de planer vers les cieux, & de méditer sur ces grands spectacles que j'aurai incessamment sous les yeux. Je préfere cette vie laborieuse, agissante, que l'on exerce à la face du ciel, à cette vie oisive & triste que l'on consume dans un cabinet: je ne veux plus dépendre d'un homme, mais de mon travail.

Il s'étoit couché sur les racines de l'arbre dont l'ombre couvroit sa tête: il ne laissoit pas cependant de dormir de meilleur cœur que tel riche financier criant de la goutte, & rencontrant l'insomnie sur le plus pur édredon.

Un vieillard jouissant encore d'une heureuse santé, avoit sa maison à quelques pas de là. Selon sa coutume, il se promenoit chaque jour, & ne manquoit pas de visiter ses arbres, dont il aimoit à comtempler le feuillage toujours d'un verd plus doux à ses regards. Il passa aux pieds de Jezennemours; & s'étant arrêté à le considérer dans son sommeil, il fut frappé de trouver des traits aussi nobles, aussi intéressans, sous de rustiques habits; il cherchoit à deviner qui ce pouvoit être, & sa jeunesse ne faisoit qu'augmenter l'intérêt de sa curiosité. Tel est l'heureux caractere d'un homme âgé & sensible : tout ce qui est jeune lui rappelle ses enfans, il les voit dans tout ce qui a quelque rapport soit avec leur âge, soit avec leurs

leurs traits. Ce vieillard portoit un cœur tel que Dieu le donna aux hommes avant qu'ils se corrompissent; il avoit toujours chéri cette volupté de l'ame qui naît de la bienfaisance. Sa vie offroit un modele d'héroïsme, de patience & de douceur : brave citoyen lorsqu'il fallut défendre la patrie, fidele ami, pere tendre, homme toujours égal, il ne falloit que considérer les nobles traits de son visage pour deviner la foule des grands sentimens que receloit son ame. A son premier abord on s'écrioit involontairement, quel air bon & vénérable! Il s'éloigna un peu, ayant remarqué que celui qu'il observoit, alloit s'éveiller; mais un sentiment inconnu & qu'il ne put dompter, le retint à quelques pas, d'où, sans être vu, il pouvoit appercevoir à travers le feuillage celui qu'il aimoit déjà à contempler.



CHAPITRE LI.

Jezennemours, en ouvrant les yeux, se rappella sa situation; il poussa un profond soupir, regarda autour de lui & se leva avec précipitation; il fit quelques pas, & s'arrêtant, se mit à admirer tout ce qui l'environne. Cette nature si fraîche, si brillante & si pure renouvella sur son ame son impression accoutumée. Tout un peuple d'oiseaux unissoient leur ramage pour frapper les airs de leurs chants mélodieux. Le beaume des fleurs, tel qu'un encens suave & léger, répandu dans l'athmosphere, montoit vers le ciel, comme un tribut que lui envoyoit la terre.

Les ſens captivés par la jouiſſance paiſible de ces beaux lieux, Jezennemours oublia pour un inſtant ſes peines ; il entra dans une méditation douce & mélancolique ; mais comme l'air de la campagne donne de l'appétit, ſurtout aux voyageurs, cette ſenſation, nōn moins vive que toute autre, vint ſe joindre à toutes celles auxquelles il étoit en proie. Il porta la main ſur ſa bourſe, il la trouva ſi mince, qu'il ne pouvoit plus ſe promettre raiſonnablement que de manger trois ou quatre fois. C'eſt alors que, reportant la vue ſur ces plaines cultivées & couvertes de riches moiſſons, il s'écria à demi-voix : Eh! quel droit ai-je à tous ces biens ? qu'ai-je fait juſqu'ici pour mériter de partager les fruits du laborieux cultivateur ? Quoi! tandis qu'ils travaillent à la ſueur de leurs corps pour fournir aux beſoins de la ſociété, je perdois le tems à converſer avec de Monval, je m'endormois honteuſement dans les bras de Florimonde ! Je n'ai été juſqu'ici qu'un fardeau inutile ſur cette terre qui ſollicite les travaux de chaque homme, & qui n'attend que ſa main pour donner le ſignal de ſa fécondité. Quoi ! d'un côté les maîtres des empires, aſſis ſur le timon de leurs royaumes, veillent avec une activité fatigante à aſſurer le repos, le bonheur & la gloire des nations qui ont placé cet immenſe dépôt entre leurs mains ! La claſſe nombreuſe des citoyens livrés à l'induſtrie s'exerce en tout ſens pour procurer aux divers membres de l'état les meubles, les habits, les alimens dont ils ont beſoin ! Et moi que fais-je ? que répondrai-je au premier homme à qui je dois me préſenter, lorſqu'il me demandera que fais-tu faire ? Ah ! ſi je ſuis ſincere, je répondrai, rien, car tout

mon ſavoir n'eſt qu'une ſcience puérile; & cependant je verrai à ſes côtés ſes petits enfans travailler adroitement à marier le jonc, & faire ſortir de leurs mains des choſes d'autant plus précieuſes qu'elles ſont d'un uſage journalier & néceſſaire. Oui, un enfant me fera rougir avec mes connoiſſances vaines; & l'on m'épargnera encore, ſi, ſatisfait de me plaindre, le mépris ne me pourſuit comme uſurpateur de la ſubſtance publique.

Que ce premier pas cependant va te coûter, orgueilleux que tu es!... Demander du pain!... Eh! pourquoi ne le demanderois-je pas? c'eſt un échange que je ferai... y a-t-il de la honte à ſavoir vivre?... Mais ſi tu rencontres de ces cœurs durs, qui repouſſent les bras de l'infortuné, qui ſe chicanent avec lui ſur le plus modique ſalaire, ou qui appeſantiſſent tellement le joug ſur ſa tête, qu'elle ſuccombe ſous le fardeau, que feras-tu, que deviendras-tu, à qui auras-tu recours?... A qui!... A toi, Pere de tous les hommes, & qui les vois tous d'un œil égal, toi vers qui j'éleve ma voix ſuppliante! Je me trouve iſolé ſur la terre: ceux qui ſont tes enfans ſont mes freres, & ils vont peut-être me traiter en étranger! Mais c'eſt à moi de vivre parmi ceux où ta providence a voulu me placer. Qu'ils ſoient injuſtes & féroces, ils n'auront jamais ſur moi que l'empire que tu voudras leur donner. C'eſt donc à toi ſeul que j'appartiendrai ſous l'apparence d'un joug ſervile & humiliant. Je ne dépendrai que de toi, parce que tu es le grand & ſeul maître, le monarque abſolu de l'univers. Tandis qu'occupé d'un travail mercenaire, je louerai mes bras & vendrai les inſtans de ma vie; mon cœur libre de l'eſclavage n'écoutera que les ſentimens dont tu

daigneras le pénétrer. Je ne t'adresse aucune priere; que pourrois-je te demander? Tu sais mieux que moi ce qu'il me faut; je crains de t'adresser des demandes indiscrettes; je te crie seulement que je suis foible, & que j'ai besoin de toi. Quand je vois cette foule d'oiseaux trouver leur nourriture & remplir ensuite l'air de leurs cris d'allégresse, je marche avec confiance dans le sentier de la vie. Les plus grands maux viendroient m'accabler, que je te louerois encore, sûr de ne m'être point trompé. Celle en qui je croyois trouver tout le bonheur de ma vie, a disparu. Après ce coup affreux, auquel je dois me soumettre, je recevrai avec résignation tous ceux que ta main voudra m'infliger. Tu sais, grand Dieu! tu sais ce que tu dois faire de nous!



CHAPITRE LII.

C'EST ainsi que Jezennemours, rempli de la plus forte confiance, de la plus ferme résolution, se mit en devoir de gagner sa vie. Il cherchoit la premiere maison où il pourroit exercer son courage. A peine eut-il fait quelques pas, qu'il rencontra devant lui ce noble vieillard qui s'avançoit, lui tendant la main avec un air affable.... Jeune homme, dit-il, si aucune affaire pressée ne précipite vos pas, s'il vous est permis de vous arrêter, ne refusez pas mes offres; ma maison est à trente pas d'ici, venez-y faire un séjour assez long pour que nous puissions nous connoître réciproquement. Je ne vous en dis pas davantage.... Monsieur, reprit Jezennemours, je veux travailler.

Ces mains sont faites pour les plus rudes travaux, & je n'accepte rien qu'au prix de mes services. D'ailleurs votre générosité m'est chere, auguste vieillard... Je ne vous cache point, ajouta-t-il en serrant cette main qui lui étoit offerte, je ne vous cache point que je suis sans pain, sans amis, sans argent. Si vous ne m'eussiez prévenu, j'allois me proposer à vous, & vous offrir tout ce que je peux faire pour gagner ma subsistance. Il semble que Dieu ait daigné vous conduire ici, & vous parler en ma faveur... Sans doute, reprit le vieillard; Dieu est toujours l'auteur de tout bien : je lui rends grace de cette rencontre; mais puisque vous vous livrez à moi avec tant de confiance, je puis vous dire que depuis une heure je suis le témoin de vos actions, & que j'ai entendu toutes vos paroles..... Eh bien! dit Jezennemours, vous savez tout, me voilà tel que je suis; je ne fais point rougir du malheur. Ne perdons pas de tems, dit le vieillard, mes pas sont déjà assez tardifs, & l'appétit de la jeunesse, je m'en souviens, demande à être promptement satisfait; nous en dirons davantage en déjeûnant ensemble.

Jezennemours arrive avec son hôte dans une maison un peu plus que bourgeoise; plusieurs corps-de-logis de forme gothique annonçoient qu'elle avoit été bâtie anciennement; les édifices de ce tems portent un caractere de solidité qui prouve quelle étoit alors l'aisance des particuliers. Elle étoit située sur le penchant d'une colline richement cultivée. Tout, dans ce lieu, respiroit la simplicité & cette bonhommie précieuse dont nous avons fait si sagement un ridicule. Les domestiques portoient quelques traits réfléchis du caractere de leur maître. No-

tre voyageur n'eut pas besoin de se faire prier pour faire honneur à quelques mets, qui disparurent sous l'appétit dont il étoit pressé. Le maître du logis sembloit traiter un ancien ami qu'il n'avoit pas vu depuis long-tems, & l'on eut dit qu'il remplissoit les droits sacrés de l'hospitalité, si respectés chez les anciens, où ils sembloient une volupté plutôt qu'un devoir.

Je ne veux pas laisser ignorer plus long-tems au lecteur le nom & l'état d'un homme aussi rare dans notre siecle. Il se nommoit M. de Chaterbaune : c'étoit un ancien officier François retiré du service. Il avoit suivi le parti des armes, parce que c'est le seul parti qu'embrasse ordinairement la noblesse françoise. Dans cet état il n'eut point à se reprocher d'avoir étouffé une seule fois le cri de la nature. Il soulagea tous les maux dont il fut témoin; il arrêta tous les désordres qu'il fut en son pouvoir de réprimer; il se fit craindre des ennemis, & en même tems il s'en fit aimer. Enfin, il sut concilier ce qu'il devoit à ses sermens & à l'humanité.

Tel fut M. de Chaterbaune; son corps s'étoit endurci aux fatigues des combats, & son ame vigoureuse avoit acquis une trempe plus forte encore. Il avoit suivi le théatre de la guerre dans tous les lieux où elle s'étoit établie : couvert de blessures, après avoir vu tous les régimens se renouveller, pour ainsi dire, autour de lui, il étoit arrivé à l'âge de soixante-dix ans. Une petite croix & une petite pension, furent la récompense de ses longs & pénibles travaux. La croix lui fut donnée; mais on ne lui paya point ses quartiers. Il sollicita long-tems; & las de solliciter & d'aller de bureau en bureau, un placet à la main, exposer

son infortune à des commis qui tiennent orgueilleusement une plume négative, il prit le parti d'aller se mettre à la table d'une vieille sœur qui lui restoit, riche héritiere de plusieurs époux qu'elle avoit enterrés. Cette sœur avare avoit été pendant toute sa vie fort habile à faire prospérer les biens qu'elle avoit reçus. Malgré l'amitié qu'elle disoit porter à son frere, & qu'il étoit impossible de lui refuser, elle vouloit ne lui rien donner qu'après sa mort : c'étoit là le moment qu'elle avoit marqué pour sa générosité, & elle vouloit qu'on lui en sût gré d'avance.

Sa mort survint quelque tems après l'arrivée de son frere. Comme elle ne laissa aucun enfant, il se trouva que le vieil officier devint tout-à-coup fort riche. Il fit voir qu'il étoit digne du bien qu'il possédoit, par le bon usage qu'il en fit. Ses revenus appartenoient aux indigens, & la justice distributive présidoit elle-même aux différens lots qui leur étoient partagés selon le degré de besoin qui les pressoit. Le fonds de ses biens demeuroit intact; il le conservoit pour son fils, qui deviendra bientôt un personnage dans cette importante & véridique histoire.



CHAPITRE LIII.

JEZENNEMOURS, après avoir déjeûné, prit une bêche en main, & jura qu'il n'accepteroit pas d'autre emploi que celui qui consisteroit dans le travail des mains. Voilà des terres, disoit-il, qui demandent à être défrichées, & ce

n'eſt pas une plume qui leur convient. On voulut en vain le diſſuader; il perſiſta fermement à vouloir être jardinier-cultivateur, & ne voulut accepter la nourriture du logis qu'à cette condition, diſant qu'il rougiſſoit du tems qu'il avoit perdu à ne point exercer le métier qui appaiſoit le plus les remords de ſa vie paſſée.

M. de Chaterbaune, qui avoit entendu ſes paroles dans un moment où il ne croyoit pas être vu, ordonna qu'on le laiſſât faire à ſa volonté : il reſpectoit ſa façon de penſer; il ne vouloit pas contredire ſa vertu. Jezennemours devint jardinier en peu de tems, & chaque jour au lever de l'aurore, ſelon le tems, il puiſoit de l'eau, il béchoit, il plantoit, il greffoit, il remuoit tout le jardin, & paroiſſoit orgueilleux lorſqu'il apportoit quelques ſalades ou quelques légumes que ſes mains avoient fait croître & avoient arroſées.

Jezennemours, dans ſes entretiens avec M. de Chaterbaune, lui raconta avec ſon ingénuité ordinaire l'hiſtoire de ſon ſéjour chez Monval; il ne lui déguiſa point ſon aventure avec Florimonde, & comme il avoit cru devoir s'échapper de cette infame maiſon. Tout autre militaire auroit pu lui rire au nez; mais M. de Chaterbaune l'en eſtima davantage. Jezennemours avoit le bonheur de rencontrer dans ſon hôte une ame droite & franche, naturellement portée à une vertu exacte ſans être trop auſtere. Jezennemours ſympathiſoit avec ce digne homme, & les journées ne lui paroiſſoient plus que des momens; il ne pouvoit croire à ſon bonheur : il craignoit de le voir paſſer comme un ſonge.

Ah! diſoit-il en lui-même, ſans l'image de Suzanne, je crois que je ſerois parfaitement

heureux ; mais elle fait mon supplice , & je serois encore plus infortuné sans ce souvenir terrible & déchirant. Il n'osoit prononcer ce nom trop haut, de peur de réveiller sa passion assoupie ; il évitoit soigneusement tout ce qui pouvoit le conduire à un récit qu'il ne vouloit se faire qu'à lui-même. Tel est le caractere du véritable amour : il enferme dans le fond de son cœur l'image adorable qu'il voit sans cesse ; il n'ose trop raconter à autrui ses sentimens, parce qu'ils lui sont chers, & qu'il craint qu'on ne l'entende pas comme il s'entend lui-même.

Il tâchoit de se distraire par le nombre des occupations, qu'il remplissoit avec le plus grand zèle. Son hôte, pour entrer dans ses vues, lui dictoit son travail; car Jezennemours persistoit à dire qu'il n'étoit pas homme à s'engraisser honteusement sur le sol de cette maison dans l'oisiveté, & comme la volaille de la basse-cour.

Après avoir arrangé le jardin, il couroit dans les fermes voisines faire exécuter les ordres du vieillard, qui quelquefois l'accompagnoit. Il régloit les comptes, faisoit régner une balance égale; & par une intelligence qui lui étoit propre, il excelloit dans l'art de gouverner les travaux champêtres; & il auroit pu ajouter quelques articles à l'excellent livre intitulé : *La Maison rustique.*

Son heureux caractere lui avoit fait, dès le premier abord, un intime ami dans la personne du fils de M. de Chaterbaune, jeune homme doué de sensibilité, & riche en vertus, qui avoit marché sur les traces de son pere dans les dernieres guerres d'Allemagne, & qui s'étoit également distingué par sa bravoure & par l'égalité de son ame douce & bienfaisante.

Il n'héſita point à rendre Jezennemours le confident de ſes plus ſecrettes penſées. Je deſirois un ami, lui diſoit-il, & tout me dit en vous voyant, que vous êtes celui que je cherchois. Je ſuis uni depuis ſix mois à une épouſe que j'adore : je devrois être le plus fortuné des hommes ; mais un ſort malheureux eſt tombé ſur mon amour. J'ai eu en partage une femme digne des reſpects de l'univers ; mais elle n'a pas pour moi cette tendreſſe extrême que je lui porte. Elle ne m'a point trompé : lorſque je lui ai offert & mes vœux & ma main, elle m'a répondu avec cette ſincérité dont elle fait profeſſion : Monſieur, je vous eſtime ; vos vertus me ſont cheres ; je n'ai point pour vous cet amour qui ordonne l'union de deux cœurs ; un autre a ſu me l'inſpirer ; il eſt mort au moment où s'approchoit mon bonheur, & j'oſe dire le ſien ; au moment où des nœuds éternels alloient conſommer une félicité qui nous étoit due. Je porte à ſon ombre l'amour que j'avois pour lui ; j'aime mieux vivre avec ſon image, que de monter ſur le trône de l'univers ; je veux nourrir ma douleur, en me repréſentant ſans ceſſe l'époux que j'ai perdu.

Que de fois ces réponſes terribles ont ébranlé mon ame ! Que de fois j'ai déteſté une vie qui m'étoit odieuſe ſans elle ! Combien j'ai langui dans les larmes, dans les tourmens de l'amour, moi qui ne tendois qu'à poſſéder ſon cœur ! Elle alloit me précipiter au tombeau par ſes refus conſtans ; je périſſois, je mourois déſeſpéré, lorſqu'elle céda ſa main aux inſtances réitérées de mon pere, à qui elle devoit & l'honneur & la vie. Mon pere embraſſa ſes genoux, & la conjura au nom de ſa vieilleſſe & de ſes cheveux blancs, de ne point faire le

malheur de ſon fils ; il lui repréſenta qu'une ombre n'exigeoit pas cet excès de fidélité. Elle fut vaincue par les larmes de ce vieillard, qui ſe proſterna à ſes pieds ; elle le releva & conſentit à m'épouſer.

Elle n'affecta point des ſentimens qui n'ont pu entrer dans ſon cœur ; elle n'eut pour moi que de l'eſtime & de l'amitié, les ſeuls ſentimens qu'elle m'avoit promis, les ſeuls qu'elle ait encore ſentis pour moi.... Ah, combien de fois j'ai envié le ſort de cette ombre, à qui elle envoyoit des ſoupirs étouffés dans les momens les plus impétueux de ma tendreſſe ! telle eſt la ſituation cruelle où je me trouve plongé. Je l'aime éperdument, tandis qu'elle ne remplace l'amour que par le ſentiment de ſes devoirs : elle a toutes les vertus ; mais il lui manque à mes yeux la plus grande de toutes, l'amour. Que dis-je ! cet amour eſt dans ſon cœur ; mais il brûle pour un autre, & ce n'eſt pas moi qui ai touché cette ame profonde & ſenſible.... Ah, que je ſuis infortuné !... Je vois des yeux inceſſamment baignés de larmes ; elle s'efforce de ſourire en ma préſence, de calmer mes chagrins, de me montrer un viſage doux & ſerein ; mais les mouvemens de ſon cœur ne ſauroient mentir : elle voit toujours en moi un ami, un époux, ſi vous le voulez, & jamais un amant. Je ne puis l'accuſer d'ingratitude ; je ne puis lui reprocher ſon peu de reconnoiſſance. Je ne puis en vouloir qu'au ſort ; c'eſt lui qui l'a attachée invinciblement à cette ombre qu'elle regrette. J'eſpere cependant que le tems étouffera des ſoupirs qui doivent s'exhaler. Tout eſpoir n'eſt pas éteint dans mon ame. J'aime trop pour n'être pas un jour aimé ; mais je la vois ſaiſir toute occaſion qui l'éloigne de mon lit ; au-

tant elle aime à me voir pour me marquer d'une maniere touchante la plus sincere estime, autant elle me fuit dès que je lui parle de mon amour.

Une de nos parentes l'a invitée à venir se dissiper dans sa maison, située à quinze lieues d'ici; mais voici quatre mois entiers que je l'attends; elle ne revient point; elle se plaît à goûter les douceurs d'une absence qui me fatigue & me dévore. J'ai voulu mille fois voler vers ces lieux : un sentiment contraire m'a toujours retenu. Attendons, ai-je dit, attendons qu'elle revienne d'elle-même. Ne gênons point sa vovonté. Irai-je augmenter mes tourmens, en la voyant rougir à l'aspect d'un homme qu'elle semble vouloir fuir ! Laissons faire au tems ce que lui seul peut amener... Je l'attends toujours... je me consume d'ennui & d'impatience... elle ne revient pas !... En achevant ces mots, ce jeune homme s'appuyoit en soupirant sur l'épaule du confident de ses peines. Jezennemours qui, depuis qu'il étoit dans cette maison, se faisoit les plus violens efforts pour cacher le sentiment d'un amour qui faisoit secrettement son désespoir, étoit devenu sombre, rêveur; il écoutoit sans pouvoir interroger ni répondre. Tout son corps trembloit. Cet épanchement le pénétroit tout entier de diverses sensations à la fois douces & douloureuses. Il ne pouvoit plus soutenir une situation aussi extrême ; il vouloit aussi de son côté soulager le poids qui l'étouffoit ; il serroit déjà fortement les mains de son nouvel ami; & le regardant, quelques pleurs rares rouloient dans ses yeux, lorsque M. de Chaterbaune entra tout-à-coup.... De la joie, de la joie, mes chers enfans! Quand ma fille est absente, je permets qu'on soit un

peu ſombre; mais elle arrive : je viens vous l'annoncer, & il ne doit plus y avoir ici que de la gaieté.

CHAPITRE LIV.

Le tableau que le diſcours du vieillard occaſionna, mériteroit d'autre pinceaux que les miens. Il eſt plus fait pour la toile que pour être tracé ſur le papier. L'époux oubliant ſes chagrins, vole au-devant de ſa chere épouſe pour l'embraſſer. Jezennemours s'avance un peu derriere lui; mais que devient-il lorſqu'il voit, lorſqu'il reconnoît ſa Suzanne! Jeter un cri, étendre les mains, ſe précipiter dans ſes bras, s'abandonner, en pleurant ſur ſon ſein, aux termes les plus paſſionnés de la joie. Tous ces mouvemens furent ſi rapides, que les témoins eux-mêmes ne virent rien, & qu'ils demeurerent étonnés & immobiles. Qui peut rendre la ſituation du reſpectable M. de Chaterbaune, celle de ſon fils, qui tient encore ſes bras ouverts & n'oſe arrêter les yeux ſur ceux de ſon pere, comme pour y lire ce qu'il ne peut encore y démêler! Mais cette premiere chaleur s'étant diſſipée, Suzanne remarquant le trouble de ſon époux, recula tout-à-coup d'entre les bras de Jezennemours; & les regardant l'un & l'autre, ciel! s'écria-t-elle, lequel des deux eſt mon époux? Et vous, mon pere, quand vous avez ſollicité ma foibleſſe en faveur de votre fils, que vous avez exigé ma main pour payer vos bienfaits; quand je vous fis en pleurs le récit de mes malheurs; quand je cédai à vos

prieres pour ne point vous précipiter dans la tombe, ne m'avez-vous certifié le trépas du ſeul homme que j'aime, que pour me le montrer vivant lorſqu'il n'eſt plus tems!... Pourquoi votre funeſte vertu a-t-elle parlé à un cœur qu'a égaré la reconnoiſſance, & que ne ſuis-je dans le tombeau où vous m'avez aſſuré qu'étoit deſcendu celui dont l'image m'a coûté tant de combats & de remords!.... C'en eſt fait!.... Elle ſe cacha le viſage, & s'élança pâle & déſeſpérée, ſans qu'aucun d'eux eût la force de la retenir.

Quoi! dit enfin ſon époux à Jezennemours, après qu'il eut repris ſes ſens, quoi! ſeriez-vous le mortel fortuné qu'elle aime & qui a obtenu le premier ſoupir de ſon cœur? Etes-vous le rival que j'enviois, tout mort que je le croyois?... Ah! c'eſt vous, c'eſt vous; je n'en puis douter. En faut-il davantage! vous avez tous les droits pour me déſeſpérer.

Non, reprit Jezennemours, d'une voix baſſe & les yeux baiſſés; non, je ne ſuis pas fait pour porter le déſeſpoir dans votre cœur. C'eſt le mien qui eſt percé de tous ſes traits..... Allez, je ſaurai ſouffrir tous les tourmens qui me ſont deſtinés; il leur appartient ſans doute de terminer ma vie. J'étois préparé contre la mort, je ne le ſuis point contre ce nouveau coup du deſtin. Qui dois-je accuſer du revers qui m'accable? Quelle eſt cette puiſſance terrible, inconnue, qui ſe joue de nos vœux, de nos deſirs, de notre bonheur!.... N'avois-je donc pas aſſez ſouffert en perdant une fois Suzanne, ſans la voir encore pour la perdre une ſeconde fois! Je la croyois au tombeau; elle vit, & c'eſt pour un autre que pour moi! Mon cœur a beau entendre le ſien qui m'appelle;

je ſens trop qu'elle n'exiſte plus pour moi! Eh bien, qu'elle vive, qu'elle ſoit heureuſe, s'il lui eſt poſſible : je bénis encore le ciel de la voir échappée du tombeau ; qu'elle ſoit à un autre, & qu'elle puiſſe m'oublier, ſi mon ſouvenir trouble un inſtant ſa félicité !... Et vous, vieillard auſſi bon que généreux, ne craignez rien de l'excès de ma flamme ; je ne vous laiſſerai pas repentir de m'avoir donné un aſyle ; je n'irai point contre les loix de ſa ſociété, & contre les ordres terribles de l'irrévocable deſtinée ; j'étoufferai mon cœur, s'il le faut... Vous donc, qui portez le titre ſacré d'époux, titre qui m'étoit dû, mais que le ciel m'a ôté ; vous qui m'avez appellé votre ami, allez, je ſaurai l'être encore !... Commandez à votre ame, j'ordonnerai à la mienne.... Prêtez-vous à mes deſſeins.... Quelques jours encore, & nous ſerons peut-être tous trois moins infortunés.



CHAPITRE LV.

SUZANNE s'étoit ſauvée avec précipitation dans la chambre voiſine. Elle n'avoit pu ſoutenir l'aſpect de Jezennemours, qu'elle s'accuſoit, hélas ! d'avoir cruellement trahi. Sa préſence ſeule lui avoit tenu lieu des plus terribles reproches. Eh ! l'on ſe pardonne tout ; mais l'on ne ſe pardonne point d'avoir fait ſon propre malheur. Elle avoit agi contre elle-même, contre lui ; elle avoit offenſé l'amour, & ſon propre cœur l'accuſoit bien plus que n'auroit pu faire Jezennemours lui-même. Tous deux

également surpris, étoient loin de s'informer quelle chaîne d'aventures les avoit ramenés l'un devant l'autre; & ce n'est qu'après plusieurs scenes muettes, qu'ils en vinrent à cet éclaircissement.

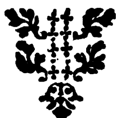
M. de Chaterbaune commandoit une avant-garde dans ce petit bois où Jezennemours avoit rencontré ces funestes brigands. En se retirant ils entraînoient leur proie avec quelque butin fait précédemment; ils ne comptoient pas Suzanne pour la moindre de leur capture. Ces tigres féroces étoient résolus de la tirer au sort dès le soir même. Tout-à-coup ils se virent entourés par un parti plus nombreux que le leur; après une assez vive résistance, ils furent tous mis en pieces. Suzanne fut trouvée sur le champ de bataille, évanouie & mourante, à côté d'un hussard massacré. On s'évanouiroit à moins, je pense; & si le lecteur est las de rencontrer dans tous les romans tant d'évanouissemens, où chaque personnage semble se donner le mot pour défaillir à son tour, je ne puis, dans ce moment, passer sous silence un fait vrai, pour le plus grand plaisir des lecteurs. Il n'a qu'à se supposer dans une aussi terrible circonstance, & décider ensuite si cela pouvoit être autrement.

On la croyoit morte; & si sa taille avantageuse & la beauté de ses traits n'eussent excité le plus vif desir de la voir r'ouvrir les yeux à la lumiere, on l'eût sans doute abandonnée avec les autres cadavres dont la terre étoit jonchée : tant les graces de la figure ne sont jamais inutiles, & vous servent dans toutes les occasions!

Sortie d'un péril aussi grand, la malheureuse Suzanne seroit retombée dans un autre non moins

moins grave ; mais ses liberateurs étoient des François ; leur capitaine avoit autant d'humanité que de courage : autrement il eût mieux valu pour elle rester morte sur la place.

Elle se vit traitée avec tous les égards dus à son sexe, avant même qu'elle apprit comment elle étoit passée en d'autres mains. Sa destinée étoit si bisarre, qu'elle lui ôtoit jusqu'à la liberté d'y réfléchir. Elle ouvroit des yeux étonnés, & sembloit surprise de se voir encore au monde. Ce bon officier lui parla avec la tendresse d'un pere, la rassura, la consola, fit entrer par degrés le calme dans son cœur. Lorsqu'elle eut appris le danger auquel elle venoit d'échapper, son ame se dilata ; elle rendit graces au Seigneur de lui avoir conservé plus que la vie ; mais bientôt la réflexion sur son sort porta un jour affreux & redoutable sur l'étendue de son infortune. Elle redemanda Jezennemours ; elle l'appella ; elle se livra aux transports les plus vifs du désespoir & de la douleur. Où est-il, disoit-elle, où est-il ? Vous n'avez rien fait en me sauvant la vie ! il faut me rendre mon amant ; il étoit avec moi : sauvez-le ! J'aime mieux le trépas que de jouir de la lumiere, s'il doit en être privé ! On s'empressoit autour d'elle, on recevoit tous les indices ; mais loin de pouvoir dire de quel côté il falloit tourner ses pas, l'infortunée ignoroit elle-même où elle étoit, & d'où elle venoit.



CHAPITRE LVI.

La générosité de ses libérateurs ne put s'épuiser qu'en souhaits inutiles ; le cours de la guerre ne se dérange point à la voix d'une tendre amante. Bientôt il fallut suivre une route toute opposée à ses desirs. Le fils de M. de Chaterbaune apportoit à son pere l'ordre de se retirer ; l'armée battue se replioit. C'étoit une de ces retraites où l'on ne recule que de cent lieues. Suzanne fut obligée de suivre le chef de ses libérateurs : tantôt elle étoit forcée de monter à cheval, tantôt elle étoit couchée sur une litiere. De vieux militaires n'étoient pas contens de retourner en arriere ; ils regrettoient tant de succès rendus inutiles par la faute d'un moment. Ils ne pouvoient se lasser de gémir, en voyant de si vastes expéditions totalement perdues, & la bravoure rendue inutile.

Son fils, au premier abord, fut tout étonné de voir une femme en larmes suivre son pere à travers le tumulte & le bruit d'un camp. Il n'osoit demander qui elle étoit ; mais il fut frappé vivement ; il ne l'avoit encore regardée qu'une fois, & il en étoit éperdument amoureux ; il crut quelque tems ne suivre que l'exemple d'humanité que son pere lui donnoit, & il agissoit déjà en amant passionné.

Suzanne, au milieu des bagages d'une armée en déroute, ne laissa pas que d'être un objet d'attention ; on veilla sur elle avec des soins respectueux : elle intéressoit par sa douceur tous ceux qui l'environnoient ; & je ne sais quelle mélancolie noble attiroit l'hommage du

foldat : mais le fils de M. de Chaterbaune, plus empressé que les autres officiers, sembloit écarter ceux qui auroient voulu entrer dans la confidence de ses peines.

Elle avoit raconté succinctement ses aventures ; & comme le ton de la vérité, ce ton que l'on n'imite pas, y respiroit avec cette naïveté qui saisit, M. de Chaterbaune s'étoit décidé à lui servir de pere, & la conduire d'abord en France, ensuite en Suisse chez sa parente, dès que l'occasion seroit favorable.



CHAPITRE LVII.

MONSIEUR de Chaterbaune avoit beaucoup d'ennemis, non pas de ceux à qui il livroit des combats journaliers avec tant de courage & de succès ; mais de ces envieux qui ne sont pas rares à trouver parmi les gens de guerre, & dans un métier où la multitude des emplois, le nombre les lauriers sembleroient ne devoir laisser aucune prise à cette basse passion. Il est vrai qu'on l'avoit entendu souvent dire librement son avis sur des certaines manœuvres qui l'avoient révolté. Comme ces manœuvres attaquoient directement la sûreté de la patrie, en bon citoyen il n'avoit pas su se taire, parce que l'intérêt étoit trop grand, & que des fautes de cette espece ouvroient le cœur du royaume au fer de l'étranger. Il avoit ce dédain austere que l'on conçoit pour des hommes qui, pouvant éviter la perte d'une bataille, ne le font parce qu'ils sont courtisans avant que d'être citoyens. Il s'étoit expliqué là-dessus avec la franchise & la liberté que lui donnoient sa pro-

feffion, fon âge & l'expérience. Ses envieux ne furent pas plutôt inftruits de fes propos, qu'ils dreflerent l'attaque qui devoit le perdre. M. de Chaterbaune, ami de la vérité & de l'honneur, ne fut point nier ce qu'il avoit avancé; il fut affez heureux d'en être quitte pour être réformé. Son fils, outré de cette injuftice, offrit fa démiffion, & fuivit fon pere fur le fol où il alloit chercher la tranquillité & le repos. Ne pouvant plus verfer fon fang, il ne ceffa point de gémir fur les malheurs de la patrie qu'il aimoit tendrement.

Un optimifte qui réfléchit fur tout, voudra trouver dans le fil de chaque événement la marche d'une deftinée inévitable. Il ne manquera pas d'avancer qu'il étoit abfolu & néceffaire que ces deux Suiffes allaffent combattre, pour des intérêts inconnus, dans un pays étranger; il fondra fon argument invincible fur la délivrance de Suzanne, qui ne pouvoit s'opérer que par leurs mains généreufes, délivrance à laquelle étoit attachée la rencontre de Jezennemours; & procédant ainfi, il prouvera, ou croira prouver, que ce que nous nommons accident, ne font que les liens qui entraînent les plus heureux événemens de la vie humaine; que ce mêlange inconnu de biens & de maux eft compofé d'un tiffu indeftructible; & que dans ce fyftême le plaifir & la douleur fe touchent, quoique féparés : mais moi qui ne veux que raconter, je laifferai qui voudra defcendre dans cet abyme, où ma pauvre tête tourne & fe perd. Elle n'eft point faite pour fonder de telles profondeurs, & je me bornerai à narrer la fuite de ces aventures.

Suzanne, conduite dans la maifon d'un homme auffi bienfaifant, & qui lui fervoit de pere, fans lui faire fentir le poids du bienfait, ne

pouvoit regarder d'un œil défavorable le fils de celui à qui elle devoit tout, la vie & l'honneur. Je ſuis preſque ſûr même que le lecteur, à moins qu'il ne ſoit de race antique, & d'une vertu outrée dans ſes principes, lui auroit, pour ainſi dire, pardonné, ſi j'euſſe annoncé qu'elle avoit conçu pour le fils de ſon bienfaiteur cette eſpece de reconnoiſſance qui n'eſt point l'amour, mais qui diſpoſe à l'amour. Jeune, aimable, obligeant, attentif à toute heure, ne laiſſant rien deſirer, ſachant tout prévenir, reſpectueux & paſſionné, il falloit être Suzanne pour le refuſer en qualité d'époux. Comment donc le devint-il? Comment ſut-il vaincre la ferme réſolution qu'elle avoit priſe de demeurer fidelle à l'ombre de Jezennemours? Car elle le regardoit comme n'étant plus; elle le pleuroit dans le ſilence des nuits & parmi la joie des plus agréables fêtes. On le ſaura avec un peu de patience; on verra que la triſte Suzanne, en lui cédant ſa main, n'obéit qu'à la reconnoiſſance, dont la voix eſt ſi puiſſante ſur les cœurs bien nés; on verra que ces refus n'étoient pas des grimaces affectées, & combien elle verſa de larmes ameres avant de céder involontairement aux prieres ardentes d'une famille vertueuſe & réunie.

Déſeſpérée aujourd'hui d'avoir pu engager ſa foi à tout autre qu'à Jezennemours, elle avouoit ouvertement ſa faute, qu'elle appelloit un crime. Que dis-je! elle oſoit s'en accuſer devant ſon époux; elle oublioit les ſermens ſacrés de l'hymen, pour ne ſe ſouvenir que de ceux de l'amour. C'eſt dans ces momens de trouble, de douleur & d'effroi, où parloit éloquemment toute la tendreſſe d'une amante déſolée, que Jezennemours eut beſoin de ſe faire une nou-

velle ame pour combattre à la fois & son cœur & Suzanne. Il étouffoit ses soupirs, il commandoit à ses regards, il remportoit sur lui-même une victoire cruelle, il fuyoit dans la solitude; là, il se disoit ce que la raison raconte en vain à la douleur; là, sa blessure devenoit plus profonde & s'irritoit par les soins même qu'il prenoit pour la fermer.



CHAPITRE LVIII.

Un jour ce brave vieillard le surprit accablé dans un morne silence, & la tête douloureusement appuyée sur un vieux chêne.... Mon enfant, lui dit-il, en le retirant de cette attitude, & s'appuyant sur son épaule, mon enfant, tes peines sont les miennes; je croyois, au défaut du bonheur, pouvoir du moins t'apporter le repos; mais puisqu'une main invisible s'attache à le repousser loin de toi, puisqu'il ne t'est donné que de combattre au milieu des passions si rarement soumises à nos efforts, que faire, mon triste ami, que faire, sinon de triompher? La victoire n'est plus incertaine dès qu'on s'est fait une habitude constante d'armer toutes les forces dont on est capable. Je ne le vois que trop, l'homme n'est placé sur la terre que pour y soutenir une lutte éternelle, opiniâtre; on a sans cesse à repousser un ennemi invisible, qui prend toutes les formes possibles pour nous dompter. Heureux celui qui, dans le fond de son cœur, peut s'avouer à lui-même la satisfaction du triomphe! Plus l'effort a été grand, plus il s'est senti élevé au-dessus

de lui-même, & plus il a agrandi ſon être à ſes propres yeux! Je ſais trop combien ce courage ſtoïque eſt pénible, & ſur-tout dans l'âge où le cœur eſt conſumé du beſoin d'être aimé Mon ami, j'ai ſouffert, ainſi que toi, les tourmens d'un amour malheureux. Que dis-je! j'ai été cent fois plus à plaindre. J'avois une épouſe que j'adorois, elle fut parjure à ma tendreſſe; elle m'embraſſoit, & c'étoit pour me trahir! Ses perfides careſſes voiloient la duplicité de ſon cœur; il ſembloit être à moi, il étoit à un autre; entraînée par un ſéducteur, elle n'a point rougi de fuir un homme qui, plongé dans une ſécurité douce, l'aimoit ſincérement, & vouloit l'aimer toujours. Pour mieux enfoncer le glaive dans mon ſein, elle emmena avec elle un jeune enfant, premier fruit de mon amour, & que je me propoſois d'élever moi-même. Quelles délices ne me promettois-je pas dans cette éducation dont j'avois formé le plan avec la joie la plus intérieure & la plus vive que j'aie éprouvé de ma vie! Elle étoit déjà dans cet âge où l'eſprit d'une fille, ordinairement prématurée, diſtingue autour d'elle les objets, & rend ſa naïveté plus touchante. C'eſt dans cet âge aimable qu'elle me fut ravie. O Dieu! quel coup j'ai reçu! C'eſt une mere, & elle n'a pas ſongé au cœur d'un pere! Elle devoit cependant le connoître! Heureux encore de ce qu'elle m'a laiſſé du moins ce fils qui a été mon unique conſolation, ce fils qui ſe trouve votre rival & qui eſt votre ami! Je ne lui ai jamais parlé de ſa mere que pour la répreſenter au tombeau; & fuyant tout entretien à ce ſujet, j'ai toujours renfermé avec ſoin ma honte, mes regrets & mes ſoupirs.... Mais, venez, ajouta-t-il, je veux vous montrer ce que j'ai dérobé à tout l'u-

nivers ; c'eſt dans un cœur infortuné comme le vôtre, que je veux répandre mes gémiſſemens ; ils ſeront du moins entendus, & nous goûterons peut-être quelque volupté à pleurer enſemble.

Après ces mots, il prit Jezennemours par la main ; & regagnant la maiſon, il le conduiſit vers une petite porte cachée derriere la tapiſſerie de ſa chambre à coucher. Entrez ici, dit il, vous voyez le cabinet & le ſeul lieu où je puis pleurer en liberté. Regardez ce portrait, il ſemble qu'il me parle encore ; ce ſont là ces yeux qui ne doivent s'attacher que ſur moi ; c'eſt là cette bouche qui m'avoit juré l'amour.... Cette image parfaitement reſſemblante me frappe chaque fois que je la contemple ; c'eſt elle.... & loin de lui reprocher ſon infidélité, je l'appelle chaque jour, j'étends mes bras vers elle, je lui redemande une fille ; & baiſſant bientôt mes régards, je frémis pour toutes deux... Grand Dieu ! s'écria le bon vieillard, aurois-tu permis que loin de moi elle expiât ſa faute par le malheur ? Aurois-tu permis que ma fille tombat dans les horreurs de la miſere, ou, ce qui eſt plus cruel encore, dans les bras de l'infamie ?... Ah, la mort m'a épargné mal-à-propos, tandis que je bravois ſes coups avec indifférence !

Jezennemours, qui déjà ne l'écoutoit plus, ſe trouvoit dans une ſituation extrême. Que vois-je ? s'écria-t-il involontairement ; en croirai-je mes yeux ?... c'eſt Florimonde ; c'eſt elle-mêmê !... Ah ! Monſieur, que ces traits ont ébranlé mon ame ! voilà la plus frappante image de celle qui... Il avoit prononcé ces mots dans un premier tranſport, ſans ſonger de quel terrible coup il frappoit ce pere ſenſible : il demeura quelque tems ſaiſi & ſans pouvoir parler ;

mais rassemblant ses idées, & fixant tout-à-coup Jezennemours, il lut dans ses yeux ce qu'il vouloit savoir; il l'interrogea sans qu'il fut possible à l'autre de se défendre, & sur l'âge de Florimonde, & sur certains détails; & ayant reçu des éclaircissemens qui sembloient jeter quelque lueur dans la nuit épaisse dont il étoit environné, le vieillard continua avec une émotion mêlée de crainte, de volupté & de douleur... Mon cher ami! le ciel a peut-être encore des vues sur moi; il a guidé ici tes pas pour diminuer le poids de mes miseres. Ton ame est bienfaisante, elle aura pitié de la lenteur de mon âge, qui m'ôte l'heureux pouvoir de me transporter où je voudrois; j'attends de toi le plus grand des services: il ne faut, pour me le rendre, que te prêter à un desir curieux; il est peut-être mal fondé, mais il me domine à un point que je ne puis exprimer. Je vais feindre aujourd'hui de vouloir me rendre demain avec toi dans une de mes fermes; & au lieu d'y aller, tu me conduiras chez Florimonde; il faut que je voie cette fille, il faut que je la voie. Il seroit inutile de vouloir m'en détourner; un pressentiment confus.... tout ce que tu pourrois faire, ne m'empêcheroit point d'aller la reconnoître, seul ou avec toi. Je pars: que j'embrasse une ombre, une illusion, elle m'est trop chere pour résister même à son fantôme. Si je mourois avant que de l'avoir vue, je ne mourois pas content. Que ma paupiere se ferme l'instant après que je l'aurai embrassée: détrompé ou non, j'aurai satisfait le seul desir qui m'agite encore. Hâtons-nous, hâtons-nous, les heures s'échappent; une minute de retard me coûteroit peut-être trop cher!

Jezennemours ne pouvoit imaginer comment

un vieillard de cet âge se résolvoit si promptement à un pareil voyage & sur des indices aussi foibles. Il allégua la fatigue, l'éloignement; mais il sentit qu'il ne pouvoit résister plus long-tems à la volonté de son bienfaiteur; il ne suivoit plus que l'idée qui étoit venue le flatter. Jezennemours fut tenté un moment d'employer les prieres du fils pour arrêter le pere; mais songeant que ce seroit trahir la confiance d'un homme qui lui avoit demandé le secret, il s'arrêta.



CHAPITRE LIX.

Suzanne n'osoit demander à M. de Chaterbaune la cause de l'agitation répandue sur son visage, le but de ce départ précipité, qui lui sembloit avoir quelque chose d'extraordinaire. Ce vénérable vieillard, domptant les mouvemens de son cœur, sut, pour la premiere fois de sa vie, leur en imposer, parce qu'il le falloit. Ils s'embrasserent tous en pleurant, prêts à se quitter, sans pouvoir prononcer un seul mot. Le desir d'arriver leur fit supporter des fatigues dont se plaignent de robustes jeunes gens. Ils avoient feint un voyage de trois semaines, pour arranger, disoient-ils, plusieurs affaires difficultueuses, & porter remede à certains objets qui tomboient en ruine. Suzanne & son époux s'apperçurent aisément qu'on leur cachoit quelque chose; mais respectant les secrets d'un pere, ils n'oserent aller plus loin.

M. de Chaterbaune ne songeoit plus à son âge, & les voitures les plus promptes étoient toujours préférées, malgré leur incommodité.

Pendant la route, il ne parloit que de cette ressemblance; il remercioit Jezennemours de cette lueur d'espérance, de cette lueur fortuné qu'il lui avoit offert; il embrassoit avec transport le fantôme consolateur qui charmoit son imagination; il regrettoit jusqu'aux momens de repos qu'exigeoient la lassitude & la nuit.

Au bout de plusieurs jours de voyage, Jezennemours apperçut enfin dans le lointain cette maison de campagne qui lui étoit si bien connue; il la montra en soupirant à M. de Chaterbaume : voilà des lieux, dit-il, où je ne serois jamais retourné sans vous, & ce n'est que dans ce moment qu'il m'est permis de vous dire enfin combien j'ai obéi à regret; mais vous l'avez voulu : soyez satisfait, nous y sommes. Pas encore, répondit l'impatient vieillard, j'ai bravé la mort avec intrépidité; mais je crains qu'elle ne vienne à me surprendre dans ce moment. O mon cher Jezennemours! il me semble en sentir les approches, & le trépas me devint affreux, si je ne revois avant l'objet que j'aime. Grand Dieu! tu sais pourquoi je demande à vivre, frappe sur moi tous les autres coups, mais épargne-moi celui-là.

Un tremblement subit & extraordinaire agitoit tout son corps. Jezennemours trembloit aussi, lorsqu'arrivé à la porte de la maison, on leur dit que Monval avoit ramené Florimonde à Paris depuis un mois, & que cette maison avoit passé en d'autres mains. Sans souffrir aucun délai, aucun repos, il fallut continuer la route. Jezennemours souffroit à chaque lieue, il souffroit pour ce bon vieillard qui domptoit l'âge & sa foiblesse, & croyoit ne pouvoir jamais arriver assez tôt.

A quels secrets mouvemens étoit-il lui-même

en proie de son côté ! Il alloit se retrouver dans une maison où son front devoit rougir ; il alloit reporter la vue sur ces hommes corrupteurs & corrompus, pour lesquels il se sentoit une si forte antipathie. De quel œil les aborder ? comment se contenir en leur présence ? quel maintien devoit-il conserver en donnant le bras à M. de Chaterbaune ?



CHAPITRE LX.

LORSQU'ILS furent arrivés, les valets attroupés à la porte sourioient l'un à l'autre, en se disant : *Oui, c'est lui ; c'est ce beau sage, qui a délogé un beau matin sans tambour ni trompette.* Jezennemours s'informa de Florimonde ; & comme on lui dit qu'elle occupoit un appartement chez Monval, il s'y fit conduire sur le champ. On annonça un vieil officier conduit par un jeune homme ; ils furent introduits.

Avant de peindre la scene suivante, je dirai que Florimonde, tout en rougissant d'une vie licencieuse pour laquelle elle n'étoit pas née, n'avoit pas eu la force de s'en détacher. Personne ne se présentoit plus pour l'aider à sortir de cet abyme où le prestige du plaisir étourdit & cache les moyens d'en sortir. Jezennemours étoit le seul homme qui lui eût parlé avec des sentimens, & Jezennemours étoit disparu. Seule, elle s'étoit retrouvée aussi foible qu'auparavant ; la séduction d'une vie aisée la retenoit dans les pieges tissus pour elle au sortir de l'enfance ; elle soupiroit, elle pleuroit en secret, elle regrettoit Jezennemours ; elle se

trouvoit vile devant lui ; elle s'accufoit elle-même, mais fans pouvoir maîtrifer l'afcendant de ce luxe qui l'environnoit. Ceux qui ont connu le charme impérieux qui l'accompagne, feront plus difpofés à la plaindre qu'à la méprifer : la vertu qui a toujours vecu dans l'ombre & dans la médiocrité, pourra déployer un jufte courroux ; il fera légitime, mais il fe fentira de l'ignorance où fe trouve quelquefois la vertu. Il eft fi difficile de renoncer à l'habitude des befoins fatisfaits, lorfqu'on a bu dans la coupe des voluptés !

Florimonde venoit de fe lever. Quelle fcene plus frappante ! Jezennemours, qui paroît tout-à-coup devant elle ! Elle recule de furprife ; mais ce n'étoit point lui qui étoit le perfonnage le plus intéreffant ; ce vénérable vieillard qui refte debout, immobile devant elle, qui la fixe, qui tient les bras ouverts, qui garde un filence foiblement interrompu par les fanglots qui s'accumulent dans fa bouche : elle eft toute à ce vieillard, elle cherche à reconnoître dans fes traits quelques traits connus ; elle s'inquiéte, fe trouble, n'ofe envifager ce front qu'environnent des cheveux blancs ; elle pâlit des mouvemens de fon vifage, lorfque tout-à-coup elle entend des accens fi familiers & fi chers à l'oreille de fon enfance, prononcés lamentablement, Cécile, Cécile ! méconnois-tu ton pere ? Elle ne fit qu'un cri en fe précipitant aux genoux tremblans du vieillard qu'elle vient de reconnoître. A peine a-t-il la force de porter fes mains fur les épaules de fa fille ; fes jambes fléchiffent, on lui pouffe un fiege, il s'y laiffe tomber ; mais c'étoit, hélas ! pour ne s'en relever jamais. Oui, il expiroit, les yeux tournés fur fa fille ; il ne put que lui ferrer

foiblement la main. Jezennemours appelle des secours, tandis que Florimonde hors d'elle-même crioit à son pere, pardonnez, pardonnez-moi; tandis que frappée elle-même des tourmens de la mort en voyant mourir ce vieillard, elle faisoit succéder les cris les plus aigus du désespoir au silence le plus effrayant du remords & de la douleur. Douleur inutile, impuissant secours, le vieillard accablé sentoit les foibles ressorts de sa vie se rompre sous l'excès du sentiment qui avoit saisi son ame; il n'avoit plus qu'un soufle à exhaler, & ce soufle murmuroit d'une voix paternelle, Cécile, ma chere Cécile!

Monval, averti de l'arrivée imprévue de Jezennemours, entra tout-à-coup avec son visage accoutumé. Quel spectacle! ce vieillard aux cheveux blanchis agonisant dans un fauteuil, attachant son dernier regard sur Florimonde qui, prosternée à ses pieds, paroissoit mourir aussi. Monval entend celle qu'il s'est plu à plonger dans la séduction la plus dangereuse, il l'entend crier d'une voix étouffée, mon pere, mon pere! il la voit presser de sa bouche ses joues pâles & ses mains froides qui commençoient à se roidir dans les siennes. Jezennemours, immobile contemplateur de cette terrible scene, comme environné de la foudre d'un dieu vengeur, se voiloit le visage; mais il s'enflamma d'un noble courroux à la vue de Monval : avancez, avancez, lui cria-t-il d'un ton de voix élevé, venez jouir d'un moment que vous avez préparé; voyez le visage de ce malheureux pere; là sont tracées la honte & la douleur dont il expire, il meurt plus chagrin de retrouver sa fille entre les mains d'un homme tel que vous, que s'il avoit dû ne la revoir jamais. Barbare! osez continuer vos pro-

jets infames, osez l'arracher d'auprès de ce corps glacé, pour la porter au milieu de ces plaisirs criminels, parmi lesquels vous vous flattez d'étourdir vos remords. Ils se font jour dans votre cœur malgré vous, ils vous accusent, ils vous reprochent votre conduite passée. Monval, Monval! il est dans ce moment plus d'une voix qui s'élevent contre toi, contre ces faux principes que tu as adoptés aveuglément; & ce n'est pas là le premier pere dans le sein duquel tu as porté l'amertume & la mort! Malheur à toi, malheur à qui comme toi a mené une vie coupable, a cherché ses plaisirs dans la perte de l'innocence, a séduit la vertu! Il n'a fait que troubler la société & déchirer des cœurs paisibles qui se confioient dans la sagesse qu'ils avoient inspirée à leurs enfans. Tel est le fruit du mépris des plus saintes loix. Je les ai blessées moi-même; mais c'est vous qui avez ourdi le piege où je suis tombé. Si les remords me poursuivent aujourd'hui, jugez de ceux qui vous sont destinés!



CHAPITRE LXI.

En achevant ces mots, Jezennemours tourna le dos à Monval, qui avoit la tête baissée, & qui ne répondoit rien; il n'osoit ni contempler ce spectacle, ni le fuir. Jezennemours prit les deux mains de Florimonde, anéantie aux pieds du vieillard, dans une douleur morne & stupide; & la soulevant un peu: fille infortunée & tendre du meilleur de tous les peres, pardonnez, dit-il, pardonnez, si je vous ai condam-

née complice de celui qui vous a séduite ; vous n'êtes, hélas, que sa victime ! O Florimonde ! Florimonde ! réveillez-vous, réveillez-vous de cet assoupissement mortel ; & puisque je prends sur moi de vous consoler, abandonnez-vous à moi. Quand le tonnerre est tombé, il faut savoir se résoudre.

Florimonde ne répondit que par des sanglots ; on eut toutes les peines du monde à l'arracher d'auprès du corps de son pere. Elle accusoit le Ciel de lui avoir refusé la mort en même-tems. Par intervalle elle l'appelloit à grands cris, & ne répondoit à personne.

Monval, malgré ses principes, son orgueil & son insensibilité, ne parut jamais si troublé ; la pâleur de ce mort lui disoit, *tu mourras* ; il lisoit sur ce visage immobile & glacé la liste de ses attentats ; muet & concentré en lui-même, on l'eût dit pétrifié, tant son attitude étoit froide & gênée.

Jezennemours se mit en devoir d'enlever Florimonde de chez lui, & de faire transporter ailleurs le corps de son pere. Monval n'osa s'y refuser. Comme la maison se trouvoit située hors des barrieres de la ville, il fut aisé à Jezennemours de faire le transport dans une maison voisine qui se trouvoit à louer. Il prit soin des funérailles ; il avoit déjà conclu avec un curé pour les frais du convoi & de l'enterrement, lorsque le bruit (on ne sait comment) se répandit que le mort étoit un protestant. Alors un commissaire jaloux, vint arrêter la cérémonie du premier, dressa un long procès-verbal, & emmena le corps : il devoit être enterré ailleurs. Jezennemours gémissoit de cette nouvelle scene, tous les hommes ayant un égal droit à la fosse commune ; car ce n'est plus après la mort

mais qu'ils ſignalent leurs folles & bruyantes diſputes ; ils ſont paiſibles dans la tombe, & les plus cruels ennemis dorment à côté l'un de l'autre. Ce repos ne ſeroit-il pas l'image de l'indifférence qu'ils conſervent alors pour tout ce qui les a ſi vivement agités pendant le rêve de la vie ? Mais il a plu à certains hommes de perſécuter encore leurs freres, les humains, lorſqu'ils ne ſont plus que cendre & pouſſiere.

Jezennemours, occupé d'idées profondes & triſtes, ne vit qu'en pitié ces miſérables coutumes; il s'occupa à calmer Florimonde, à détourner ſa vue de ces momens affligeans où l'on ſemble entrer vivant dans le tombeau avec le cœur chéri qu'on y deſcend. Il avoit beſoin de ſe livrer à toute ſa douleur, & il étoit forcé de la déguiſer; il ſe faiſoit les plus cruels efforts pour s'impoſer ſilence ; il penſoit bien mieux ſervir ce digne pere, en ne quittant point ſa fille, qu'en la délaiſſant pour jeter ſur ſon cerceuil des cris ſuperflus. Pleurez, diſoit-il à Florimonde, pleurez; loin de retenir vos larmes, je ne ſaurois qu'y mêler les miennes, c'eſt un tribut qui doit avoir ſon cours ; mais gardez-vous d'accuſer le ciel. Il vient de vous accorder le plus grand des bienfaits; vous venez de retrouver un pere ſur lequel vous ne comptiez plus. Vous avez eu le tems de rougir devant lui. Allez, il étoit bien ſûr, en ſes derniers momens, de ce qui ſe paſſoit dans votre cœur : je l'ai vu mourir content; c'eſt la joie qui l'a ſuffoqué; & dans ſes regards attendris, j'ai lu tout ce qu'il vouloit dire. Croyez-moi, il vous a vue comme ſa fille; il vous a bénite dans le fond de ſon cœur; ſes mains vous ont cherchée : j'ai aſſez connu ſa grande ame pour l'interprêter. Lorſqu'il vouloit vous retrouver,

c'étoit moins pour vous reprocher votre infortune, que pour vous consoler en vous ouvrant son sein paternel. Il sait que c'est la séduction qui vous a dérobée à votre mere dans l'âge de l'innocence; il sait que vos remords ont toujours accompagné l'oubli de vos devoirs : mais si le cœur est foible, quand il est né honnête, il a toujours des droits à la vertu. . . . . .

CHAPITRE LXII.

A quelques jours de là, Jezennemours lui fit un récit de tout ce qui s'étoit passé entre lui & M. de Chaterbaune; comment sa Suzanne se trouvoit mariée à son frere. Il se décida à partir sur-le-champ pour aller la retrouver. Florimonde, troublée de tant d'événemens rassemblés au même instant, n'étoit plus à elle-même. Livrée à son accablement, à peine pouvoit-elle proférer quelques mots. Elle se laissa conduire où l'on voulut. Ce ne fut guere qu'au milieu de la route qu'elle reprit ses esprits; elle sortit tout-à-coup comme d'une profonde léthargie. Jezennemours, Jezennemours! où me conduisez-vous? où suis-je? qu'est devenu mon pere? Ciel! se peut-il que je ne l'ai vu qu'un seul instant, & pour le perdre à jamais! Ma vu l'aura fait mourir de douleur; il aura detesté sa fille : et que vais-je faire désormais, moi qui ai causé son trépas? Irai-je montrer un front déshonoré à son fils, qui me repoussera, & que je n'oserai appeller mon frere? Il lira mon opprobre & ma honte : ma honte est écrite sur mon visage; elle a glacé d'indignation le cœur d'un pere qui a toujours

connu l'honneur! Son fils m'écrasera du poids de son mépris, que j'ai trop mérité..... Non, je ne le ferai point rougir. Non : je ne verrai point ses larmes; je n'entendrai point ses reproches. Cette mort fatale, imprévue, est un avertissement du ciel. Cette mort doit étendre sur le reste de mes jours le sombre & impénétrable voile de la retraite. Voyez-vous sur cette hauteur la croix de ce monastere isolé? Entendez-vous le son lugubre de cette cloche? Elle m'appelle; elle dit à mon cœur : malheureuse! fais pénitence, expie tes crimes passés. Je la reçois, cette invitation du ciel; je ne la rejetterai point; elle s'annonce en termes trop distincts : oui, c'est dans ce cloître que je veux entrer; & c'est là, sous les grilles d'une clôture éternelle, que je veux me réconcilier avec le Ciel, & prendre un deuil qui ne finira qu'avec ma vie!

Jezennemours eut beau s'opposer à ce dessein précipité, alléguer les raisons que lui suggéroit la prudence, elles furent écoutées; mais elles furent vaines. Il ne fut pas possible de lui faire prendre une autre route que celle du couvent qu'elle avoit devant les yeux; elle y tendois avec toutes les forces d'une ame livrée au repentir. Jezennemours lui exposoit inutilement que M. de Chaterbaune, le meilleur & le plus généreux des hommes, avoit transmis son cœur à son fils; que ce fils, héritier de ses indulgentes vertus, la reverroit avec la plus grande joie. Elle persista dans le dessein d'ensevelir ses jours à l'ombre d'un cloître : elle lui jura que le monde désormais lui seroit insupportable; qu'elle renonçoit à tout, pour fléchir la miséricorde divine. Ses prieres, ses larmes étoient si vraies, & partoient d'un cœur si pénétré; ses gémis-

ſemens étoient ſi douloureux, que Jezennemours jugea qu'une plus longue réſiſtance feroit une offenſe faite au Ciel & à elle-même ; il ne put que capituler, en lui faiſant promettre de ne point prononcer ſes vœux avant que d'avoir vu ſon frere. Elle ne fut reçue qu'à titre de penſionnaire, & Jezennemours attendit du temps ces révolutions que lui ſeul amene ; mais le tems, comme on le verra dans la ſuite, n'eut aucune priſe ſur ce cœur affermi & dévoué aux larmes de la pénitence.

Elle écrivit toutefois une lettre à ſon frere, en chargea Jezennemours, & le força bientôt de triſtes adieux. Allez, dit-elle, après tant de coups, j'ai beſoin de ſolitude ; j'ai beſoin d'y interroger mon ame en préſence de Dieu ; il récompenſe ; mais il punit. Malheureuſe que je ſuis ! je n'ai pas encore de droits à ſa clémence !...... Croyez que le bonheur n'eſt pas exilé de ces murailles ; la religion y regne : c'eſt elle qui ſoutient & conſole quand tout nous abandonne : le reſte eſt un vain ſonge. Allez, & ſi l'amitié vous parle encore pour moi, ne vous ſouvenez d'une infortunée que pour offrir au Ciel les prieres qu'elle attend de votre pitié.



CHAPITRE LXIII.

FLORIMONDE remit à Jezennemours ſes diamans, ſes bijoux, pour les donner à ſon frere, comme fait un mourant qui diſtribue à ſes parens & amis ce qu'il a de plus précieux. Elle ne retint qu'une mince dot pour demeurer dans le couvent, ou plutôt pour s'enſevelir dans

eſpece de tombeau. Mais que devint Je-
emours, lorſque, ſeul dans la chaiſe, &
ınt plus perſonne à conſoler, il ſe trouva
donné à ſes propres réflexions ! Le torrent
s'étoit efforcé de retenir, & qui chargeoit
cœur, ſe fit paſſage avec violence. Il ſe
ſans contrainte à ſa douleur : la rencon-
le ce digne vieillard, le mariage de ſon
ıte avec ſon fils, cette reconnoiſſance tou-
te & cruelle, cette mort ſubite & fatale,
fit deſcendre dans ſon ame les plus dou-
ıuſes penſées. Comment ſoutiendra-t-il l'a-
de deux époux qui, en le voyant revenir
s'écrieront enſemble & d'une même voix :
ſt notre pere ? Que leur répondre ? Il étoit
ıue décidé à les prévenir par une lettre à
elle il auroit joint celle de Florimonde ; &
témoignant ſon déſeſpoir, leur adreſſer
ternel adieu ; mais outre que cette conduite
manifeſté peu de confiance, d'amitié, de
& d'attachement, trop de combats s'élé-
nt contre un deſſein qui devoit le priver de
ir Suzanne. Après y avoir mûrement reflé-
il ſe garda bien de leur écrire ; c'eût été
décocher le trait le plus terrible, ſans être
ırtée d'adoucir leur bleſſure. Les devoirs
'amitié s'étendent plus loin ; c'eſt à ſa main
urable d'adoucir le coup qu'elle ne peut
r de porter ; c'eſt à ces ménagemens déli-
qu'eſt remis le ſoin d'épancher un baume
olateur ſur une plaie récente. Il vint donc
orter lui-même, cette nouvelle fatale &
endue.

peine ſon œil découvre-t-il de loin la mai-
qu'il vient couvrir de deuil, que le jeune
Chaterbaune l'ayant apperçu de-deſſus la
eur, monte à cheval & court au-devant de

lui. Jezennemours descend avec précipitatio
de la voiture, & s'élance à pied au-devant de
son ami, qui se jette à bas de son cheval, pou
le recevoir & l'embrasser, en lui disant :
méchant que vous êtes ! de quel pays ve
vous donc ? Que de fâcheux momens vous no
avez causés ! Vous êtes recommandé à quin
lieues à la ronde ; & l'on va vous gronder, ma
à la table & bien joyeusement. Pourquoi su
poser un voyage si court, & le faire si long
pourquoi ne nous donner aucune nouvelle ?
alloit prononcer le nom de son pere, il s'avanç
par l'instinct du côté de la voiture qui marc
lentement, lorsque Jezennemours l'arrête,
serre plus étroitement dans ses bras, & lai
couler dans son sein des larmes qu'il ne po
plus retenir. Ami, s'écria-t-il d'une voix
sée, épargne-moi dans ce moment, épargn
moi ; sois assez généreux pour ne me dem
mander, sois assez maître de toi-même pou
laisser conduire jusques dans cette maison,
sauras tout..... Comme le malheur se préc
pite à la suite de quelques instans heure
Souffre que je differe un aveu, prépare ton
cœur à m'entendre ; mais n'oublie pas que le
Maître de nos destinées a su répandre dan
que nous appellons malheur, des ressour
inespérées. Mais hélas ! tu ne t'en souvie
qu'après avoir pleuré ; pleurons, pleurons
semble. Il le serra de nouveau entre ses
laissant à son silence le soin de l'aveu qu'il
culoit. Le jeune homme se livra tout en
ses embrassemens ; mais saisi, ne pouvant
rer, tremblant & fixant son ami ; mon p
est mort, prononça-t-il avec effroi ! Grand Di
aurois-je le malheur de ne plus le revoir ?
autre que moi, a-t-il fermé ses yeux ? Ami

réponds, est-il dans ce carrosse, dont la marche lente ne m'annonce rien que de sinistre? Parle: il doit y être, ou mourant, ou mort. Jezennemours, en détournant la tête & ne lui répondant rien, l'entraîna du côté de la maison. Suzanne les attendoit, elle vint au-devant d'eux; on voyoit une joie involontaire animer ses traits à la vue de son cher Jezennemours, qu'elle ne comptoit plus de revoir, & cette joie étoit innocente comme le cœur où elle étoit conçue.

Il fallut enfin leur annoncer cette mort. Il le fit en leur présentant la lettre de Florimonde; car la douleur lui ôtoit l'usage de la parole. Florimonde traçoit dans cette lettre une courte histoire de sa vie; elle racontoit comment, abandonnée dès l'enfance par une mere volage, elle s'étoit vue à sa mort isolée dans l'univers. Elle disoit comment elle étoit tombée dans les pieges de la séduction, & comme ayant reconnu son pere, au moment que le saisissement, trop funeste à son âge, alloit le priver de la vie, elle avoit conçu le désespoir & les remords, d'une vie passée dans le désordre. Elle ne déguisoit point ses fautes dans cet écrit; elle les exposoit avec le sentiment d'un cœur pénétré, qui s'effrayoit lui-même des désordres où il avoit été successivement conduit. Cette malheureuse Florimonde étoit en effet plus digne de pitié que de mépris. L'exemple toujours si puissant, sa jeunesse toujours si à craindre, l'absence d'un pere qui se battoit en Allemagne, l'éclat du luxe, tout avoit servi à l'égarer. Que de cœurs honnêtes, doux, sensibles & nés pour la vertu, sont tombés dans de semblables pieges! Elle auroit pu rentrer plus tôt dans le chemin de l'honneur, si elle avoit eu le bonheur d'avoir auprès d'elle une seule personne

ferme & vertueuse; mais comment se
à ces commodités de la vie, sur-tout dans
où les passions ne cherchent qu'à s'enfla
Une fois le premier pas fait, le second
loin de pouvoir rompre une chaîne ignomini
tous les prestiges qui séduisent l'imaginati
viennent la resserrer. Il fallut les regards
rans d'un pere qui rappelloit sa fille à lui,
lui faire jetter les yeux sur elle-même, pour
porter d'une maniere brusque & soudaine
de ce tourbillon cher & dangereux.




CHAPITRE LXIV.

Le jeune Chaterbaune, que son pere
toujours contenu dans un silence absolu
de sa mere, rouvrit les yeux à la lecture
lettre, & comprit enfin la cause de ses
qu'il s'efforçoit vainement d'étouffer en
sence; il ne lui avoit demandé qu'une
que sa mere & sa sœur étoient devenues
ce pere, cet époux malheureux s'étoit
tellement ébranlé à cette question, qu'
pondant qu'elle étoit morte, il y avoit
la défense de ne plus prononcer leurs
La lettre de Florimonde l'instruisit
moment de l'histoire de plusieurs années
relisoit à différentes reprises, & avec
flexion lente & pénible. Il demeura long
sans pouvoir parler; & après un silence
frayant pour ceux qui l'environnoient, il
cria: faut-il que j'aie à pleurer sur tant
malheurs réunis! n'étoit-ce donc pas assez
la mort d'un pere, sans que la honte

mere & la perte d'une ſœur vinſſent m'accabler à-la-fois ! Non, je ne ſuis point né pour reſpirer librement, & pour connoître une ſeule fois le bonheur. L'eſpérance qui nous flatte & nous trompe, m'a conduit juſqu'ici ; mais c'en eſt fait, je ne ſuis plus curieux d'avancer dans la vie. Oui, quand je regarde derriere moi, je perds le courage de pourſuivre : je n'ai plus peur du trépas, je commence à l'aimer, il perd devant moi toute ſa terreur ; c'eſt lui qui ouvre le ſéjour paiſible de la tombe... Oh ! ſi la paix réſide en effet dans un autre univers, que fais-je ici ? Que ne vais-je rejoindre ce pere adoré ? Alors je n'aurai plus des larmes à répandre ; alors mon cœur ne ſera point percé de mille traits plus acérés les uns que les autres ; alors je n'aurai plus beſoin de mes ſemblables, ainſi que des conſolations de l'amitié... Mais pardonne, mon ami, mon malheur m'égare ; pardonne ſi je répete encore ces cris inſenſés que la douleur m'arrache & que tu ſauras calmer... Quel eſt donc mon deſtin ! en eſt-il un plus affreux ! J'ai perdu le meilleur des peres, je n'ai jamais joui des careſſes de ma mere, ma ſœur va cacher ſa honte dans l'ombre d'un cloître ! Je n'ai qu'un ami, & je me trouve ſon rival, & je perds tout ſur la terre, pere, ſœur, amante, épouſe. Non, je n'ai plus rien, je ne ſais où eſt ma place !.. Il s'échappa des bras de ſon ami qui vouloit le retenir, ſuyant la préſence de Suzanne, ſes regards, ſe fuyant lui-même. En vain ſon épouſe l'appelloit. Je n'ai plus rien au monde, s'écria-t-il ; je ſuis ſeul, je ſuis ſeul ! Le voile eſt déchiré, & l'arrêt de ma cruelle deſtinée s'appeſantit ſur moi dans toute ſa fatale étendue.

On n'eut garde de l'abandonner à ſon déſeſpoir ; ces deux amis étoient liés par la ſym-

pathie la plus étroite ; & ses gémissemens, quoique durs, étoient encore ceux de la tendresse. Jezennemours avoit l'avantage d'une éloquence naturelle qui portoit la persuasion. L'autre, né plus mélancolique, sentoit plus vivement encore la douleur. Tantôt il s'abandonnoit à des transports impétueux, tantôt la voix calme de l'amitié venoit à se faire entendre ; & ces cœurs de feu, vaincus par leur propre agitation, se calmoient, & un silence touchant succédoit au langage désordonné qu'avoit enfanté le trouble de leur ame. Jezennemours, évitant tout entretien particulier avec Suzanne, formoit le projet de la fuir pour jamais ; projet terrible, sacrifice douloureux, mais que les loix, la vertu, & le repos de son ami lui imposoient également.



CHAPITRE LXV.

Le jeune Chaterbaune, de son côté, annonçoit qu'il vouloit aller voir sa sœur, & pressoit Jezennemours de ne point abandonner son épouse, parce qu'il lui seroit trop cruel de la laisser seule, & que d'ailleurs le ciel les ayant réunis, ne leur commandoit pas une séparation aussi cruelle. Ces héroïques débats de l'amitié durerent plusieurs jours. Jezennemours évitoit Suzanne ; mais celle-ci ayant suivi ses pas, l'arrêta, & le força de rester pour l'écouter. Elle avoit deviné qu'il méditoit son départ ; & sûre de son cœur, elle lui dit :

Un moment, un seul moment, Jezennemours ; c'est Suzanne qui vous le demande ; croyez qu'elle mérite de vous cet effort, qu'elle

a droit de l'espérer, de l'attendre, peut-être même de l'exiger. Ah, pouvez-vous me laisser dans l'état cruel où je languis ! car il est inutile de déguiser la vraie situation de mon ame : comment êtes-vous résolu à m'abandonner ? Si je ne suis plus rien à vos yeux, s'il vous a été possible d'éteindre cet amour qui fit quelques momens votre félicité, daignez donc au moins m'apprendre ce funeste secret ; effacez de ma mémoire le souvenir du tems & des lieux où je vous vis pour la premiere fois ; changez mon cœur, comme vous avez changé le vôtre, & pour lors nous n'aurons plus rien à nous reprocher ; car à quoi sert que votre amour soit éteint, si le mien subsiste encore, s'il ne peut mourir, s'il durera toujours, malgré le destin & malgré vous ? Vous me détesteriez, que l'homme qui s'est fait nommer mon époux, n'en deviendroit pas plus cher à mon cœur. Il lui est impossible de prendre de nouveaux sentimens ; ce cœur a reçu une premiere impression à laquelle il demeurera fidele. Croyez-moi, Jezennemours c'est une empreinte ineffaçable ; jamais, seulement en idée, je n'ai pu imaginer qu'elle pût cesser de l'être ; je regarde, j'interprete ce sentiment intime comme la voix du ciel même, comme le nœud le plus sacré... Arrêtez, s'écria Jezennemours. O Suzanne, Suzanne ! vous ne savez pas de quel trait vous vous servez contre moi. Qui suis-je aujourd'hui ? Un infortuné que la mort a épargné hier & qu'elle va frapper demain. L'inexorable destinée vous a imposé d'autres devoirs, & Suzanne est faite pour triompher de tout ; elle tient dans ses mains le bonheur d'un homme qui a le titre d'époux, c'est à lui qu'est due toute votre tendresse. Seroit-il malheureux & par

vous & par moi ? Et quel nom donner alors celui qui, sous le nom d'ami, lui enfonce chaque jour un poignard dans le sein ? C'est à moi à fuir, à dévorer mon cœur, à respecter un lien qui ne doit point être altéré par la présence d'un profane étranger....

Je sais quels sont mes devoirs, reprit Suzanne, je sais ce qu'ils commandent, & je leur obéirai dans tous les tems. Quoique vous soyez le seul à qui mon cœur se soit volontairement donné, quoique vos droits soient au-dessus de ce fatal contrat que je n'ai signé que d'après la certitude de votre mort, il est actuellement des bornes que je ne puis franchir, & je mourois plutôt que de former l'idée de les violer. J'ai promis; & quoique le serment m'ait été arraché, il est sacré pour moi. J'embrasse mon malheur avec fermeté; mais plus j'agis contre moi-même, & plus mon cœur se révolte. Non, il n'est pas en mon pouvoir d'en aimer un autre. Quel est donc cet ascendant qui l'emporte sur les loix humaines? quel est-il? pourquoi triomphe-t-il malgré nous?... Eh! qui me défendra de t'aimer, quand ma bouche te l'a juré? qui peut me faire un crime d'un sentiment qui a toute la pureté de la tendresse & tout le feu d'un penchant éternel? Qu'on me dise de mourir, mais non de connoître l'indifférence. Tu es celui que je me suis choisi, pour qui j'ai abandonné ma patrie & mon pere. Privée de toi, je regrettai le trépas dont je fus menacée; je me sentois mourir, & c'étoit avec une langueur qui ne laissoit pas que d'avoir sa volupté; je descendois au tombeau en songeant à toi, en dédaignant un triste & involontaire hymen; & quand je te retrouve, quand le ciel te ramene à mes yeux, plus cruel que ne le fut

le destin lui-même, plus livré aux remords que tu étois coupable, te créant une fausse & barbare vertu, tu viens précipiter mes derniers momens & les rendre cent fois plus amers & plus douloureux.... Tu veux t'éloigner de moi.... Tu pleures! Ah, ces larmes pourroient-elles m'être offertes!.... Et à quelle autre, s'écria alors Jezennemours, trop ému pour pouvoir se contenir, à quelle autre les offrirois-je! Quelle autre que vous peut enchaîner mes pas, m'ôter la force de fuir, & de remporter une victoire nécessaire! Voyez l'empire que vous avez sur moi; & si ce n'est pour vous, du moins tremblez pour moi-même.... Je n'ai jamais cessé de vous aimer depuis le premier instant que je vous ai vu, j'ai traîné une vie horrible loin de vos regards.... Mais à quoi sert cet épanchement de nos cœurs? En sondant nos blessures, nous ne faisons qu'en aigrir la douleur; notre malheur est sans remede. Allez, suivez l'époux à qui le sort vous livre, & laissez-moi tout entier à la cruelle destinée qui me joue. La mienne est plus affreuse, reprit Suzanne, & c'est pour la supporter que j'ai cherché ces momens d'entretien; il me falloit cet aveu pour ne pas succomber au désespoir: & pourquoi nous priver de la derniere consolation qui nous reste? La vertu ordonne la victoire, mais n'interdit point le charme de l'amitié; soyez toujours le confident de mes plus cheres pensées, demeurez près de moi, ne vous en écartez pas, aidez-moi à supporter ce lien qui me pese; cessez de me fuir, & livrons-nous au penchant innocent qui emporte nos deux ames l'une vers l'autre. Si ce penchant pouvoit nous rendre coupables, je serois la premiere à dire, fuis-moi: mais je suis sûre de la

pureté de mon cœur ; on n'est criminel que quand on veut l'être ; je n'apperçois point le crime, il est trop loin de moi, je l'ai trop en horreur pour ne pas le reconnoître ; j'ai pour garant de ma fidélité ta vertu & peut-être la mienne.

Suzanne, reprit Jezennemours, que votre cœur est neuf dans la route des passions ! Que vous connoissez peu cette foiblesse dangereuse dont on est souvent la victime au moment où l'on pensoit la mépriser ! Il faut savoir se craindre, si l'on veut apprendre à se connoître ; il ne faut point approcher du péril, si l'on veut l'éviter. Si je n'avois point fait la funeste expérience de la fragilité du cœur de l'homme, je serois aussi crédule que vous, je m'abandonnerois à cette chimere flatteuse, qui séduit les cœurs vertueux, trop reposés sur la confiance qu'ils ont d'eux-mêmes. Gardons-nous de vouloir braver un ennemi d'autant plus redoutable, qu'il a pour complice la con[illegible] que nous avons de nos propres forces. [illegible] nous aimons trop pour ne rien redouter. [illegible] une sincérité coupable ; du moins si notre a[illegible] est malheureux, qu'il ne soit pas exposé à [illegible]nir criminel : préservons-nous de l'horreur [illegible] détester un jour le moment où nous nous [illegible]mes revus, de frémir, de rougir à nos [illegible] Je n'ose vous dire combien vous m'êtes [illegible] c'est en frémissant que je vous fais l'aveu [illegible] départ projeté dans le secret de mon [illegible] & auquel vous devez consentir. Nous nous [illegible]merons toujours, mais nous vivrons [illegible] l'un de l'autre... J'ai trop différé ; gardez-vous dans ce terrible adieu, d'armer contre [illegible] l'accent de votre douleur... Non, je ne [illegible] sens point la force que vous avez ; épargn[illegible]

une trop forte ſecouſſe à ce cœur où vous régnez tyranniquement ; cachez-moi vos pleurs : je trahirois l'amante, l'époux chaſte, l'ami à qui je dois tout; je ſuis encore digne de l'un & de l'autre. Demain je pourrois devenir parjure... Prenez garde, Suzanne, prenez garde à ce que vous allez prononcer; n'allez pas contredire un projet que tout m'ordonne d'accomplir.

Suzanne, détournant la tête & pouſſant un cri douloureux, ſe ſauva avec impétuoſité, & ce fut là le plus grand effort de ſa vie. Etouffant les ſanglots qui la ſuffoquoient, elle vouloit dire, pars, cher amant; mais ſa bouche refuſa de prononcer ce mot déciſif & terrible. Son époux parut ſubitement ſur la ſcene; & ſans marquer aucune émotion il lui prit les deux mains; & les baiſant avec douceur & tendreſſe, il la força de revenir auprès de Jezennemours, qui tout troublé fuyoit de ſon côté à grands pas, non d'une ſurpriſe imprévue; car, aſſuré d'après ſon cœur, il ne craignoit point le regard d'un ami, ni celui d'un époux.

CHAPITRE LXVI.

Monsieur de Chaterbaune allant à notre amant infortuné, lui dit: vous êtes l'auteur de mes peines; vous devriez me déteſter, & malgré cela, j'oſe vouloir que nous ſoyons amis. Et prenant un ton plus animé : ce ſeroit à toi, Jezennemours, de me haïr; ſi tu ne le fais pas, c'eſt la nobleſſe & l'équité de ton cœur qui t'en empêchent; mais c'eſt à moi de t'ai-

mer & de te révéler ce que je vais te di
J'ai conçu pour toi l'affection la plus tend
la plus sincere; depuis le moment que je
vu, une douce simpathie a lié nos ames. S
qu'il fut reconnu que j'étois l'époux de
amante, je frémis en t'en voyant plus d
que moi, & la jalousie vint en dépit de l'a
me faire sentir ses tourmens secrets: ce sen
ment est cruel, mais bien involontaire. Tu
fis goûter dans l'absence d'un ami, toute d
qu'elle m'étoit, je ne sais quel repos qui sem
bloit me satisfaire: à ton retour j'ai voulu vo
vers une sœur, & j'ai senti que je ne pouvo
plus abandonner Suzanne. Pardonne; ces mo
vemens qu'on ne sauroit dompter, que l'o
déteste au moment qu'on est leur victime, n'o
rien diminué de l'estime que j'ai pour un ami,
pour une épouse. J'ai reconnu aisément,
mon cher Jezennemours! tous les avantag
que tu as sur moi, & je suis parvenu à gu
cette cruelle maladie; oui, j'en suis guéri p
n'y plus retomber. Jezennemours, tu m
donné un grand exemple, & je tâcherai d
profiter. Loin de me plaindre de Suzanne,
ne dois qu'adorer le beau naturel de son a
& ce n'est pas de sa faute, si elle ne m'a po
connu le premier. L'amour qu'elle t'a con
est le garant de la fidélité qu'elle me garde.
Si tu ne me haïs pas, si tu ne détestes p
un ravisseur qui s'est emparé de ton trésor
si tu reconnois encore un ami dans celui q
t'assassine, il faut faire plus que fuir, il fa
rester... Je te vois reculer de surprise! Cè
à la voix qui t'en prie. Je pars, je vais trou
ver une sœur que j'aurois déjà dû embrasser.
J'acheverai de fouler aux pieds cette indign
jalousie qui vous outrage également tous deux;
je

veux me punir de l'avoir conçue un seul
... Jezennemours, c'est en te confiant Su-
...e, que je veux réparer le crime où j'ai pu
...ber; car quel plus grand crime que d'être
...ité! A mon retour, tu pourras nous quit-
..., si le séjour de cette maison te devenoit
...pportable.

Suzanne, interdite au premier abord, n'avoit
... prononcer un seul mot. Revenue à elle,
...e comprit le cœur de son époux, elle vit
combien il étoit déchiré par la main qui s'étoit
...onnée aux pieds des autels. Trop sincere pour
...ssimuler, trop vraie pour trahir les sentimens
...e son ame, qui d'ailleurs perçoient malgré
...le, elle lui demandoit pardon avec un ton
... naïveté qui n'appartenoit qu'à l'innocence.
...lle étoit désespérée de ne pouvoir sentir pour
...i ce qu'elle sentoit pour Jezennemours; mais
...e devoir n'en étoit pas moins sacré ni moins
...her à ses yeux: elle fit serment de ne point
...isser partir son époux sans l'accompagner.
...l fallut combattre long-tems sa résolution, &
M. de Chaterbaune fut contraint d'user même
d'une certaine autorité douce & ferme, pour
...a forcer à rester. Une épouse, un ami sincere
..., digne de ces noms glorieux, firent tout ce
...u'ils purent pour l'arrêter; mais comme il
...voit ses desseins, il trompa leur vigilance; &
... la faveur des ténebres de la nuit, il disposa
...n départ sans bruit, & s'évada.



CHAPITRE LXVII.

Restez seuls après une séparation si longue & si cruelle, les premiers momens qu'ils passerent ensemble eurent leur douceur & leur amertume ; ils les comparoient à ces jours où ils voyageoient, & où l'espérance élevant ses nuages dorés leur cachoit les dangers qui les menaçoient. Ici ils n'avoient plus l'espérance, mais ils avoient la consolation de se revoir. Plus Jezennemours se livroit au plaisir délicieux d'être avec celle qu'il aimoit, plus il commandoit à son amour. Il étoit chaste & pur, digne d'être avoué à la face des cieux, & protégé du noble regard de la vertu. Suzanne, abandonnée à un sentiment naïf, suivoit avec plus de confiance le penchant de son cœur ; elle se jugeoit elle-même trop éloignée de la plus légere perfidie. Ce ne fut qu'au bout d'un certain tems que Jezennemours ayant bu à longs traits le délire de l'amour, s'apperçut qu'il avoit trop présumé de ses forces ; que le sage pouvoit combattre, mais non toujours se flatter de vaincre. Il vit qu'il étoit tems de revenir à son premier projet. Il reçut une lettre de son ami ; elle étoit datée de Nantes, & conçue en ces termes :

» Cher ami, chere Suzanne, vous que je
» confonds dans mon cœur ; j'ai tout pesé, j'ai
» tout vu, tout réfléchi, & je dois vous ac-
» corder le repos de la vie. Est-il un autre
» moyen que de vous rendre l'un à l'autre ?

C'eſt ce que je viens de faire : je vous devois » ce ſacrifice, je me ſuis connu, & je me » hâte d'être juſte. Formés pour être enſemble, » ce ne ſera point moi qui vous ſéparerai : » je vous rends à vous-mêmes, ne rejetez » pas le ſacrifice que je fais : je n'en ſerois pas » plus heureux, & vous n'en redeviendriez » que plus infortunés. Le bonheur qui peut » me ſourire encore, ne ſera que dans l'image » du vôtre. Une éternelle barriere va nous » ſéparer déſormais. Il le faut ; je cours habiter » un nouveau monde que je brulois de par» courir avant d'avoir vu Suzanne. C'eſt là que » je me déroberai à vos regards ; je vous ver» rai de loin plus ſatisfaits & plus heureux » qu'à ma préſence, & je m'en réjouirai. Je » ſerai plus calme ; & malheureux avec mon » cœur, plus malheureux ſi je reſtois auprès » de vous : me voilà décidé à ne jamais tou» cher une terre où je n'ai pu me faire aimer. » Jouiſſez du plaiſir de vous retrouver ; ce n'eſt » pas à moi de rompre des nœuds formés par » l'amour le plus légitime. Suzanne ne m'a » point trompé, elle m'avoit averti que ſon » cœur n'étoit plus à elle. J'ai cru pouvoir » conquérir ce cœur, je cede à des droits plus » anciens & plus reſpectables que les miens. » Bientôt la mort que j'appelle, vous aſſurera » cette pleine liberté qu'il n'eſt pas en mon » pouvoir de vous donner. Souvenez-vous de » moi pour me plaindre ; aimez-moi, moi » qui vous aime. Je n'accuſe que la deſtinée » des maux que je ſouffre. Ne voyez dans ma » générosité que le deſir d'un cœur qui vouloit » le bonheur de tous trois, & qui a mieux » aimé être la ſeule victime que d'en faire deux. » C'eſt à vous que je recommande & confie

» ma sœur. A peine me suis-je permis le tems
» de l'embrasser, à peine avons-nous osé nous
» parler. Faites-lui connoître combien ses mal-
» heurs intéressent mon ame, & combien ses
» nouveaux sentimens me la rendent plus chere.
» Je voulois l'emmener avec moi dans des
» pays où elle n'eut plus à rougir; mais elle
» est décidée à mourir dans le cloître. Voyez-la,
» & tâchez de la détourner d'une aussi triste
» vie. Je vous abandonne à tous trois les deux
» tiers de mon bien; j'ai fait secrétement un
» emprunt sur l'autre tiers, emprunt assez con-
» sidérable pour me procurer une vie aisée
» dans ce nouveau monde où je vais chercher
» le repos qui me fuit. Adieu: ne songez point
» à me retrouver; car lorsque vous recevrez
» cette lettre, je serai déjà embarqué sous un
» nom étranger, & très-éloigné de l'endroit
» d'où je vous écris. Encore une fois, & pour
» la derniere, adieu. »

Cette lettre fut un coup de foudre pour Suzanne: elle jeta un regard douloureux sur Jezennemours interdit, & lui adressa ces paroles avec une vivacité pleine de feu & de noblesse: viens-tu d'entendre la voix de ton ami? te fait-elle la même impression que sur moi? que te dit-elle cette voix? Ah! tu le sentiras comme moi, ton cœur sera touché, des pleurs coulent de mes yeux, tu me deviens moins cher en ce moment, & je soupire après mon époux. Ciel! combien je l'ai offensé! combien il est malheureux! Quel caractere! Il veut s'immoler encore pour mon bonheur. Ah, c'en est trop, c'en est trop! la reconnoissance due à des héroïques sentimens vient de produire en moi un amour inespéré. Sacrifie-toi à ton tour,

tu ne pourras jamais être aussi généreux que lui. Quoi, nous serions ici tranquilles, tandis qu'il est livré aux horreurs de l'absence & du désespoir! nous aurions le front de jouir de son infortune! Non, nous ne serons jamais si lâches & si insensibles; plus de repos pour nous, s'il ne recouvre la paix. Va, vole, poursuis ses pas, ramene le ici entre nous deux; ce n'est qu'en sa présence qu'il nous sera permis de confondre nos regards; loin de lui, ils deviendroient un crime. Quoi, je serois l'épouse la plus indigne du plus généreux des hommes! Tu m'entends, je n'ai pas besoin de t'en dire davantage: & malheur à toi, si ce que je sens n'avoit pas déjà pénétré ton cœur, & s'il balançoit un seul moment!



CHAPITRE LXVIII.

JEZENNEMOURS, sans proférer un seul mot, serra fortement la main de Suzanne, & sur-le-champ fit tout préparer pour son départ: il ne parla point, il agit, & tous ses mouvemens avoient quelque chose d'élevé & de grand; il ressembloit à un jeune guerrier que la voix de l'honneur appelle sur-le-champ de bataille, à qui les momens sont précieux & qui brûle de devancer le jour où il doit s'y rendre. Il embrassa Suzanne, en lui disant avec une fermeté noble, je vous le ramenerai. Il monta à cheval & partit. Il ne vouloit qu'arriver au port de mer d'où il avoit reçu des nouvelles, pour suivre plus sûrement ses traces. A peine s'accordoit-il quelques heures de repos; il voloit avec

l'espérance de le trouver encore non embarqué [illegible], comptant sur les délais qui surviennent [illegible] jours; il n'appercevoit rien des pays qu'il tra[illegible] versoit; seulement par intervalle il levoit la [illegible] vers le ciel, en s'écriant: que je puisse le retro[illegible] ver, l'offrir à Suzanne, l'embrasser, & je ne [illegible] plaindrai point d'avoir reçu la vie! Arrivé [illegible] port où il pouvoit recevoir des nouvelles de [illegible] ami, il fit toutes les informations possibles; [illegible] toutes devinrent inutiles. Il eut le courage [illegible] se décider à porter ses recherches dans tous [illegible] ports de cette côte. Il en avoit déjà vaineme[illegible] parcouru la plus grande partie; il commenç[illegible] à désespérer, lorsqu'un marchand ambulant vi[illegible] lui offrir une épée à vendre. Il la reconnut po[illegible] celle de son ami; il le questionna sur-le-cham[illegible] & voulut savoir comment elle étoit dans [illegible] mains. Le marchand lui répondit qu'elle lui avoit été abandonnée au port de Brest, par une personne à qui il avoit vendu un sabre d'abordage, & qui passoit à la Guadeloupe avec un armateur. Sur les éclaircissemens qu'il prit, & sur-tout sur le portrait qu'on lui fit, il ne douta plus que ce ne fut son ami; il ne s'in-quiéta plus que de trouver un vaisseau qui fit voile; il lui fallut attendre trois mortelles semaines, qui lui parurent trois années. Ce fut dans cet intervalle qu'il fit part à Suzanne du dessein où il étoit de s'embarquer. Elle eut le tems de répondre à sa lettre: elle lui marquoit qu'elle avoit confié le soin de sa maison à un concierge, & qu'elle s'étoit retirée avec Flori-monde; que jusqu'à cette heure elle l'avoit empêchée de prendre le voile; qu'elles reste-roient ensemble pensionnaires au même cou-vent, jusqu'au moment où son époux seroit de retour. Elle insistoit sur le devoir de ne point

interrompre ses courses, qu'il ne l'eût retrouvé. Revenez avec mon époux, écrivoit-elle, ou je n'aurai plus de plaisir à vous voir; revenez avec lui, ou nos entretiens seront troublés par des remords; car je me reprocherois alors d'être la cause de sa fuite & de ses malheurs.

Jezennemours, à cette lecture, ne put se défendre d'un trouble involontaire, qui répandit dans son cœur la plus vive amertume. Il eut peine à se vaincre lui-même. La victoire lui sembloit moins pénible dans un plus grand danger; & Suzanne, en rompant tout-à-coup de si chers liens, l'avoit frappé des plus terribles coups: mais faisant un effort, à l'exemple de son ami & de sa maîtresse, il revint à lui, & ne s'occupa plus qu'à trouver la consolation dans ses peines même.



CHAPITRE LXIX.

En attendant le moment du départ retardé, Jezennemours s'efforça de calmer ses chagrins par la contemplation des nouveautés qui s'offroient à sa vue. Qu'un homme qui voit pour la premiere fois cette vaste plaine de la mer est saisi de respect & d'étonnement, lorsque son esprit s'ouvre comme les yeux; lorsqu'il a le bonheur de sentir & de savoir admirer! Jezennemours étoit de ce nombre. Presque immobile sur la pointe d'un rocher, sa vue ou plutôt son imagination se perdoit dans la profondeur de ce liquide immense, où la perspective des flots semble s'étendre jusqu'à l'infini, où rien ne borne la vue & l'audace de la

penſée. L'imagination alors s'agrandit avec le monde, & demeure émerveillée de ce magnifique ſpectacle, lorſque s'élevant vers les cieux pour les glorifier, cette même imagination qui ne connoît plus de limites, ſe repréſente des millions d'autres mondes, devant leſquels celui-ci où roule cette mer vaſte & profonde, ne paroît plus qu'un point. Frappé de l'immenſité des êtres, l'homme voudroit devenir l'auteur de l'univers ; ſa penſée s'engloutit & ſe perd dans cette téméraire méditation ; la lumiere immortelle qu'il veut fixer, l'éblouit & lui fait baiſſer les yeux ; il voit un Maître qui a mis des bornes à ſa penſée, comme il en a mis une à ces montagnes de flots écumans qui ſemblent fondre les uns ſur les autres pour engloutir la terre, & qui vont ſe briſer ſur un grain de ſable. Ainſi l'homme, au milieu de l'élan de ſa grandeur, doit connoître la foibleſſe de ſa conception, & voir l'image de ſa propre penſée dans cet océan qui, malgré ſon poids & ſon immenſité, recule devant le doigt inviſible qui lui traça ſes limites.

Le ſignal de l'embarquement ſe fit entendre ; & Jezennemours, pour la premiere fois de ſa vie, entra dans un de ces édifices fragiles qui ſervent de pont aux deux mondes, qui lient les nations ; monument le plus hardi du génie audacieux de l'homme. Il n'a pas craint de naviguer ſur des abymes toujours prêts à s'entr'ouvrir ; à la vue de la majeſté du tombeau, il a ſemblé dédaigner la mort ; l'œil fixé ſur les étoiles, c'eſt dans cette attitude qu'il paroît le vrai roi de la nature, & fait pour donner des loix aux élémens.

Jezennemours conſidéra avec étonnement la coupe de ces vaiſſeaux, inventés d'abord ſur

la carcasse des grands poissons, & il reconnut dans cet ouvrage (le chef-d'œuvre de l'homme) qu'il étoit encore subordonné au modele de la nature & à la main du Créateur.

Il vit fuir le rivage, & bientôt il ne se vit plus entouré que du ciel & de la mer; il lui sembloit alors être dans un nouveau monde, & ce vaisseau étoit l'image des planetes voyageant dans le vuide & sillonnant les plaines de l'éther. Ces hommes marins attirerent ensuite toute son attention; il étoit obligé de mettre un frein à ses réflexions, en contemplant l'homme dans un état aussi différent de sa nature. Quel motif pouvoit donc engager chaque passager à risquer son existence sur l'abyme toujours ouvert? Pour lui, il étoit animé par l'amitié & par l'honneur; ces puissans motifs lui faisoient endurer les fatigues & le mal-aise qui accompagne un premier voyage sur mer.

Le calme régnoit, & tout promettoit une navigation heureuse. Les élémens respectoient l'homme, mais l'homme se cherchoit pour se détruire : tout-à-coup on vit paroître dans le lointain un gros navire. Aussi-tôt tout l'équipage jeta des cris comme s'il eût apperçu quelque monstre énorme, propre à dévorer un vaisseau. C'étoit un navire ennemi de cent pieces de canon, qui fondoit directement sur sa proie. C'est ainsi que des forts & gros poissons se jettent à travers les flots sur les petits dont ils font leurs pâture. Le petit bâtiment sur lequel étoit Jezennemours, devint tout-à-coup la capture de celui qui l'avoit déjà joint; il y avoit une si grande différence de force, que cette prise ne coûta pas un coup de feu. On se rendit, & l'on fit bien. Jezennemours se vit désarmé & traité en esclave; mais il aimoit

mieux encore souffrir que d'avoir été le témoin ... in d'un carnage affreux. Qu'il est triste de voir ... oir l'homme ennemi de l'homme! Jezennemours ... ars ne pouvoit concevoir cette horrible allégresse ... sse qui saisissoit les vainqueurs. Cette joie lui paru ... ut misérable, lorsqu'il vit qu'elle n'avoit d'autre ... re principe que l'avidité de partager quelques dé... pouilles. C'étoit donc là ce qui les rendo... oit homicides, féroces & cruels! Cette rage n'é... toit point celle de l'animal pressé de l'aiguil... lon indomptable de la faim; c'étoit une avari... ce raisonnée & criminelle, c'étoient des homm... es qui avoient plus que le nécessaire & même ... le superflu, qui venoient satisfaire une nouvelle ... & inconcevable cupidité au prix du sang de leurs semblables. Ils décoroient ce brigandage ... des noms de gloire, d'intérêt national; mais ce n'étoit qu'un prétexte absurde, car au... d'eux n'aimoit la patrie dont il déployoit l'éte... dard. Jezennemours se disoit : j'ai connu les monstres de la terre dans ces hussards noirs qui m'ont arrêté dans les forêts de l'Allemagne; voici les monstres de la mer, qui m'oppri... ment sur des gouffres mouvans, qui, dans une minute, peuvent ne mettre aucune différence entre le vainqueur & le vaincu. Si l'on pouvoit voyager dans les airs, qui doute que dans ces routes spacieuses on ne rencontreroit pas encore une race meurtriere, affamée de rapines & d'homicides!

Tandis que l'ivresse maîtrisoit les vainqueurs, qu'ils se livroient à une débauche bruyante sur les flots, endormis dans un calme perfide, plusieurs vaisseaux arborés du pavillon françois viennent au-devant du ravisseur & présentent le combat. Le canon, signal & ministre de la destruction, retentit à coups redoublés, & l'é-

cho des mers en mugit; la flamme brille & semble allumer les flots; la fumée s'éleve en tourbillons, les cris de la mort vont frapper les voûtes des cieux. Jezennemours voit rouler autour de lui des torrens de soufre enflammé; il voit le sang qui ruissele, sans appercevoir l'instrument qui frappe & tue; la foudre gronde entre les mains de l'homme, & le flot qui roule emporte déjà au loin des cadavres. L'équipage de son petit bâtiment, enhardi par le secours inespéré qui venoit briser ses fers, se jette sur les vainqueurs assaillis. On crie aux armes; il en saisit une, qu'il arrache à une main ennemie; on combat sur cet étroit vaisseau, comme sur un champ de bataille. Jezennemours défend ses compatriotes, sa liberté, sa vie; il venge ceux qu'il vient de voir massacrer; la victoire se décide pour son parti; on charge de fers les mains de ceux qui en avoient donné une heure auparavant. Heureux ceux qui passerent sur les vaisseaux du vainqueur pour être enchaînés; car bientôt ce superbe vaisseau qui sembloit commander aux flots qui le portoient, entr'ouvert par le canon, se balance sur le goufre de l'abyme, & s'enfonce lentement au milieu des cris affreux du reste de l'équipage, comme pour laisser à ces infortunés le tems de boire les horreurs du trépas. Il disparoît en entier, ne laissant plus voir sur la surface des eaux que la banderolle flottante qui couronnoit son gros mât.



CHAPITRE LXX.

Des trois armateurs qui étoient venus secourir le vaisseau marchand sur lequel s'étoit trouvé Jezennemours, il n'en restoit que deux; l'autre avoit coulé à fond. Que devint Jezennemours, lorsqu'il apprit que ces vaisseaux étoient partis dans le même tems que son ami s'étoit embarqué ! Un frissonnement subit fit trembler tout son corps; il l'avoit vu s'enfoncer dès le commencement du combat, & les clameurs de tant d'infortunés effrayoient encore son imagination. O digne & tendre époux de mon amante! sont-ce tes cris qui ont pénétré mon cœur! Seroit-ce toi que j'aurois vu parmi cette foule qui tendoit les mains au-dessus des flots, en descendant vivans dans leur cercueil! Que n'ai-je pu te reconnoître, pour me précipiter après toi, essayant de te sauver ou de mourir ensemble!

Bouleversé par les craintes les plus désolantes, il s'informe, il passe d'un bord à l'autre; mais ses recherches ne servent point à l'éclairer : il ne sait quel nom demander, & sur le portrait qu'il s'efforce de peindre, personne ne peut lui répondre. Tout ce qu'il apprend, c'est que ces armateurs sont partis en société, qu'ils se sont arrêtés un mois en chemin, & que ce sont là les seuls vaisseaux qui se soient mis en mer au port de la Rochelle.

Il n'y eut pas une seule personne que Jezennemours ne parcourût de la tête aux pieds, & ne prit d'abord pour son ami. Ne le trouvant point, il ne douta plus, d'après les discours peu

ménagés, qu'il ne fût péri dans ce funeste combat. Chacun se félicitoit d'avoir échappé à l'ennemi, & comptoit pour rien la mort d'autrui, tandis qu'il mettoit un haut prix à sa propre délivrance.

Il étoit loin d'en concevoir des espérances favorables à son amour ; il aimoit son ami, & sa façon de penser lui auroit fait regarder comme un crime l'idée seule de pouvoir profiter d'un malheur qu'il vouloit toujours pleurer.

Ils aborderent sur les côtes de.... & y débarquerent. Jezennemours avoit été pillé ; & comme dans ce combat chacun n'avoit sauvé que son corps, & que le vaisseau qui portoit de l'or avoit péri, il se trouva n'avoir plus rien. Lorsqu'il se vit sur une terre étrangere sans ami, sans argent, & sur-tout ayant perdu le noble fruit de son voyage, il tomba dans une noire mélancolie; sa situation rigoureuse, jointe aux peines qu'il souffroit, & la perte récente de son ami, & l'idée du sort qui le poursuivoit, le jetterent dans un de ces momens où l'on envisage le tableau de la vie du côté de ses ombres; des pensées lugubres fermenterent dans son sein. Le ciel étoit couvert, & l'épaisseur des nuages amoncelés voiloit le soleil; la terre étoit humide & décolorée, Jezennemours ne voyoit que des objets propres à renfoncer la teinte mélancolique qui dominoit son ame. Il se promenoit au hasard entre les rochers qui bordent la mer ; & regardant cette plaine liquide, il lui redemandoit son ami. Elle étoit mugissante, & sembloit répondre en grondant à ses gémissemens plaintifs ; ses bords escarpés étoient nus & déserts : il regardoit de tous côtés ; tout étoit triste & morne ; il n'apperçut qu'un seul homme, encore ressembloit-il au désespoir ; il

s'agitoit sur la pointe du rocher, les cheveux flottans au vent, les bras étendus, & donnant toutes les démonstrations de la plus farouche douleur. Jezennemours alla à sa rencontre; & voyant un visage baigné de pleurs, il oublia sa propre infortune, pour s'intéresser à un homme qui sembloit plus à plaindre que lui : il s'approcha, & lui tendant la main avec cette noblesse énergique que l'art n'imite point, & qu'il ne peut rendre : *Et toi aussi, tu es malheureux ! Eh bien, tu deviens mon frere & mon ami.* Il le consola du mieux qu'il put, il le flatta par les paroles les plus capables de gagner sa confiance. Qu'êtes-vous, répondit-il en détournant la tête, qu'êtes-vous, pour oser m'offrir des secours? Sans doute vous êtes pauvre, puisque vous avez le courage de me parler; & si vous êtes riche, je n'ai qu'à dire un mot pour vous faire prendre la fuite.... Je suis un homme ruiné.... Vous restez encore!... Oui, je suis ruiné : fuyez. Il y a trois jours que je jouissois entiérement de ces airs affables, de ce langage flatteur, de ce ton amical & doux dont on aborde celui dont la fortune est encore debout; on me caressoit de l'œil, & l'on chatouilloit mon oreille de mille propos flatteurs; depuis trois jours cette fumée dont on m'encensoit s'est évanouie avec l'or d'où elle s'exhaloit. Je suis né dans l'opulence; un commerce fort étendu augmentoit tous les jours la masse de mes biens; je paroissois enfin l'idole de tous ceux qui m'entouroient : on me conseille d'employer des fonds que j'aurois dû réserver; je les risque, & l'année suivante ils se trouvent doublés. Glorieux de si grands avantages, chacun dépose sa fortune dans mes mains; je veux pousser jusqu'au bout l'influence de mon

étoile ; elle s'éclipse dans un instant ;
nge, trois vaisseaux périssent, mon
manque, le feu dévore mes maga-
ɔordois ce rivage pour y épouser une
riche Indienne ; instruite avant moi de
lle de mon infortune ; elle semble n'at-
ıon arrivée que pour donner à un au-
es yeux, la main qu'elle m'avoit pro-
e met le sceau éternel au malheur qui
suit de toutes parts. En effet, quel
ent n'ai-je pas vu dans ces mêmes lieux
ın s'empressoit de me serrer entre ses
m'offrant tout ce dont je n'avois pas
e ne vois plus que des fronts glacés ;
tous les visages l'effroi de tous ces
s qui me rencontrent ; il semble que je
demander une dette qu'ils ne veulent
itter ; d'autres ont un air dédaigneux ;
ux fixées en terre, ils paroissent me
e d'aller prendre ma place dans cette
où rampe l'indigent. Ah, plutôt mou-
'essuyer certains regards ! Non, ils ne
nt point m'humilier pour obtenir d'eux
trop amer. Au moment où vous m'a-
ssé la parole, ma rage étoit à son
j'allois m'élancer dans les flots, votre
n'a fait reculer. Si vous êtes assez
pour me faire remonter sur un des
'où je viens de descendre, osez m'ar-
me forcer de vous suivre : sinon,
ɔus discours sont superflus ; je veux exis-
nodément, ou ne point exister. Si vous
:ontraire dans le rang de ces esclaves
t rien, parce qu'on leur a tout pris,
mple parle assez, il pourroit vous
à m'imiter.
ıemours qui avoit trouvé la vie si triste

& en avoit presque desiré la fin, loin de creuser sa mélancolie, se trouva disposé à détourner ces malheureux de son funeste dessein. Il lui dit tout ce qu'il avoit besoin de se dire à lui-même. Si quelqu'un, dit-il, ne devroit pas supporter la vie, ce seroit-moi; mais combien il reste encore de ressources à l'homme le plus abandonné!... A moi, des ressources! reprit-il d'un ton farouche; non, il n'en sauroit être; vous m'amusez en vain. Regardez comme je réponds à vos discours. En disant ces mots, il courut du côté de la mer, & s'y précipita au moment que Jezennemours couroit après lui pour le retenir. Il touchoit le bord de son vêtement, mais trop tard; il le vit tomber dans les vagues furieuses qui se brisoient contre le rocher. Ce malheureux sembloit alors se débattre & prétendre à se sauver; il jetoit des cris, il appelloit à son secours, mais il n'étoit plus tems; tantôt il sembloit englouti, tantôt il reparoissoit, luttant avec vigueur, & portant sur son voyage tout l'effroi du trépas. Cet endroit étoit escarpé, la mer étoit agitée, Jezennemours ne pouvoit faire que des vœux pour lui; il le suivoit de l'œil, il croyoit l'avoir perdu, lorsqu'il le revit reparoissant sur l'onde, tenant une espece de débris qui le soutenoit. Le vent le chassoit sur les bords; un flux aussi rapide qu'inespéré le jeta sur un banc de sable éloigné du roc d'où il s'étoit précipité. Voler à lui de rocher en rocher, descendre à perte d'haleine, arriver près de ce malheureux, le soulever, lui faire vomir l'onde amere, tout cela fut pour Jezennemours l'affaire d'un instant; son courage & son humanité lui inspirerent une activité prompte qui en relevoit l'éclat. Il déchira les vêtemens qui l'étouffoient par leur

compression

compreſſion humide. Il l'agita en tout ſens pour le faire revenir; & voyant que ces moyens ne réuſſiſſoient pas, & qu'il n'avoit qu'un ſoufle de vie, il le regarda comme mort, & ſe mit à déplorer d'avoir été le témoin d'un auſſi funeſte accident.

Le flot avoit auſſi apporté le débris qu'il tenoit; c'étoit une eſpece de coffre ouvert. Comme Jezennemours pleuroit ſur ce corps étendu, dont le viſage immobile & pâle, tourné vers lui, formoit la plus effrayante image, il apperçut quelques mouvemens qui manifeſtoient quelque retour à la vie; les ſignes augmenterent, il fomenta ce corps de ſa chaleur, il lui ſoufla dans la bouche à pluſieurs repriſes. Bientôt il étend un bras : le mouvement de la reſpiration, d'abord foible & incertain, s'annonce par quelques pulſations réitérées; ſon œil s'ouvre, il renaît enfin, en ſortant comme d'un profond ſommeil. Il regarde autour de lui d'un œil égaré. Où ſuis-je, dit-il? Je viens de faire des rêves affreux. Et tout-à-coup fixant Jezennemours & le regardant, il ſe ſouvint de ſon état. O Ciel, s'écria-t-il, vous m'avez ſauvé de cette mort que je cherchois, & contre laquelle je me ſuis tant débattu dès que je m'y ſuis vu en proie! Comme Jezennemours alloit lui faire quelques remontrances.... O mon ami! la nature en un inſtant m'en a dit plus que toi, elle m'a forcé de me dédire. Luttant contre les flots, j'aſpirois au bonheur de remonter ſur la terre, duſſé-je être le dernier des vivans. C'eſt alors que j'éprouvai le châtiment d'avoir mépriſé la vie. Non, je ne veux plus mourir. O Dieu, pardonne-moi! Je frémis encore lorſque je me rapelle combien j'étois près d'un Juge courroucé. Je ſuis criminel, je le crains, & je m'avançois témérairement au-devant de ſon glaive!

Jezennemours pleuroit de joie; il embrassoit un homme qui renaissoit pour devenir son ami; qui, instruit puissamment par cet effroi que la nature jette dans le sein de l'homme expirant, n'alloit plus nourrir le coupable dessein d'attenter sur lui-même. Mais qui le croiroit! qui ne reconnoîtra pas la force invisible des passions mélancoliques, ou plutôt la soif ardente de l'intérêt! A peine revenu à la vie, ce même homme s'écrie : quoi, je vivrai pauvre & méprisé! Quoi, le regard de ceux qui m'ont vu dans l'opulence me poursuivra! Je traînerai une vie misérable dans les pays même où l'on admiroit mes richesses, où l'on flattoit leur possesseur! En prononçant ces mots il considéroit & retournoit le coffre qui avoit aidé à le sauver. Il paroissoit vuide; mais notre homme apperçut, au travers du limon dont le fond étoit rempli, quelque chose de brillant. Il enfonça les deux mains, & détacha une plaque de fer qui céda aisément, le bois étant à moitié pourri. Il souleva de ce fond une boîte oblongue, il l'ouvrit : quel aspect! elle étoit remplie de bijoux d'or, & ces bijoux avoient pour couche une quantité de diamans & de pierres précieuses. Tous deux avides de contempler, la surprise ne leur permettoit que quelques mots interrompus; car Jezennemours étoit homme, & ce trésor inespéré, ne fût-ce que par son étonnante rencontre, avoit droit de l'émerveiller. Pour l'autre, peu s'en fallut qu'il ne perdit la tête : il embrassoit son libérateur, remercioit le ciel & la mer, & jetoit les plus fréquentes exclamations. Voyez, disoit Jezennemours, qui ne perdit jamais l'habitude de philosopher, c'est au moment où l'on croit tout perdu, c'est dans le malheur même, que se trouvent les ressources les plus éclatantes. L'au-

tre ne répondoit rien ; mais les yeux fixés sur ces objets, il en spéculoit la valeur & formoit déjà les projets de rétablir sa fortune. Il vous en est dû la moitié, prononçoit-il avec inquiétude ; ah ! il m'en faudroit douze fois autant pour me retrouver dans l'état que j'ai perdu, & personne ne me plaint.... Quoi, ne savez-vous que desirer, reprit Jezennemours, & jamais jouir ? Vous n'aviez rien tout-à-l'heure ; vous possédez présentement, & vous n'êtes pas satisfait ! Laissez là une plus grande avidité ; mais si elle vous domine à ce point, si vous en êtes esclave passif, prenez les trois quarts, l'autre me suffira pour revoir ma patrie & y vivre content.

Comme il parloit, son compagnon regardoit le sable ; & y découvrant des nouveaux débris que les vagues y avoient apportés, il doute, il imagine, & bientôt il croit que ce sont de nouveaux trésors que le sort lui envoie ; il veut les enlever à la mer en furie ; il descend sur le sable, malgré Jezennemours qui vouloit l'arrêter. C'est en vain qu'il lui crie que le reflux s'approche & va couvrir les bords qu'il parcourt témérairement ; il est sourd, il n'entend ni la voix de la raison, ni celle de l'amitié ; il s'attache à quelque chose de pesant, il souleve le bloc, il se baisse avec effort pour rompre les obstacles, il ne voit pas les montagnes d'eau qui vont l'emporter & le rendre à cet océan dont il s'étoit sauvé par miracle.

Jezennemours est obligé de fuir, sans pouvoir donner de secours à son avide compagnon ; il n'a que le tems d'emporter le coffre dépositaire de tant de richesses ; plusieurs bijoux demeurerent même sur le sable. Il se retira entre des rochers, & ce fut de là qu'il vit cet homme infortuné perdu dans des flots d'écume, élévant

vainement la voix & les mains pour regagner les bords. Jezennemours eut beaucoup de peine à reprendre ses sens, frappé de la mort de cet homme qui s'étoit replongé dans l'abyme par excès de cupidité. Ce ne fut qu'avec peine qu'il sortit d'entre les rochers, traînant le coffre après lui, pour aller regagner son habitation.



CHAPITRE LXXI.

DÉBARQUÉ sur cette rive étrangere, & ayant perdu le fruit de toutes ses informations, comment se résoudre à annoncer à Suzanne qu'il n'a point rencontré son époux, & que Chaterbaune est peut-être au rang des morts? Il se souvenoit trop bien de ses derniers volontés; trois fois il vouloit écrire, trois fois la plume échappa de ses mains. Il se détermina à faire de nouvelles perquisitions, & à mourir plutôt que de lui porter un coup si sensible.

Jezennemours conçut le dessein de parcourir les lieux où il venoit de descendre; le trésor que lui avoit envoyé la Providence, étoit le moyen sans doute dont elle s'étoit servie pour qu'il eût à accomplir ses volontés.

Jezennemours étoit trop ami de l'humanité pour ne pas être révolté d'abord de l'esclavage qui, sur ce malheureux continent, opprimoit des hommes nés libres, parce qu'ils étoient noirs & robustes. Cette foule d'infortunés asservis par un petit nombre, enlevés à l'Afrique pour travailler le sucre qui doit flatter le goût des Européens, condamnés à des travaux brutes, étoit un spectacle qui avoit toujours droit de le surprendre: il voyoit avec horreur ses com-

patriotes exempts de tous remords, parce qu'ils avoient acheté ceux qu'ils enchaînoient à des travaux sans relâche. Que de cruautés commises & autorisées pour composer de voluptueuses superfluités! C'est le sang de l'Afrique, mêlé aux larmes de l'Amérique, qui va composer le dessert qu'un lâche Sybarite goûte avec froideur & d'un air dédaigneux.

Il conçut le projet de ravir à l'esclavage quelques-uns de ces malheureux; & s'il ne pouvoit les délivrer tous, du moins il vouloit en acheter une partie pour leur rendre la liberté. Il se rendit sur un marché où les droits de l'homme étoient violés à l'abri même des loix, & il se demanda si c'étoit bien à l'homme de prononcer sur la justice, quand il s'égaroit à ce point, aveuglé par le sordide intérêt. S'il en avoit cru son cœur, il se seroit ruiné pour le plaisir de faire quelques heureux; mais il songeoit au voyage qui lui restoit à faire; car il rêvoit toutes les nuits qu'il retournoit en Europe, & n'y ambitionnoit plus qu'une maison couverte de chaume & dix arpens de terre, pour essayer d'y vivre paisiblement, loin de Suzanne, s'il étoit possible.

En marchandant ces esclaves, & s'attachant toujours à ceux qui paroissoient le plus avancés en âge ou plus infirmes, ou moins faits pour supporter le joug de l'esclavage, il apperçut un Européen qui alloit sur son marché. Ses traits le frapperent au premier abord. Plus il l'examinoit, moins il pouvoit revenir de sa premiere surprise. Celui-ci ayant pris garde à l'attention que l'on portoit sur lui, parut à son tour aussi étonné, & chacun d'eux hésitoit à faire les premiers gestes de la reconnoissance, dans la crainte de se tromper. Enfin, Jezennemours se trouva dans les bras d'un homme

qui l'embrassoit en tremblant & pleurant à moitié... Quoi, seroit-ce bien toi ! Quoi, le sort t'auroit conduit jusqu'ici pour... Oui, je te reconnois, je te reconnois, au travers du changement qui s'est fait en toi. Tu vis, tu es devenu un homme, je suis content..... Va, tu as eu raison de me fuir ; mais ne crains plus rien, je ne suis plus ici pour te tourmenter..... Jezennemours ayant reculé trois fois, & s'étant approché quatre, n'en pouvoit croire ses yeux. Est-il possible ! le pere de la Hogue ! Vous, mon parrain, dans ces lieux ? sous ces habits ? Eh, vous n'êtes donc plus.... Il alloit prononcer le nom de *jésuite*, lorsque le parrain lui mit la main sur la bouche, en lui disant, paix ! suis-moi seulement, tu sauras tout. Va, je ne suis plus le même homme, & j'ai bien des choses à te dire ; suis-moi.

Le marché fut bientôt conclu pour ces esclaves choisis ; on ne s'amusa plus à les marchander davantage, & ils suivirent leur nouveau maître jusqu'à l'habitation, où Jezennemours entra, conduit par le pere ci-devant jésuite, dont on peut se rappeller le Caractere & la conduite.

A peine furent ils seuls dans une chambre où ils s'enfermerent, que le pere de la Hogue lui dit tout ce qui suit, avec la vivacité d'un homme impatient de se faire connoître. Ecoute, mon ami, & cesse de t'étonner de me voir ici. J'y suis plus heureux que je ne l'étois en Europe. Notre société n'est plus ; cette société, qui paroissoit reposer sur des fondemens inébranlables, a été sapée, nous-mêmes y avons donné les mains. Notre intolérance, nos vengeances opiniâtres, notre ambition trop peu mesurée, & un excès d'audace nous ont fait un si grand nombre d'ennemis, que lorsque les rois ont voulu nous détruire, ils ont vu tout le mon-

de applaudir à leur dessein. Nous sommes tombés ; mais qu'y a-t-on gagné ? Nous avons emporté nos richesses, & nous avons conservé notre maniere de penser. J'étois au rang de ceux qui avoient quelque droit au partage, & j'emportai le lot qui m'étoit échu.

Je vais t'ouvrir mon cœur. J'ignore actuellement ta façon de penser. Peut-être te serai-je un objet de scandale; mais je veux & je dois me montrer ce que je suis. Autant je prenois de peine en Europe à me deguiser, à cacher mes secrets, à me rendre impénétrable, autant cette gêne me pese ici, & sur-tout dans ces momens. Tu sauras bientôt pourquoi.

Ressouviens-toi de ces tems où tu fuyois avec raison une vie si contraire à ton caractere. Je dépendois de ma place alors, de l'*habit* ; la loi la plus impérieuse que je connoisse. L'habit modifie plus l'ame que toutes les loix physiques ensemble ne modifient le corps. J'étois forcé de déguiser mes vrais sentimens. J'étois transporté contre ceux qui paroissoient ne pas penser comme moi. Lorsque je décidois que tu serois damnée, c'étoit un rôle que je jouois, & aucune de ces menaces formidables n'a sorti du fond de mon cœur. Que ne l'as-tu pu connoître ce cœur ! On voulut t'initier de bonne heure dans le secret, & c'est ma tendresse qui précipitoit cet instant. Tu t'es révolté, & l'événement a justifié ta folie. Je n'ai jamais été enthousiaste, il me suffisoit de le paroître. De grandes espérances étoient attachées à ma place; j'étois une espece de roi dans mon canton, & je n'obéissois à quelques-uns que pour commander à plusieurs. Cette vie rigide en apparence, étoit bien compensée par le plaisir de la domination ; plaisir le plus vif de tous, & dont on ne se lasse jamais. Tu peux te rap-

peller que je régnois en effet comme le plus absolu monarque. Je te destinois ma place ; & tu aurois été détrôné comme moi, si ton extravagance, par le plus inconcevable coup du hasard, ne t'eût servi de prudence & de sagesse. Je ne craindrai point d'en trop dire devant toi. Tu dois t'attacher à ma personne; & puisque le Ciel t'a rendu à moi, tu ne sais pas encore combien j'ai de droit à t'intéresser.

Après ces mots il garda le silence ; & comme Jezennemours le regardoit avec des yeux également étonnés & attendris, qu'il contemploit le changement que le tems & le malheur avoient fait sur son visage, l'ex-jésuite éléva la voix, & dit sans préparation préliminaire... Dis-moi, n'as-tu jamais songé à celui qui a pris soin de ton éducation ? N'as-tu jamais soupiré après un pere ? N'as-tu jamais accusé le Ciel de t'avoir fait naître un orphelin abandonné ?

Monsieur, reprit tout-à-coup Jezennemours, ah ! que sert d'éveiller un sentiment que j'ai tant de fois tâché d'étouffer ? Ne vous souvevez-vous plus de mes demandes réitérées ? Mais pourquoi me mettre sur ce chapitre, si vous n'avez d'autre réponse à me faire, que celle que vous m'avez faite ?... Je tremble, je voudrois, & j'hésite à parler, reprit le pere de la Hogue ; oui, je t'en ferai l'aveu : mais souffre, avant que je te nomme ton pere, que je t'en fasse l'histoire... Ah, parlez, interrompit vivement Jezennemours. Vivroit-il ?... Tu vas le savoir, dit l'ex-jésuite... Peut-être rougiras-tu de ta naissance : & qui sait si je ne vais pas me repentir d'avoir parlé ! Jezennemours, n'aimerois-tu pas mieux n'avoir jamais vu le jour, que de le devoir à un amour illégitime ? Réponds-moi ?... Je ne connois d'amour illégitime que dans ceux qui trahissent la foi qu'ils

ont donnée. Je vous entends... Que cela ne vous arrête point : non, je ne rougirai jamais de ma naissance ; j'honorerai toujours le pere de qui je l'ai reçue... En m'avouant pour ton pere, reprit l'ancien préfet, je ne te deviendrai donc point odieux?... Vous, mon pere! & je ne l'apprends qu'aujourd'hui, s'écria Jezennemours... Tu es mon fils, reprit l'autre, tu l'es! & ce cœur a brûlé d'amour dans le sein des disputes théologiques : je parlois des victoires que l'homme peut remporter sur lui-même, & j'ai cédé à la beauté, tout en compulsant le fatras de ces livres poudreux. Que d'alarmes me coûta ta naissance! Comme je tremblois que mon secret ne parvînt à l'oreille de mes farouches supérieurs! La crainte d'être découvert me faisoit prendre les plus grandes précautions. Je ne pouvois abandonner une femme prête à se délivrer du fruit d'un amour qui m'étoit si cher. Nous prîmes plus de soin à céler ta naissance, qu'un assassin n'en prend à cacher le cadavre de celui qu'il vient de tuer. Tu naquis dans l'ombre, & tu fus transporté dans le manteau jusqu'au village où tu fus nourri, où je te recommandai à ce curé qui étoit mon humble serviteur. Tu passas pour un orphelin, dont je m'étois charitablement chargé. Ta mere infortunée sembloit se rétablir ; elle étoit languissante depuis long-tems : le poison de la crainte avoit aigri son sang. J'avois passé quelques jours sans la voir ; j'arrive un jour à la faveur des ténebres, je la trouve expirante. Que ses traits étoient changés! Ce n'étoient plus ces charmes colorés où respiroient la santé & la jeunesse ; ce n'étoient plus ces yeux où brilloit la flamme amoureuse. Frappée de la pâleur de la mort, tout annonçoit le terme fatal où la beauté devient horrible ; tout annonçoit en-

fin la terreur des derniers momens. Je m'approche en tremblant ; à peine ai-je le courage de la fixer. Ses regards s'éteignent sur moi. Que me voulez-vous encore, dit-elle ? je meurs, j'expie ma faute. Souvenez-vous d'un fils, & ne l'abandonnez pas, voilà tout ce que je demande : j'ai déjà fait le sacrifice de ma vie à ce Dieu qui me jugera peut-être sévérement du crime dont vous êtes l'auteur.

O mon fils ! laisse-moi mêler mes larmes aux tiennes, poursuivoit l'ex-jésuite. Cette terrible scene est encore devant mes yeux, je l'ai toujours conservé dans ma mémoire ; & lorsque tes questions venoient me déchirer le cœur, que de fois je me suis détourné pour te cacher ce trouble que j'épanche aujourd'hui dans ton sein. Son image m'a toujours poursuivi, & combien de fois me suis-je reproché sa mort !

Mon pere, reprit Jezennemours, oh ! quels que soient mes regrets de n'avoir pas connu ma mere, je remercie la Providence de vous retrouver du moins. Le Ciel a eu ses desseins sur elle, sur vous & sur moi. Il conduit tout ; & puisqu'après tant d'épreuves il a permis que je vous rende ce qu'un fils doit à son pere, je fixe ici un séjour, je ne vous quitterai plus. Ah ! pourquoi ne m'avez-vous point rélévé ce que vous me dites aujourd'hui ? Je n'aurois pas fui ; je serois resté auprès de vous, je vous aurois confié mon amour, & vous l'auriez approuvé.

Alors il raconta succinctement à son pere les plus frappantes époques de sa vie : & comme se croyant seul & délaissé dans l'univers, il avoit suivi la main de la destinée. Elle m'a promené, disoit-il, de revers en revers ; & tandis que vous étiez poursuivi par la marche lente, mais sûre, des loix soulevées contre vo-

tre ordre, j'étois agité par un sentement qui fait encore le supplice de ma vie. Il ne fut jamais d'amant plus malheureux que moi; je n'ai eu que les tourmens de cette passion chere & redoutable. Alors il pesa sur quelques détails qu'il ne put passer sous silence; ce qui attendrit l'ancien jésuite & le fit pleurer, lui qui n'avoit pas pleuré depuis vingt-cinq ans. Oh! disoit-il, quel bouleversement dans les affaires de ce monde! Comme tout change! Comme les événemens les plus imprévus, les plus inouis, se réalisent! Voilà ce qu'on n'apprend point dans les livres de théologie, & ce qui se voit sur la scene changeante de l'univers! En feuilletant tous nos casuistes, en écoutant nos missionnaires, nos espions, nous n'avons jamais su deviner que notre société, qui paroissoit reposer sur des fondemens inébranlables, pouvoit, malgré ses nombreux adhérens & ses protecteurs, être renversée, & ne pas faire la moindre résistance, après avoir déployé tant de jactance, d'audace & d'orgueil... Oh!... Et il s'arrêta.



CHAPITRE LXXII.

Mon pere, poursuivit Jezennemours, vous voyez ma situation; je suis encore à la recherche de cet ami généreux; je ne dois retourner en France qu'après l'avoir trouvé. Je mourrai plutôt ici: je ne me présenterai aux yeux de Suzanne que pour lui rendre son époux; telle est sa volonté, & telle est la loi que m'imposent mon cœur & mon devoir. Sauriez-vous s'il n'est point débarqué depuis peu quelqu'étranger? J'ai quelqu'idée qu'il auroit pu passer dans le vaisseau qui vint à notre secours. Le Ciel

qui m'a rendu un pere, s'arrêteroit-il dans le cours de ses bienfaits! Non, sans doute; s'il vit, je le reverrai, je le ramenerai à Suzanne; elle est à lui, elle lui appartient. Ce trésor m'a échappé; le Ciel l'a voulu.... Ainsi, je reviendrai ici couler mes jours auprès de vous, oubliant, s'il se peut, tout le reste.

Mon fils, répondit-il, je suis devenu ici négociant, & tu ne manqueras de rien; j'ai acquis quelque chose que j'augmente chaque jour; & d'ici, je songe à mes malheureux freres. Je te chargerai de leur faire passer les secours que je leur dois. Au lieu de ramper & de s'intriguer dans des cours devenues sourdes à nos réclamations, promenant leur misere & sollicitant l'orgueilleuse pitié, il eût mieux valu que tous les gros bonnets de notre ordre eussent pris le parti que j'ai choisi. Le commerce n'étoit pas étranger à plusieurs d'entre nous; je suis demeuré toujours attaché de cœur & d'esprit à une société où j'ai passé ma vie. J'ai abjuré le fanatisme dont elle s'est servie quelquefois si imprudemment, & qui a précipité sa ruine; mais je regrette un ordre qui étendoit ses bras dans toutes les monarchies de l'Europe, & qui avoit des fondemens propres à l'élever au plus haut degré de fortune & de puissance. Il est tombé, à mon grand étonnement; il est tombé, parce que le despotisme a mêlé ses absurdités aux plus heureuses, aux plus sages institutions. Quel ordre a mieux connu le cœur humain! Mais, aveugles que nous étions, nous n'avons pas vu que, le siecle étant changé, nous devions changer avec lui & céder au torrent des opinions. Nous avons cru avoir affaire encore à des jansénistes, & nous nous sommes fait des ennemis que nous aurions pu facilement gagner. Telle a été notre présomption, & telle a été la cause de

notre perte! Le pin qui sait incliner sa tête superbe & ployer pour se redresser, obéit à tous les vents, pour élever ensuite un feuillage plus pompeux : tel auroit dû être notre emblême & notre exemple. Mais l'ignorance où nous étions d'une force plus invincible que la nôtre, nous a été plus funeste que notre supériorité réelle sur les autres ordres monastiques ne nous a été utile. C'en est fait : malgré les espérances illusoires des nos enthousiastes, j'oublie tout ce que j'ai été; je suis devenu un nouvel homme, & je m'en trouve bien. Il faut savoir se déterminer suivant les circonstances. Je méprise souverainement toute dispute; & pourvu que j'aie de l'argent pour moi & pour envoyer à quelques-uns de mes freres gémissans, je croirai avoir mieux fait que d'avoir terrassé tous les jansénistes du monde. Qu'ils prosperent, j'y consens.

Jezennemours se seroit trouvé heureux dans l'habitation de son pere, où régnoit l'abondance, si son cœur eût été tranquille sur le sort d'un ami & sur le sort d'une amante. Cet esprit d'ordre que l'ancien préfet avoit eu à la tête d'une maison nombreuse, où il étoit chargé de tout le détail, le servoit merveilleusement en Amérique dans son nouvel emploi. Il n'y a pas une distance bien grande en effet entre commander à des novices, à de pauvres écoliers, ou à de pauvres negres. Il avoit l'humanité qu'on peut avoir dans un pareil exercice; il donnoit l'exemple du travail, & ce caractere impérieux & décidé s'étoit tourné avec l'âge en gravité moitié douce, moitié ferme. Le malheur l'avoit formé; & quand il songeoit à la chûte de son ordre, il ne voyoit plus qu'instabilité sous le soleil & dans les choses les plus solides. Cet événement lui avoit donné la philosophie des revers; il ne se regardoit plus que

comme dépositaire des richesses qui passoient par ses mains. D'ailleurs, l'ame sensible & pure de Jezennemours parloit éloquemment à la sienne, & la disposoit à de nouvelles vertus. Il s'adoucissoit de jour en jour contre l'usage même du climat; il voyoit avec amertume les chagrins de son fils, il tâchoit de le distraire; en vain il l'occupoit à de longues courses dans un pays où tout est neuf, où la nature a une énergie qui plait aux ames libres: Jezennemours rencontroit au fond d'un bois, fait pour distraire tout autre que lui, l'image de Suzanne; il la voyoit redemandant son époux. Le pere ne pouvoit plus se séparer du fils; & le fils sensible, trembloit de quitter un moment son pere. Oh, quel heureux changement il s'étoit fait en eux!



CHAPITRE LXXIII.

Trois mois s'écoulerent, & Jezennemours avoit osé écrire en Europe que, malgré toutes ses recherches, il n'avoit pu rencontrer celui qu'il cherchoit; il ajoutoit qu'il ne quitteroit point le nouveau monde sans savoir où respiroit son ami; il faisoit un détail circonstancié de ses perquisitions, & prouvoit qu'il n'avoit rien négligé pour obéir aux volontés de Suzanne; il laissoit échapper beaucoup de tendresse, & faisoit entrevoir qu'au défaut d'un ami, il avoit trouvé un pere.

Un jour qu'ils s'étoient avancés dans une forêt, ils trouverent une cabane plantée sur sa rive, & qui paroissoit être de construction neuve; ils descendirent à une porte qui s'ouvrit à leur voix; ils virent deux negres occupés après un homme couché sur un lit; il avoit le visage

caché, & sembloit dormir profondement. Jezennemours respecta son sommeil; & en attendant qu'il se réveillât, ils se mirent à considérer toute cette demeure: ils réfléchirent sur la vie d'un tel homme, volontairement séparé des secours de la société; ils s'informerent aux negres qui il étoit. Ceux-ci leur firent entendre que c'étoit un François, établi depuis neuf mois environ, & qui gémissoit sans cesse, n'ayant pas eu un seul jour tranquille. On entendit faire quelque mouvement, on crut qu'il s'éveilloit; mais on s'apperçut qu'il étoit dans l'agitation d'un rêve pénible. Jezennemours prête une oreille attentive à des accens à demi articulés; il souleve le voile, il voit & reconnoit son ami, le malheureux Chaterbaune. Il se précipite au bord de son lit, prend sa main en silence, & la presse sur son cœur. M. de Chaterbaune sort de son accablement, fixe son regard sur lui.... Je ne me trompe point, dit-il, l'amitié te conduit donc au bout de l'univers: mais que viens-tu faire.... Je viens, conduit par l'ordre de Susanne, reprit Jezennemours; elle te redemande, elle se reproche ta douleur. Tant d'amour l'a touchée. Elle ne peut plus vivre heureuse qu'avec toi; j'ai fait le supplice de ta vie, je dois le réparer. C'est moi qui dois vivre ici; je vais prendre ta place; la tienne est dans son cœur, & tu y régneras seul désormais.... Non, non, il est trop tard, dit le malheureux époux; le coup fatal m'est porté; je n'ai pu vivre, je mourrai pour elle; c'en est fait... J'ai forcé sa volonté, j'en suis puni. Je devois respecter les liens de sa tendresse; j'ai cru pouvoir les rompre, & je me suis trompé moi-même: tout est fini pour moi, & dès long-tems. Va, j'ai de la douceur à mourir, cher Jezennemours; ne te reproche rien, le sort a tout fait; je t'aime,

& cette derniere marque de tendresse me rendroit à la vie, si la chose étoit possible: mais non; que ferois-je encore sur la terre ?.... Suzanne t'aime, s'écria Jezennemours avec l'accent que donne la vérité; elle t'aime, j'ai vu couler ses larmes sur ta fuite; elle se reproche tes malheurs; elle veut te revoir, pour les effacer dans les transports du plus tendre amour: son devoir, son cœur, son repentir, tout s'unit pour la ramener à toi: l'amour est vaincu par un amour plus noble & plus généreux... Elle m'aime, reprit M. de Chaterbaune! qu'il m'est doux de l'entendre! elle m'aime! Eh bien, reçois le gage de mon amitié: prends cette lettre qu'on devoit lui remettre après ma mort; elle ne sera pas affreuse, puisque c'est en ta présence que je vais expirer.... Dis-lui que jusqu'au dernier moment ce cœur a palpité d'amour pour elle, & de tendresse pour toi; que j'ai dompté la jalousie, & que, s'il me reste quelque sentiment, je ne m'occuperai jamais que d'elle & de son bonheur.

En vain on lui prêta tous les secours; en vain on éloigna de lui ces idées funebres; il sourioit de tant de soins prodigués; & la main du trépas qui s'appesantissoit depuis long-tems sur sa tête, défiguroit déjà ses traits. Son œil mourant s'attachoit sur son ami avec ce charme inexprimable que la plume ne peut rendre; & le regard d'un ami à ces derniers momens est d'une éloquence si touchante & si profonde? Il mourut entre leurs bras, sans douleur, sans regrets, avec la sérénité d'une ame juste & tranquille; il mourut en serrant la main de Jezennemours, en prononçant le nom de Suzanne.

La lettre qui lui étoit adressée, étoit conçue en ces termes, & elle n'étoit pas fermée :

„ Chere

« Chere épouse, c'est du fond de mon tom-
» beau que je t'écris, & c'est la vérité qui va
» se faire entendre à toi, telle qu'elle se mani-
» festera devant l'œil de mon Juge. Personne
» ne fut plus aimée dans le monde; & lorsque
» j'ai vu que ton cœur ne pouvoit répondre
» au mien, j'ai gémi sur moi-même, mais sans
» concevoir le moindre mouvement de colere
» ou de haine. Il est des penchans qu'on ne
» dompte jamais, le mien fut du nombre;
„ quand j'ai vu mon rival, en l'estimant, je
„ n'ai pu que l'aimer; je me suis reproché d'a-
„ voir forcé les nœuds qui nous unissoient :
„ oui, mon amitié pour lui fut égale à l'amour
„ que j'avois pour toi. Présentement que la
„ mort a brisé nos liens, recouvre le bonheur
„ que je t'ai ravi; sois à lui, chere Suzanne,
„ mon ombre s'en réjouira dans la tombe; c'est
„ à vous d'être unis, & de l'être pour jamais.
„ Je n'ai point hâté mes jours, j'en ai seule-
„ ment desiré la fin. Adieu : lorsque vous se-
„ rez ensemble, songez à moi, & prononcez
„ quelquefois mon nom avec attendrissement;
„ un soupir de vos cœurs est ce qui peut le
„ plus honorer ma cendre. Nous nous trouve-
„ rons dans un autre univers : c'est là l'espé-
„ rance consolante qui m'applanit le chemin
„ du tombeau. Je devois être ton ami, ô
„ Suzanne, & non ton époux! mais que dis-
„ je! dans ce moment où j'expire, je ne suis
„ plus que ton ami, & Jezennemours devient
„ ton époux. „

Un immobile accablement les tenoit tous rangés en silence autour de ce corps, où avoit habité une ame si tendre & si magnanime. Ils

rendirent les derniers devoirs à cet infortuné & la liberté aux deux negres, selon les intentions de leur maître : ils se promirent de visiter cette cabane qui avoit été le temple du héros de l'amitié.

Il seroit inutile à présent de s'appesantir sur les détails ordinaires qui terminent cette histoire : le pere détermina le fils à repasser en Europe, & lui fit part d'une partie de ses biens ; ce qui joint à ce qui lui restoit des bijoux que le sort lui avoit envoyés d'une maniere si étrange, lui composoit une fortune assez digne d'envie ; il alla mettre aux pieds de Suzanne sa douleur, ses larmes & le récit de la mort d'un ami ; il en fut long-tems inconsolable.

Quel que fût dans la suite le bonheur de Jezennemours, je manquerois à sa délicatesse, si je le peignois de vives couleurs. Le deuil d'un ami, après deux années entieres, sembloit encore répandu dans cette maison où se célébra ce triste hymen. J'imiterai leur réserve, qui permettoit à peine à leur cœur de s'épancher en public. On saura aussi que quand Jezennemours porta à Suzanne la nouvelle de la mort de M. de Chaterbaune, elle fut un an dans le cloître à gémir, à se regarder comme l'auteur de sa mort. Elle ne vouloit écouter ni la voix qui lui parloit du fond de la tombe, ni son cœur ; mais le tems qui amene, non l'entiere consolation, mais l'oubli des plus vives douleurs, le tems qui change les plus fermes résolutions, la rendit l'épouse de Jezennemours.

FIN DE LA DERNIERE PARTIE.



